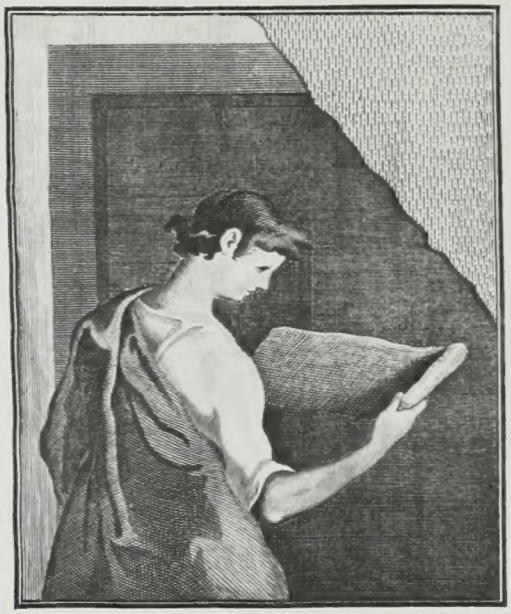
SALON
DES
2me ANNÉE
1888
AQUARELLISTES
FRANÇAIS
TEXTE
DE
EUGÈNE MONTROSIER
PARIS
LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS



THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

44e Fascicule. Prix : 3 fr. 50

SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TIRAGE DE GRAND LUXE

Il a été tiré vingt-cinq *exemplaires numérotés sur papier des Manufactures impériales du Japon.*

Toutes les planches de cet ouvrage ont été gravées par la maison

VICTOR MICHEL

Et imprimées en taille-douce sur les presses de l'imprimerie

CH. CHARDON AINÉ

Le tirage typographique a été entièrement exécuté par les soins de

CHARLES UNSINGER

SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER

DEUXIÈME ANNÉE

PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

—

1888

GETTY CENTER LIBRARY

ÉMILE ADAN

Un *Chemin de ferme.* — Chemin qui monte, encaissé, tortueux, raviné par les pluies; des haies bizarres dont les branches, véritables parasites, sauvageons indomptés, s'étendent de çi et de là. Au bout du chemin, tout en haut, la première maison du village, frappée par les rayons d'un soleil couchant, dont la lumière s'accroche à la cime des arbres, laissant le sentier dans l'ombre. A droite, une chèvre qui broute, pensive, — comme la chèvre de M. Séguin dans le joli conte d'Alphonse Daudet. Puis, au premier plan, la fillette qui ramène la bête capricante, marchant lentement, tenant à la main, en manière de sceptre, une branche coupée au bois

voisin. Un rien, ce sujet, et ce rien est un poème exquis de rusticité sincère, avec ses clartés assombries, ses harmonies calmes, en dépit d'intensités de touches enlevées hardiment. Sur toute cette scène d'où s'exhale la bonne odeur des champs, se voit un ciel qui sent l'orage, avec de grandes stries lumineuses mêlées à des gris très délicats.

Lys et Roses. — De sa fenêtre, à l'aube, l'artiste a saisi le motif suivant : Une jeune fille matinale s'est donné la joie de prendre un bain de rosée. Elle a revêtu un peignoir blanc, chaussé des mules telles qu'on en voit dans *l'Abbé Constantin*, et la voilà glissant furtivement à travers les couloirs du château, franchissant la porte, se hasardant dans les allées fleuries. Elle se sent grisée de toutes ces senteurs qui montent de la terre et se condensent dans les fleurs. Coquettement — qui peut la voir? — elle incline son joli minois sur les roses et sur les lys, et l'éclat des premières se mêle à l'éclat de son visage, et la blancheur radieuse des seconds se confond avec la blancheur de son teint de lait. Et tout aussitôt son panier est plein de roses et plein de lys, et le peintre vertueux qui aime à voir se lever l'aurore, a été le témoin de ce joli manège de jeune fille et il a voulu en perpétuer le souvenir en une page d'une grâce infinie.

Le Mois de Marie. — Ici, je ne fais pas de critique. J'interprète tant bien que mal des anecdotes spirituellement contées, je tente d'analyser des sensations, je résume en quelques lignes ce qu'un observateur, qui est en même temps un artiste, a voulu dire sur le papier, à l'aide d'un pinceau et de minéraux savamment broyés. Il nous raconte sur un mode discret et en même temps distingué, ce qui suit : Une jeune fille, les bras chargés de fleurs, se dirige vers l'église du village. Elle va parer l'autel de la Vierge immaculée. Derrière elle marchent la femme du jardinier et son fils, tous deux également fleuris. A droite, un coin du village; à gauche, la base d'un calvaire dont le faîte se perd dans les branches emmêlées d'un arbre séculaire.

E. Adan

LYS ET ROSES

Lys et Roses

Fin d'Octobre. — Dans cette page plane le silence auguste des journées d'automne. On sent que pour la nature ce n'est plus l'été, et que non plus ce n'est pas l'hiver. Des arbres dépouillés élèvent leur ossature noirâtre jusqu'au ciel; le sol, jonché de feuillages, prend des tons roussâtres. Au loin, un horizon noyé dans la brume. Partout, sur la terre, dans l'air, frissonne cette humidité de novembre qui semble donner un accent plus intense aux verdures mourantes. Un pâle soleil se joue à travers les arbres et imprime à cette scène une mélancolie d'élégie.

Le Brûloir. — Autre guitare et joyeux contraste. Dans la cour d'une petite maison de fermier-général, Martine attentive brûle le café des Iles, le divin Moka. Elle a mis son seyant corsage rouge et sa jupe à fleurs. Gageons que tout à l'heure, Fanfan-La-Tulipe, le casse-cœur des gardes françaises, va apparaître derrière la haie et que la belle sera payée de ses recherches d'atours! En attendant son galant, la mignonne tourne distraitement la manivelle de son brûloir, ainsi que ferait une fille de Greuze ou de Chardin.

Les Dernières Nouvelles. — Ceci vous représente Gavroche distribuant, en éclectique, la manne politique. Il vend tout ce qui concerne son état, du *Petit Journal* au *Cri du Peuple,* de la littérature du concierge au picrate du révolutionnaire. Il s'en va crânement par les rues, jetant au vent du ciel les faits les plus improbables, les drames les plus bizarres, les scandales les plus hypothétiques, avec la conviction d'un enthousiaste et la conscience d'un sceptique. Son pondérateur, c'est la sacoche en cuir qui bat sur son flanc, à chaque pas qu'il fait pour avancer, à chaque mouvement qu'il précise pour délivrer la pâture aux faméliques du journalisme au rabais.

Je viens de décrire plus haut tout ce qu'une visite à l'atelier de M. Adan m'a fait découvrir, tout ce que mes souvenirs m'ont rappelé. J'ai pris, je puis le dire, l'artiste au saut du lit, dans la bonne intimité du chez soi. J'ai regardé ses œuvres et ce que mes yeux ont vu, je l'ai retenu, noté, fixé dans ma pensée.

Je me souviens même d'un tableau destiné au Salon prochain, d'une scène qui y fera assurément grand bruit et dont je ne puis résister à indiquer le thème. Je dis bien le thème, car c'est une véritable symphonie pleine de tristesse dont le peintre a jeté les notes sur la toile. Dans un grand paysage d'hiver, sur le chemin qui mène de la forêt au village, passent, comme des personnages d'Holbein, des femmes chargées de fagots ramassés dans les biens communaux. Elles vont lentement, courbées sous le faix qui les écrase, et dans leur pose règne je ne sais quelle majesté sauvage qui ennoblit leur marche et leur donne une sorte de grandeur hiératique.

HENRI ZUBER

L'ATELIER est vaste, clair, d'une gaîté pénétrante. Des meubles rares ramassés un peu dans tous les pays, aux murs des armes arrangées en panoplies. Sur les parois, des quantités d'études amusantes à regarder, comme ces pages d'albums où l'on inscrit au jour le jour les impressions ressenties, sortes de feuillets détachés du livre de vie d'un homme qui, durant des années, a couru toutes les aventures sur la dunette d'un navire. Sait-on que M. Zuber a été officier de marine et qu'il a subitement renoncé aux longs voyages, aux péripéties multiples et aussi à la saveur de l'exotisme, pour se faire peintre? L'artiste est grand, élancé, d'une distinction un peu

froide, quand on ne le connaît pas; mais comme il se rattrape, dès qu'on est entré dans sa confiance, et quel charmant conteur il devient! J'ai passé près d'une heure avec lui l'autre jour et il me semblait quand je l'ai quitté que je venais à peine d'arriver. Nous avons parlé de tout, tout en feuilletant au hasard dans les cartons, tout en examinant les aquarelles terminées pour le présent Salon. Aquarelles prises dans le Midi en Bretagne et en plein cœur de Paris, toutes d'une sincérité profonde, d'un accent personnel, d'une exécution habile, sans que le travail de la main s'y voie.

Du Midi, je citerai les *Alpes Maritimes*, un paysage d'une belle allure et dont la composition est puissante. Site un peu sévère, campagne un peu sauvage, montrant au premier plan la végétation vigoureuse que dessinent des arbres poussant vers le ciel leurs branches tordues par le mistral. Au loin, vers l'horizon, des montagnes de neige qui miroitent, dorées. Un ciel fin, délicat, semble étendre sa pâle clarté sur ce tableau si plein de caractère.

Le Port d'Antibes, paysage de mer. — Des barques sont amarrées, d'autres filent sous le vent, et toujours la neige couronnant les cimes des monts sous un ciel pommelé, dans le bleu duquel la neige paraît se refléter.

Encore un site du Midi. Rien que la mer et le ciel, et au premier plan quelques arbres d'un vert noir.

A Cannes. Dans la campagne. — Des pins, des lentisques font opposition avec le sable calciné par le soleil. Une chaumière — ce qu'on appelait autrefois une *fabrique*, — tranche par sa note claire et chantante avec les arbustes rabougris qui rampent sur le sol. A gauche, des collines bleuâtres précédant les neiges éternelles qui scintillent tout au loin. Un ciel calme.

Après Cannes et Antibes, nous voici à Saint-Malo, dans la rade. Cette marine est d'une délicatesse de touche exquise et d'un sentiment remarquable. L'artiste a su avec presque rien arriver à un grand effet. Sur la mer transparente, quelques voiles

HENRI ZUBER

VERSAILLES EN OCTOBRE

Versailles en Octobre

se distinguent, semblables à des ailes d'oiseaux gigantesques. Elles vont lentement, car l'air est pur et le ciel clément. La silhouette de Saint-Malo se découpe dans l'azur. Une mouette effleure en se jouant le flot qui se brise, en laissant comme trace de son passage un ruissellement d'argent.

Puis nous rentrons à Paris, qui est le lieu de prédilection de M. Zuber et d'où il tire tant de morceaux d'un charme et d'un ragoût chers aux raffinés.

M. Zuber excelle à peindre non seulement le Paris dont nous foulons chaque jour le pavé ou l'asphalte, mais surtout ce Paris vibrant qu'un rien anime, remplit, égaie ou réchauffe.

Voyez *l'Entrée du parc Monceau*, avec sa grille monumentale que franchissent des élégantes et aussi des errants à la recherche du bonheur ou de la fortune; la note des toilettes, le ton éclatant des ombrelles, le fiacre jaune arrêté à droite, et la belle perspective des arbres qu'on pressent et qui balancent comme des encensoirs leur cime empanachée vers le ciel d'un bleu de mois de juin forment un tableau complet.

Au Jardin du Luxembourg. — C'est la terrasse du côté du musée que le peintre a choisie, avec l'allée chère aux joueurs de croquet. Le printemps approche, les bourgeons des arbres éclatent, les feuilles poussent. La nature jette un long *hosanna* vers le créateur de toute chose. Quelques figures se meuvent dans ce cadre si éminemment parisien.

Une des aquarelles que je prise beaucoup, c'est *Une allée à Versailles,* l'automne; allée qui paraît d'autant plus longue que les arbres qui la bordent sont effeuillés et que leur dépouille jonche le sol. Véritable cadre à l'élégie de Millevoye. Déserte comme elle l'est, l'allée de Versailles produit une sorte de mirage à travers lequel se détachent des êtres sortis d'une autre époque. Rien n'empêche l'imagination de la peupler de seigneurs échappés de la Cour du grand roi, ou de galants, compagnons ordinaires du Régent, ou même de quelques philosophes prépa-

rant sans s'en douter la chute de Louis XVI. Le propre des œuvres où l'artiste met un peu de sa pensée, c'est précisément d'entraîner le spectateur dans l'infini du rêve, de faire surgir devant ses yeux les héros qu'il juge nécessaires au complément du cadre, d'évoquer des scènes particulières, d'exhumer du passé, surtout quand ce passé a eu autant d'éclat, toutes les fanfreluches du costume, toutes les coquetteries de la femme, toutes les élégances de l'homme, ce je ne sais quoi d'arrogant, de fier, d'héroïque, de fou, dont Versailles a conservé les vestiges.

Voilà bien du bruit pour une omelette, disait Piron; voilà bien du bruit pour une *Allée,* penseront mes lecteurs. Hélas! peut-être auront-ils raison et peut-être n'aurai-je pas tort. Ce sont ceux qui viendront après nous qui pourront seuls trancher le débat.

MAURICE LELOIR

Je viens de feuilleter une édition des *Confessions de J.-J. Rousseau*, datée de 1839 et publiée par Pourrat frères, éditeurs, rue des Grands-Augustins, 5. L'édition en trois volumes est précédée d'une introduction anonyme et illustrée de gravures au burin signées d'A. Johannot, de Roqueplan, de Marckl, etc. C'est, en tant que caractères et gravures, l'enfance de l'art. Cependant on sent dans l'introduction un désir de réhabiliter le philosophe, de relever l'écrivain, d'atténuer les fautes de jeunesse du héros et d'expliquer le bizarre entraînement d'un penseur plein d'humanité qui prêche les plus nobles sentiments et qui — non-sens inexplicable — père, jette

ses enfants au gouffre de l'abandon. Et cet homme écrira *Émile!*

Dans cette autobiographie il y a du bon, du mauvais et du pire, de la naïveté, du cynisme et parfois des élans qui touchent au sublime; par-dessus tout l'inconséquence d'un être vivant dans un siècle à part, au milieu d'une société brillante, raffinée, spirituelle à fleur de peau, mais gangrenée jusqu'aux moelles, prompte à oublier les leçons du passé et poussée par je ne sais quel courant vers des idées nouvelles dont le développement devait amener en France un cataclysme sans équivalent dans l'histoire des peuples, et une révolution qui tua la monarchie en tuant le monarque.

C'est presque tout un siècle qui revit dans les pages de J.-J. Rousseau. Elles embrassent de 1712 à 1765 et furent publiées, la première partie en 1781, et la seconde en 1788, non sans soulever mille réclamations de la part de ceux-là mêmes qu'on avait regardés comme dévoués à la gloire de Rousseau.

Depuis, le temps a achevé son travail; un siècle s'est écoulé et les passions ardentes ont fait place ou à la curiosité ou même à la sympathie. Rousseau a été classé comme un modèle de notre langue, comme un descriptif admirable et comme un sensitif entraînant. Les *Confessions* ont pris leur rang dans l'œuvre du maître, et si elles ne convainquent pas toujours, du moins ne scandalisent-elles plus. Elles rentrent dans un ensemble qu'il faut prendre tel quel, avec ses envolées de génie et ses petitesses d'homme, mais qu'on ne peut toutefois dédaigner. Elles ont leur enseignement et parfois leur grandeur. Rousseau, jouant l'ilote antique, montre aux lecteurs, avec un accent de sincérité qui serait impudent s'il n'était vrai, toutes les scories mêlées au pur métal de son génie, toutes les faiblesses d'une âme indécise mais hautaine, tous les débordements d'un jeune homme tombant dans le monde à un moment où ce monde même ne pouvait plus se conduire et était, par conséquent, impuissant à payer d'exemples!

Une réaction s'est produite en faveur des écrivains du XVIIIe siècle. On les a tirés de l'oubli où beaucoup végétaient, et aujourd'hui tous les romans licencieux que proscrivaient nos pères s'étalent dans les bibliothèques d'amateurs, toutefois sur des rayons inaccessibles à la curiosité des petites filles.

Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'un éditeur dont les débuts firent sensation et qui, pour ses coups d'essai, voulut des coups de maître, tentât de nous donner une édition définitive de ce livre : Les *Confessions;* édition tellement parfaite en tout point, qu'elle rendît par la suite tout recommencement impossible. Cet éditeur, je pourrais le nommer ici si je ne craignais de violenter sa timidité et sa modestie. Après cela, est-il bien nécessaire de dire son nom? et les grands collectionneurs qui se disputent ses livres ne sont-ils pas aussi savants que moi?

Ce dont je veux parler en toute liberté, puisque, aussi bien, après des détours buissonniers, je rentre dans mon sujet ou plutôt dans mon cadre : le *Salon des Aquarellistes,* c'est du merveilleux travail accompli par M. Maurice Leloir et dont on peut voir, rue de Sèze, vingt-trois spécimens d'une illustration qui comptera cent gravures exécutées d'après cent aquarelles du jeune maître. Il n'y a pas dans toute l'histoire de la librairie d'exemple d'un tel labeur. Quand M. Jouaust nous donna, il y a quelque vingt ans, sa belle édition de La Fontaine, il fit faire par douze peintres un sujet pour chacun des livres des Fables. Quand M. Roux, le richissime amateur de Marseille, voulut avoir, lui aussi, un La Fontaine rarissime, il associa quarante peintres à son projet. Ici, c'est le même peintre qui s'est pénétré de la pensée de Rousseau et qui nous la rend claire, lucide, charmante en des scènes que le thème a suffisamment préparées, mais que l'habileté du peintre a pour ainsi dire complétées et quelquefois élargies.

Ce dix-huitième siècle restera fameux parce qu'il a été le grand remueur d'idées et le grand semeur de vérité. Il a su résumer

tout ce que les siècles précédents avaient lentement indiqué, et la résultante de ce coup en avant, de cette percée vers la lumière d'un au-delà que personne ne pressentait, quoique tout le monde y travaillât, se concréta en une péripétie foudroyante mais nécessaire.

Tout tient donc dans le XVIIIe siècle et tout est bon à écrire et à décrire. Pourtant, avant de s'y aventurer, avant d'essayer de peindre les usages, de rappeler les mœurs, de faire revivre des traits éclatants, de faire surgir des figures immortelles, il faut être remonté aux sources, avoir demandé aux contemporains l'autorité de leurs souvenirs, aux lieux que l'auteur des *Confessions* a parcourus ou habités, la magie de leurs sites, la poésie de leurs horizons; il est indispensable, en un mot, d'avoir accompli en arrière le long voyage des années enfuies; et c'est ainsi qu'on peut aussi sûrement que le fit Cuvier pour les monstres antédiluviens, restituer dans leur intégrité les sociétés mortes.

Je voudrais, moi qui ai regardé à loisir cette suite d'aquarelles détachées de l'œuvre de Rousseau par le pinceau subtil de M. Leloir, consacrer à chacune d'elles beaucoup de pages d'écriture. Il me plairait assez de refaire à la suite du peintre le voyage qu'il a entrepris, de pénétrer dans les intérieurs où il est entré, d'écouter la conversation que tiennent les personnages, de m'initier au secret ou au scandale du jour, d'assister aux drames dans lesquels Rousseau joua un rôle, de participer à ses succès, de me mêler à ses triomphes, d'entendre les cris de la passion ardente qui bouillonnait en lui monter de son cœur à ses lèvres, de voir ses mains supplier tendrement et ses yeux jeter les flammes de l'amour vers les femmes qu'il a adorées ou haïes, d'être en un mot comme l'a été l'artiste qui nous rend si bien son geste, son accent et son cri, l'ombre du philosophe, le spectateur caché de ses mesquines faiblesses et de ses superbes envolées.

M. Leloir avait déjà, dans le *Voyage sentimental* et dans *Manon Lescaut,* montré les aptitudes qui le poussent fatalement

vers le XVIIIe siècle; et si je dis fatalement, c'est parce que tout son talent le portait vers ces temps de grâce, de tendresse un peu libertine, d'héroïsme un peu raffiné, de scepticisme et de raison, de sentiment et de philosophie, d'abaissement moral et de hauteur intellectuelle. Il s'est imprégné de l'atmosphère qu'on respirait autrefois. Il a refait pas à pas le voyage de Rousseau toujours indécis, toujours émigrant, passant d'un site à un autre, nomade perpétuel à la recherche du bonheur: amoureux s'arrachant aux baisers, aux étreintes, aux ivresses, et retombant sans

cesse du septième ciel de la passion sur le sol défoncé des chemins où son exode bizarre le ramenait pour un instant.

Quel grand coupable J.-J. Rousseau, mais aussi quel charmeur! C'est lui qui faisait dire à Veuillot, en face de la statue qu'on voit à Genève: « Ce Rousseau! J'ai tant de haine pour lui que quand je le regarde je ne veux pas me souvenir des pages superbes qu'il a écrites. »

M. Leloir a laissé la haine de côté; il est vrai qu'il ne fait pas montre comme le doux polémiste, de charité évangélique. Là n'est pas son rôle. Il se contente de synthétiser en des scènes

judicieusement choisies les phases de ces *Confessions* tant décriées et tant admirées, et dont Claretie, l'académicien d'hier, analysera les sentiments avec le ton exquis et l'éloquence entraînante qui caractérisent son grand talent. Il a pris Rousseau au début, Rousseau enfant, déjà curieux et déjà vicieux comme la plupart des enfants, il le suit grandissant, il le montre dans toutes les conditions qu'il occupa. Puis Rousseau devient homme, les sens parlent, la passion naît et les équipées amoureuses succèdent aux équipées amoureuses ainsi que le jour succède à la nuit.

Je ne sais ce qu'il faut le plus louer dans les aquarelles du peintre, si variées, si diverses, si attirantes, si pénétrantes, où la délicatesse, l'esprit, l'élégance des personnages s'unissent si bien avec les cadres, où la variété des atours, le ton chatoyant des costumes, la savante combinaison des compositions, toujours si juste et si vraie, s'ingénient à former une suite de tableaux d'une perfection sans égale. Pas le plus petit défaut à signaler; bien au contraire, un régal exquis pour lequel M. Leloir a déployé une virtuosité qui sera difficilement dépassée.

Que préférer dans cet ensemble? Est-ce le *Peigne brisé? L'Aqueduc? Adieu Rôti! Le Vol des pommes?* Faut-il s'arrêter à ce joli motif en cul-de-lampe montrant J.-J. Rousseau fanatique de lecture et dévorant tous les ouvrages de la Tribu, la loueuse de livres. On se rappelle le passage : « Quand je n'avais plus de quoi la payer (la Tribu), je lui donnais mes chemises, mes cravates, mes hardes; mes trois sous d'étrennes tous les dimanches lui étaient régulièrement portés. »

L'Entrevue de Rousseau et de Mme de Warens est un délicieux morceau, digne du modèle : « C'était un passage derrière sa maison, entre un ruisseau à main droite qui la séparait du jardin, et le mur de la cour à gauche, conduisant par une fausse porte à l'église des Cordeliers. Prête à entrer dans cette porte, Mme de Warens se retourne à ma voix. Que devins-je à cette vue! » Et plus loin, il achève le portrait : « Je vois un visage pétri de

grâce, de beaux yeux pleins de douceur, un teint éblouissant, le contour d'une gorge enchanteresse. »

Le *Rat,* tel pourrait être le titre d'une des plus jolies planches de l'ouvrage. L'artiste nous représente une réunion de seigneurs rassemblés à la campagne chez Mme de Menthon. Cette dernière, très coquette, était jalouse de Mme de Warens et cherchait toutes les occasions de le lui prouver. Elle dit à un de ces messieurs « que Mme de Warens n'était qu'une précieuse, qu'elle n'avait point de goût, qu'elle se mettait mal, qu'elle couvrait sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article, lui dit l'homme, qui était un plaisant, elle a ses raisons, et je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant qu'ont dirait qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Mme de Menthon résolut de tirer parti de cette découverte; et, un jour que maman était au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son temps pour passer derrière sa rivale, puis, renversant à demi sa chaise, elle découvrit adroitement son mouchoir. »

L'Hospice des Catéchumènes; Rousseau aux pieds de Mme Basile; le Ruban volé; J.-J. Rousseau et les Vieilles; l'Explication de la devise de la maison de Solar; le joli en-tête ou Jean-Jacques n'ose ramasser le gant de Mlle de Breil; *la Fontaine de Héron,* sont autant de sujets supérieurement traités et où se retrouve la saveur du livre.

Que citerai-je encore de cette série de petits chefs-d'œuvre? Voici *Dans le Laboratoire.* — Le transport de la musique de M. Le Maître, obligé de s'expatrier, transport effectué par Claude Anet, le jardinier, et par Jean-Jacques, s'explique en un joli cul-de-lampe. Ajoutez à cela de nombreux fleurons où tout le charme du siècle dernier revit, et vous aurez une faible idée du colossal travail de M. Leloir, si vous ne contrôlez pas mes louanges face à face avec la prestigieuse exposition d'une partie de l'illustration des *Confessions.*

J'avoue que je suis enthousiasmé par ce travail qui a demandé tant de tâtonnements, d'essais, de recherches, de voyages, et aussi une si judicieuse compréhension du style et une si surprenante traduction des sentiments de l'auteur. On pourrait, rien qu'en se souvenant de la prose enflammée, pittoresque, passionnée, tantôt idyllique et tantôt élégiaque, tantôt pleine de coups de cœur et tantôt d'un naturalisme si élevé et si juste, lire Jean-Jacques en suivant une à une les pages de son œuvre dans les pages du peintre qui vient de lui élever, de concert avec un éditeur plein de faste discret et de magnificence de haut goût, un monument qui défie toute comparaison.

VICTOR GILBERT

C'est dans son atelier de l'avenue Frochot que je suis allé trouver le peintre. J'ai voulu voir ses œuvres sans la fastueuse mise en scène de la rue de Sèze, dans la bonne et saine intimité du travail, et j'avoue que je n'ai pas perdu ma journée. Je suis même tellement enchanté de cette visite faite à l'improviste, que je me propose de la recommencer chez d'autres membres de la *Société des aquarellistes*. J'y aurai plus d'une surprise heureuse et j'y ferai plus d'une trouvaille qui donneront à mon travail une sorte de piment. Il est si difficile de remplir le rôle de critique durant des années sans tomber dans des redites inévitables, qu'il me paraît bon, parfois, de

jouer le personnage d'un fantaisiste. Du reste, je n'ai ni système, ni ligne de conduite, et j'approuve les opportunistes qui ont rompu avec les vieilles traditions. Il faut être de son temps, rire avec les jeunes et légiférer avec les ancêtres et non pas être toujours jeune ou toujours vieux. N'y a-t-il pas temps pour tout?

M. Victor Gilbert me met à mon aise. Il aime la vie de la cité, la gaîté de nos rues, le fourmillement de nos places, l'éclat radieux de nos jardins, le brouhaha de nos halles, l'étincelante apothéose du quai aux Fleurs ou du marché de la Madeleine. Il mêle volontiers le mouvement des foules qui dégage une sorte d'éloquence muette, avec le voluptueux enivrement des parfums qu'exhalent les roses ou la violette. Il excelle à dire les paysages parisiens, ceux qu'on découvre sur les berges de la Seine et que forment des bouquets d'arbres portant fièrement leur sommet qui émerge au-dessus des parapets. Il connaît cette lumière particulière de Paris, lumière qui semble composée de poudre d'or impalpable dansant dans un gai rayon de soleil. En un mot, il a la passion de Paris et tout comme un Mercier du pinceau il écrit au jour le jour des pages où la capitale revit sous ses aspects pittoresques ou enchanteurs. Rien qu'avec les sujets que l'artiste a jetés sur la toile, on ferait un joli musée dont Zola serait le cicerone coloré.

J'ai vu dans l'atelier du peintre plusieurs aquarelles destinées au Salon des aquarellistes de 1888.

Voici d'abord un coin du quai aux Fleurs. Sur le premier plan se devine le tribunal de Commerce, pendant que de l'autre côté de la Seine se voient en silhouette perdue, le théâtre de l'Opéra-Comique et le Châtelet. Mais le vrai tableau, c'est un amoncellement de fleurs s'étendant en bordure sur le trottoir du quai et formant le fouillis le plus adorable qui se puisse rêver. Les couleurs les plus disparates, les tons les plus variés, les espèces les plus diverses, les nuances les plus opposées se jouent les unes dans les autres, se rehaussent, se combinent, s'amalgament pour former une harmonie tantôt douce comme une mélodie, tantôt

VICTOR GILBERT

LES BULLES DE SAVON

Les bulles de Savon

colorée comme une symphonie. Pas de violences, pas de heurts, mais bien un ensemble du plus gracieux effet. Ce tableau fleure bon, ainsi qu'on disait autrefois. Il embaume les passants, il parfume l'atmosphère, il semble jeter sur les visages des oisifs et des jolies femmes qui cèdent à la tentation de l'odeur et de l'éclat des fleurs, une véritable lueur printanière. Deux bonnes sœurs se sont arrêtées et, Dieu me pardonne! elles envient les roses s'épanouissant sous la chaleur du soleil. Des paysans lézardent, des flâneurs hument les arômes, tout comme Gavroche hume la vapeur des mets aux cuisines des restaurateurs. Un ciel discret couronne cette jolie vignette de notre Paris, pendant qu'une poésie pénétrante l'enveloppe et que des rumeurs vagues semblent monter et se perdre dans l'infini. L'exécution de cette aquarelle est irréprochable, en ce sens qu'elle est précise sans sécheresse et puissante sans crudité; un je ne sais quoi qui est de la grâce et de la vérité.

Dans une autre aquarelle, M. Gilbert nous fait pénétrer dans un intérieur de maison sise en quelque banlieue de Paris. Devant la maison, une manière de jardin-cour qui sert d'annexe à l'habitation. La ménagère a transporté au dehors un large baquet et comme elle estime que les blanchisseuses modernes brûlent le linge avec les acides, elle fait sa lessive elle-même. Tout auprès, un enfant souffle des bulles de savon. Ce qui amuse dans cette page, c'est l'arrangement un peu hétéroclite du jardin, la réunion d'objets bizarres qui s'y trouvent. Ici, un seau et une bouteille d'eau de Javel; à gauche, une table et une chaise de bébé. Là-bas, des linges qui sèchent, un arrosoir accroché à la muraille et grimpant autour des fenêtres, encadrant la porte, des plantes qui s'enroulent et semblent fixées dans le plâtre par des ramures minuscules.

Toute l'habileté du peintre s'est concentrée sur les objets inanimés qui deviennent des natures mortes enlevées avec une virtuosité qui rappelle le coup de main d'un Chardin.

Des oignons de Chardin! des chefs-d'œuvre! s'écrie volontiers Jules Dupré, qui a le fétichisme de ce maître. Je crois qu'il s'intéresserait beaucoup à la nature morte, où le peintre fait se jouer ensemble sur une table, autel des cuisines, une casserolle de cuivre, un poulet, des oignons, des oignons! et là-bas trônant, une marmite noire, des pruneaux, de la salade, le tout furieusement et crânement peint.

M. Gilbert a en projet, à l'heure où je lui rends visite, d'autres scènes dont les ébauches me font souhaiter de les voir terminées. Des rues de Rouen avec le côté archaïque d'une architecture amusante et le grouillement tout réaliste des figures qui y passent, s'y arrêtent, y séjournent, soit devant une affiche, soit autour de l'étalage de la laitière dont les pots étincellent, soit enfin bouche bée devant le boniment naturaliste d'un marchand d'orviétan.

MAX CLAUDE

Il y a un lyrique dans cet artiste. Ses œuvres précédentes me l'avaient fait pressentir, et il m'a suffi d'une causerie faite l'autre matin, pour donner un corps à mes pressentiments. Tout en fumant un cigare, je voyais une à une les esquisses qui garnissent les parois; ces esquisses de peintres, qui sont pour l'observateur des symptômes, expliquent un tempérament, de même que les cahiers de certaines jeunes filles sont pour les moralistes comme les points lumineux s'échappant des âmes vierges.

La nature exerce une grande influence sur M. Max Claude; cette nature sereine, altière, hautaine et cependant joyeuse et saine, qui est à la fois une joie pour les yeux, un émerveillement

pour l'intelligence, un apaisement pour la douleur. La nature, mais c'est tout; le brin d'herbe aussi bien que la forêt, la montagne aussi bien que la mer. Elle a pour fasciner : et la terre si ondoyante et si diverse, et le ciel si multiple, et l'horizon si profond! Ses mille voix passent du soupir à la caresse, de la caresse à la colère, de la colère à la tempête, et la nature est belle, admirable, sublime, même quand elle est terrifiante.

Chacune de ses phases se relie, s'enchaîne, ainsi que les strophes d'un poème qui serait écrit par un dieu. C'est pourquoi les amoureux de ses beautés, les adorateurs de ses forces, savent si bien traduire les unes et les autres.

Je n'en veux pour preuve que les quatre aquarelles importantes exposées cette année par M. Max Claude : *le Matin, le Midi, le Soir, la Nuit.*

Je les rappelle ici telles que je les ai notées, ces pages symboliques traitées avec une éloquence raffinée, relevées de je ne sais quelle grandeur agreste.

Le Matin. — On est en pleine campagne. A droite de l'aquaquarelle, le mur qui borde un parc seigneurial. Des arbres en fleurs disent le printemps — ce matin de l'été, de même que le matin est le printemps du jour! — Sur la route, un homme chevauche lentement. Il a quitté la ferme dès l'aube et, dirigeant son cheval, en tirant un autre par la longe, il va vers le champ que tout à l'heure il faudra défoncer, éventrant ainsi la vieille terre pour la faire créer de nouveau. Un chien suit, humant les fraîcheurs de la rosée. Pas un bruit dans la plaine, si ce n'est le chant des oiseaux et pas un souffle dans l'air. Un ciel délicat, bleuté, ciel d'apothéose, se dore lentement sous les premières caresses du soleil qui monte majestueusement dans sa gloire d'or et de pourpre.

Le Midi. — Un coin de Normandie par delà Villers, mais Villers dans les terres. Site un peu sauvage, très sablonneux. Un *Douet,* — c'est le nom qu'on donne aux sources là-bas, — épand

MAX CLAUDE

LE MIDI

Le Midi

ses eaux que traverse un chemin plein d'ornières. De vieux arbres, aux cimes recourbées par l'âge et aussi par le vent qui vient des océans, ombragent le *Douet* dans une sorte de cirque de verdure. A quelque distance, une chaumière recouverte de paille et couronnée d'iris flamboyants. Des vaches passent gravement, une à une, à la file indienne, et leur silhouette se découpe vigoureusement sur les fonds. Au loin on devine la mer et le grand large, dont les vents chassent les nuages qui fuient en troupeaux éperdus.

Le Soir. — La route de La Fère déjà explorée par l'artiste, mais vue d'un autre point. Les maisons du village s'alignent sur la gauche, montrant en écharpe leur architecture si primitive. Des chevaux sont arrêtés à la porte de la maréchalerie; une enseigne indiquant quelque hôtel du « Lion d'Or » ou du « Coq Hardi », se balance en grinçant à l'extrémité d'une potence rouillée par les pluies; sur la chaussée, des poules picorent. Sauf les chevaux qu'on ferre, personne ne chemine sur la route. Le paysan est encore aux champs et il ne l'abandonnera qu'à la minute dernière où le jour décru va devenir presque la nuit. Alors les oies et les dindons seront ramenés à la ferme, les bestiaux égaieront de leurs sonnailles le calme du jour tombant et les chevaux mêlés aux gens martelleront de leurs pas alourdis le sol qui frémira sous leurs battements incessamment répétés.

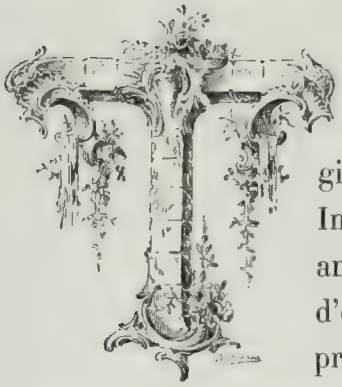
M. Max Claude nous montre le soir avant la rentrée, tel que je l'ai expliqué plus haut, sans le complément que j'ai ajouté au tableau. Le soleil doux, enveloppe, embrasse la nature de ses derniers rayons, dans un ciel où le jaune se mêle et se fond avec le bleu. Ce qu'il y a de particulier dans cet admirable morceau, c'est la fluidité de l'atmosphère; cette intensité de lumière mourante qui baigne les objets et qui est absolument exquise.

La Nuit. — Tout dort, nulle trace d'humains, si ce n'est la charrue, délaissée au bout du sillon creusé. Partout, dans l'ombre transparente, apparaissent des champs et des arbres. Sur la droite,

aux plans secondaires, des collines. Traversant la composition, une rivière qui coule lentement et dans laquelle se reflètent les peupliers solennels qui couvrent ses berges. Un ciel tourmenté, farouche, vertigineux, fait s'entrechoquer comme des monstres énormes des nuages arrachés à quelque ciel tragique, tel que le ciel qui roule sur la tête du roi Lear et de Cordélie perdus dans les landes, en la tragédie de Shakespeare.

Et dans ce tableau si poignant, si *humain* dans son naturalisme, la terre seule vit, soupire, travaille, immuable recommenceuse des labeurs éternels et des éternels enfantements. Derrière les feuilles d'un chêne, la lune se devine, encore discrète, mais pourtant assez puissante déjà pour pénétrer des ses clartés nacrées ce mystérieux et attirant paysage que l'artiste a vu à travers son âme de rêveur.

GEORGES VIBERT



OUT dernièrement j'étais chez le peintre et pendant qu'il travaillait nous échangions des idées un peu à propos de tout. Incidemment nous parlâmes des maîtres anciens préludant à leurs futurs chefs-d'œuvre par les durs travaux de l'apprenti, préparant les toiles, broyant les couleurs, s'assimilant logiquement tous les procédés matériels d'un art qui ne vit pas seulement d'idéal. A ce propos j'amenai la conversation sur la manœuvre de notre époque, et je forçai M. Vibert à s'ouvrir enfin sur les recherches chimiques qu'il a été amené à tenter, et qui sont en train de modifier la facture de l'aqua-

relle. Je sais combien l'artiste est impressionné des désastres que l'humidité ou les rayons du soleil peuvent occasionner aux œuvres si fugitives traduites avec des couleurs à l'eau, et je voulais tâcher de saisir les moyens qu'il emploie depuis plusieurs années pour parer à cet inconvénient.

M. Vibert voulut bien se rendre à mon désir; et c'est presque sa conversation sténographiée que je traduis à cette heure :

Les couleurs qui, d'abord, sont chimiquement pures, ce qui est rare actuellement, sont broyées avec une substance destinée à leur servir de lien et délayées à l'eau; tant que l'artiste ne chauffe pas son papier, ces couleurs se comportent comme les couleurs à l'aquarelle ordinaire, mais aussitôt qu'elles ont été chauffées à cent vingt degrés, le lien se fond et emprisonne toutes les particules de couleurs comme dans le mortier les grains de sable sont amalgamés par le ciment. Vue au microscope l'aquarelle alors est semblable à un nougat dans lequel les parcelles de la poudre colorante jouent le rôle des amandes.

En cet état l'aquarelle est absolument imperméable à l'eau; et, comme la substance qui forme le lien est inattaquable par les acides les plus violents et par la plus grande partie des alcalis, il s'ensuit que le travail de l'artiste qui m'occupe est protégé complètement, à moins de détruire le papier sur lequel il est fait; encore pourrait-on, si l'on cherchait la solidité absolue, peindre sur bois, sur pierre ou sur métal — le procédé de M. Vibert s'y appliquant parfaitement.

Mais cette solidité n'est pas l'unique but que ce dernier poursuit. Il trouve dans l'emploi de ses couleurs une grande commodité pour l'indication de ses sujets. Ainsi, par exemple, il fixe son ébauche et il revient avec des retouches qui sont d'autant plus libres qu'il ne craint pas d'abîmer son premier travail. Si les retouches ne lui plaisent pas, il donne un coup d'éponge et tout est dit; l'ébauche reparaît intacte, ce qui offre ce véritable avantage de ne pas atténuer l'esprit que l'artiste y a pu mettre. De

J.-Georges Vibert

UN GRAND CHEF

Un grand Chef

plus, il y a des tons que l'aquarelliste ne pourrait jamais obtenir autrement; ainsi de certains rouges que j'avais trouvés très puissants et qui n'ont été obtenus qu'à l'aide de plusieurs glacis successifs sur un fond de vermillon.

Dans l'aquarelle ordinaire, à mesure que le modelé se termine, on ne peut plus employer de touches largement posées, dans la crainte de détremper le dessous, et lorsque l'on veut pousser le fini, surtout dans des sujets de petite dimension, on est obligé de recourir au pointillé qui est le triomphe du miniaturiste et du retoucheur de photographies. Avec son procédé, M. Vibert peut faire aussi mesquin et aussi sec que n'importe qui, mais alors c'est de sa faute, car il peut, lui, aller largement et à grande eau.

M. Vibert peint sur du papier ordinaire, mais il a la ressource de rendre ce papier imperméable au point qu'il désire et selon la nature des objets qu'il veut représenter. Il laisse au papier tout son grain ou bien il le rend plus lisse, à l'endroit des chairs par exemple, en l'enduisant d'une ou de plusieurs couches de blanc qu'il fixe ensuite.

L'ambition de M. Vibert n'est pas d'assurer à ses œuvres une durée matérielle illimitée; s'il s'est donné tant de mal, c'est surtout pour perfectionner les outils dont tous les peintres se servent; c'est pour enrichir leurs palettes de tons nouveaux qui soient solides; c'est pour que l'aquarelle ne soit plus un « déjeuner de soleil » selon l'expression d'un de mes confrères; c'est enfin pour faciliter le travail d'exécution qui est constamment entravé par les accidents que font éprouver la mauvaise qualité des produits que livre le commerce.

M. Vibert ajoutait encore, et je rapporte fidèlement ses paroles qui, cette fois, ont été écrites presque sous sa dictée :

« Vous me direz que le génie n'a pas besoin de tout cela, qu'on peut faire des chefs-d'œuvre avec un humble morceau de charbon, et que toutes les couleurs qu'on met sur la palette ne font pas la peinture. Il y a même des siècles qu'un Pline se

plaignait déjà que les artistes de son temps employaient trop de couleurs différentes, et qu'il regrettait l'époque où Apelle enfantait des œuvres immortelles avec quatre couleurs : du jaune, de l'ocre rouge, du noir et du blanc. »

J'ai tenu à faire entrer dans un livre consacré tout à l'aquarelle ce manifeste d'un homme qui a été un des plus actifs et des plus ingénieux à la faire revivre. Je ne prends pas parti pour ou contre le procédé qu'il préconise ; je l'explique, laissant à l'avenir le soin de le classer. Seulement, il m'a paru intéressant de mettre en relief les recherches, les efforts et les résultats de M. Vibert. Il mêle un peu de science à son art ; il fait passer par les cornues de l'alchimiste les couleurs du créateur d'idéal ; je n'y vois pas grand mal. Je constate, tout au contraire, un désir de renouveler des matériaux insuffisants, de leur donner l'éclat qui égaie et la durée qui rassure. La tentative n'est pas d'un esprit ordinaire et je me sens porté à défendre, devant ses résultats, celui qui a entrepris la campagne.

Du reste, cette préoccupation de rendre durables les aquarelles se manifeste aussi dans un autre ordre d'idées ; et voilà que les pastellistes, eux aussi, sont dans la joie. N'assure-t-on pas partout qu'un des leurs, M. H. Lacaze, a découvert un procédé qui « fixe le pastel sans lui faire perdre de sa fleur ni de ses colorations ».

C'est un signe des temps. Tout créateur rêve d'assigner à son œuvre une durée éternelle. Quoi de plus naturel, en somme. Un être qui se sent doué, crée quelque chose sur la toile ou sur le papier. Il a foi en sa conception ; il croit y avoir mis le meilleur de sa pensée, le je ne sais quoi d'ailé, de lumineux, qui palpite en son âme ; il rêve pour son enfant des destinées brillantes ; il aspire, en un mot, à la gloire posthume ; et, s'il trouve les moyens de rendre cette œuvre plus forte que le temps qui détruit tout, il considère la trouvaille comme un bienfait. Nos pères, les ancêtres, en étaient à la peinture à l'œuf. Que n'eussent-ils pas

fait s'ils avaient connu les perfectionnements apportés aux procédés qu'ils avaient à leur disposition? Les œuvres de leur génie, celles qu'ils avaient conçues et enfantées dans la douleur des accouchements laborieux n'auraient guère gagné à cette pratique toute matérielle, mais la grâce naïve de leurs balbutiements, la poésie de leurs rêves, la résultante de leurs efforts se seraient affirmées en des morceaux plus vigoureusement incisés, et plus à l'abri des ravages des siècles.

Je ne saurais donc pas partager l'opinion de mes confrères qui voudraient qu'au point de vue de la facture l'art restât à son point de départ, et que la pensée seule se manifestât avec les éléments que nos pères affectionnaient, parce qu'ils n'en avaient pas d'autres à employer.

Sous ce rapport M. Vibert aura accompli une véritable révolution. Esprit inquiet et chercheur, il a osé pour l'aquarelle ce que de Nittis avait réalisé, bien avant M. Lacaze, pour le pastel. Car, ce qu'on ne sait pas, c'est que de Nittis assurait à ses œuvres une inaltérabilité dont les années prouveront la valeur. Sur un fond préparé à la cire il promenait ses crayons, et ceux-ci acquéraient à la fois de la douceur, du velouté et de l'éclat.

Le soleil et l'humidité étant les agents destructeurs de la pein-

ture à l'eau, M. Vibert a entrepris de rendre leur action inoffensive; et, en cela déjà, il est digne de notre intérêt. D'autant plus digne qu'il ne travaille pas pour lui tout seul, qu'il ne se réserve pas le bénéfice exclusif de ses trouvailles, qu'il en fait bénéficier tous les confrères qui veulent bien s'adresser à lui. Le peintre s'est fait chimiste pour tous; et son laboratoire, de même que son atelier, n'est pas fermé. Aucune muraille de la Chine ne l'enserre.

On pourra voir cette année des aquarelles exécutées exclusivement par les moyens préconisés par le peintre, et avec des couleurs préparées *selon sa formule;* entre autres: *El Puchero;* — *Un grand chef;* — *Dans la neige;* — *Plus de peur que de mal;* — *Sous la tonnelle.*

El Puchero. — Ce titre un peu énigmatique est bien connu des Espagnols. C'est le nom du mets national par excellence, du plat qu'on sert sur la table de la reine régente et dans l'écuelle du bohême; c'est pour l'Espagnol ce qu'est le *plum-puding* pour l'Anglais. Or, un pauvre hère, assis sur un banc de pierre, un vieux tout ravagé par l'âge et dont la face semble de la brique pétrifiée, tient de ses mains tremblantes la petite marmite dans laquelle la soupe aux pois mijote, laissant s'échapper de ses flancs un arome enivrant. Lentement il porte la cuiller à sa bouche et au contentement qui anime sa face parcheminée il semble qu'un dictame puissant, presque divin, touche ses lèvres et chatouille son palais. Ce vieux goûte vraiment là une de ces félicités que la brute humaine, quand la flamme qui en fait un être pensant est absente, considère comme la plus grande somme d'idéal à laquelle elle pouvait atteindre.

Notez que ce que je décris tout le monde peut le contrôler. Le peintre a mis dans son personnage tant d'esprit, tant de naturel, et la science physionomique qu'il a prodiguée est si vraie, si vivante, que ce bonhomme devient ainsi qu'un sujet d'étude, en un mot: quelqu'un.

Un grand chef. — Encore un caractère cerné sur le papier, le

J.-Georges Vibert

EL PUCHERO

El Puchero

CENTER LIBRARY

profil d'une médaille à l'effigie de la vanité. Ce grand chef c'est, si vous le voulez, un Vatel avant la tragédie qui ensanglanta Chantilly le jour où Condé voulut y recevoir Louis XIV. L'artiste nous le montre dans sa gloire, la superbe sur le front. Il est vu de face, dans son costume de combat; le cordon bleu traverse sa poitrine que la majesté fait bomber. La tête est curieuse, scrupuleusement fouillée; les yeux sont quelque peu sceptiques. On sent, en regardant ce Caractère, qu'il est puissant dans le monde. Ne commande-t-il pas à l'estomac, ce siège de toutes les générosités, quand il est bon, ce réceptacle de toutes les mesquineries, de toutes les cruautés, quand il est malade. Notre grand chef a une pose de dominateur. Il connaît toute l'importance de sa mission. Il sait qu'un bon dîner vaut mieux qu'un beau discours et que souvent les démêlés les plus graves se sont dénoués à table, devant un plat savamment élaboré. Il est plus que chef, il est chef avec ostentation!

M. Vibert, qui a de l'humour « jusqu'au bout des ongles », se plaît à en saupoudrer ses conceptions. Il laisse lire entre les lignes tout ce que son cerveau a rêvé; il précise sans souligner, effleure sans creuser. Il y a en ce peintre de l'observation telle que Hogarth en mettait dans ses pages.

Dans la neige, mais c'est le fin du fin de la charge et de la bonne satire: imaginez un paysage des environs de Rome, sous la neige. Cette dernière tombe à gros flocons, tellement dense que l'atmosphère en est obscurcie. Les chemins ne se voient plus, les arbres semblent des fantômes blancs agitant leurs branches comme des bras menaçants. A l'horizon, des lignes indécises indiquent les maisons perdues dans la neige. Comment un prince de l'église se trouve-t-il, en pareille occurence, à pied dans ce désert blanc? N'a-t-il pas commandé son carrosse, ou bien a-t-il été surpris subitement par la tourmente qui l'aveugle? Toujours est-il qu'il fait contre fortune bon cœur et qu'il a pris bravement son parti de l'inclémence du temps. Il va contre le

vent, abrité sous un parapluie rouge, marchant dans la neige et laissant derrière lui la trace de ses pas imprimés en haut relief. Le vent enroule son manteau autour de son corps sec et nerveux, et il enjambe furieusement, luttant contre les éléments qui se jouent de sa pourpre cardinalice. Derrière lui, loin, bien loin, se voit la silhouette d'un officieux, à profil de Bazile, traînant d'une main que le froid engourdit la valise où monseigneur a logé son *impedimenta* de route.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

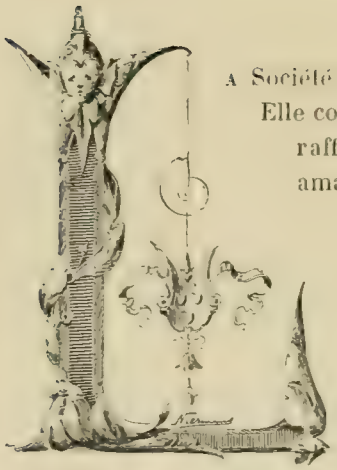
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

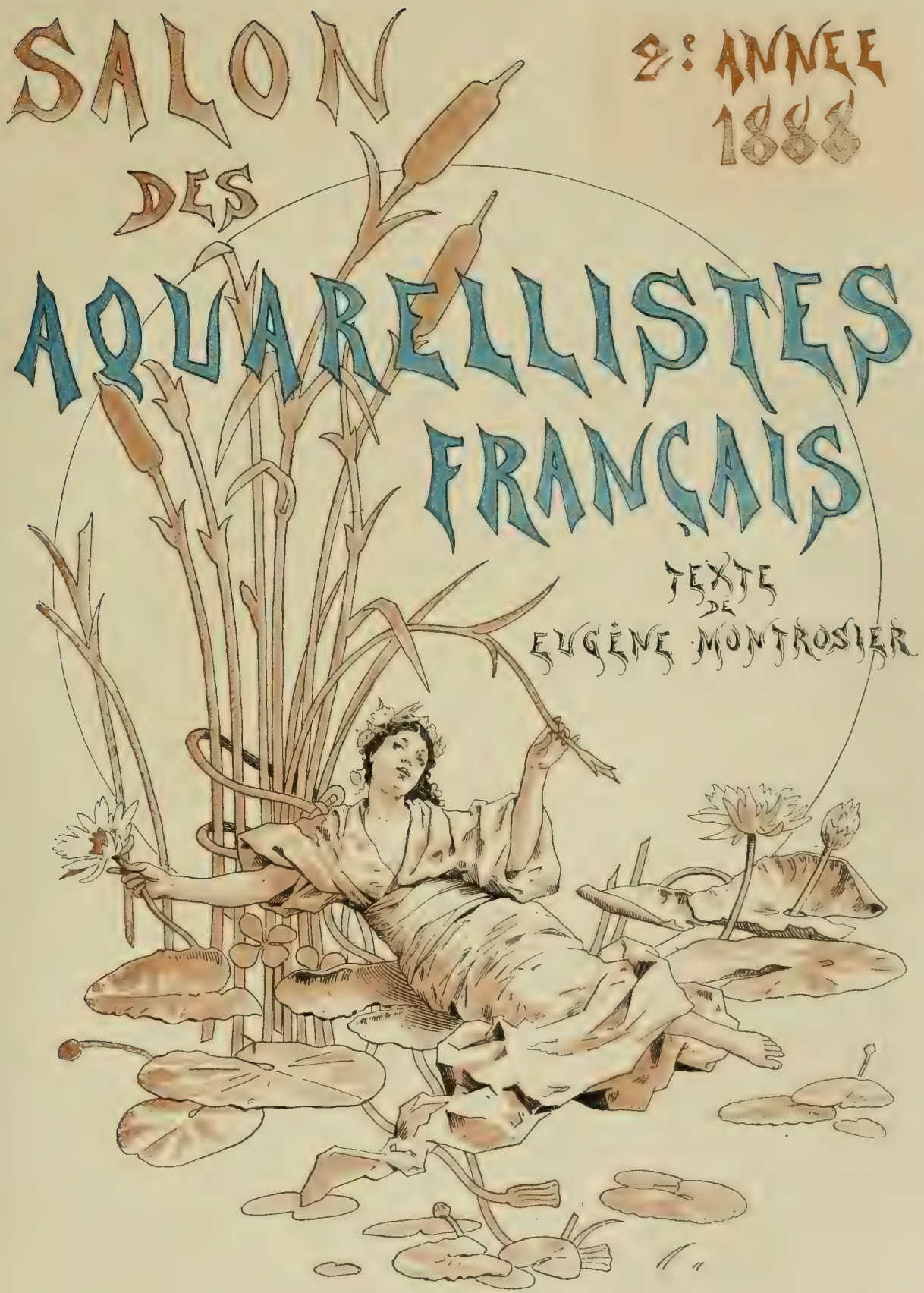
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 20829.



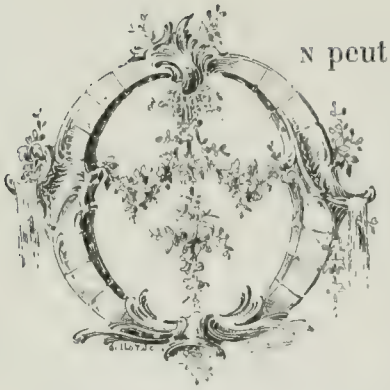
PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

14e Fascicule. Prix : 3 fr. 50

Mme MADELEINE LEMAIRE



On peut dire de cette artiste qu'elle a conquis ses grades par la seule force de sa volonté. Du talent, elle en avait, elle en a toujours eu; mais ce talent, il fallait le faire accepter par le public. Et le public, composé bizarre, ramassis de badauds, se tenant bouche bée devant la mouche qui vole, acceptait difficilement les œuvres, les discutait, les critiquait tout simplement parce que leur auteur était une femme. Il partageait cette opinion un peu paradoxale que Théodore Rousseau émettait devant moi, à table, un soir qu'il était en veine d'épigrammes : « Les femmes ne concluent pas. » Assurément, aujourd'hui, il change-

rait sa manière de voir, et il rendrait justice à la vaillance avec laquelle certaines, peintres ou littérateurs, persistent dans leurs idées.

L'homme est ainsi fait que « nul n'a de talent hors lui et ses amis ». Et la femme, pour l'ouvrier de la pensée, la femme artiste s'entend, n'a pas le cerveau suffisamment équilibré pour lutter avec avantage.

Les faits, malheureusement pour le *roi de la création,* parlent contre lui, et je pourrais, si la tâche ne me semblait pas aride, ou plutôt inutile, lui jeter à la tête vingt noms qui sonneraient une jolie fanfare.

Je préfère m'en tenir à celui que j'ai placé en exergue en tête de cette étude, et expliquer en quoi la femme distinguée qui le porte est supérieure à bien des hommes, autant par son imagination et par les développements qu'elle donne à celle-ci, que par la façon dont elle traduit de la pointe de son pinceau les rêves, les chimères et les fantaisies qui voltigent autour d'elle, dans l'infini où se perdent ses yeux, où s'égare son esprit.

Et tout d'abord je voudrais dire le milieu dans lequel l'artiste respire, pense et vit, le cadre qui l'enserre, le terrain sur lequel elle combat et triomphe. Il y a des affinités plus grandes qu'on ne le suppose entre l'intérieur et l'extérieur d'un individu, entre ce qui est son âme et ce qui est son corps; et des corrélations secrètes, mais évidentes, rendent l'une solidaire de l'autre.

J'entre dans l'atelier de Mme Lemaire; j'y suis seul et je puis, sans être taxé d'indiscrétion, regarder ce qui m'environne. Il me semble que je me meus dans une serre qu'on aurait aménagée en salle de travail. Des tapisseries, il est vrai, garnissent les parois du fond, montent jusqu'au plafond; des tentures éclatantes et des soieries s'accrochent ici et là, dans le beau désordre de l'art. Une galerie en bois sculpté, sorte de *loggia* italienne, où Véronèse, dans ses fêtes, eût placé des musiciens, se voit à droite. Sur la balustrade de cette galerie un paon est posé, laissant

MADELEINE LEMAIRE

MARCHANDE DE VIOLETTES

Marchande de violettes

pendre dans le vide sa queue aux couleurs étincelantes. Partout s'étalent, au hasard, placés par la main du caprice, de petits meubles, des crédences dorées, des fauteuils des siècles derniers, des poufs où nos aïeules aimaient à s'asseoir, des trophés enrubannés où s'enlacent flûtes et cornemuses chères aux peintres galants que conduisait Watteau. Des tambourins, des violes, des lanternes sont accrochés, retenus par des faveurs aux tons éteints. Un piano à queue rappelle que la musique est de la fête, et que rien n'accompagne mieux une scène du dix-huitième siècle qu'un air de Rameau chanté d'une voix discrète. Ajoutez à tout ce que je viens de décrire la flore se mêlant à cet ingénieux désordre; les plantes qui grimpent, qui s'emmêlent, qui retombent, les feuillages aux tons roussâtres ou aux reflets métalliques, l'éclat des azalées, la pourpre des cactus, la variété des primevères jetant comme une clarté de printemps dans cet intérieur de paix et de travail; et dans un vase de Chine une touffe de roses expirantes dont les pétales tombent une à une. Notez que je suis tout seul en me figurant cela, que je respire un air subtil où la grâce un peu pâlie du passé — ainsi que serait un pastel de la Rosalba — se marie aux inquiétantes recherches du présent et que je vois, sous mes yeux, réunis fraternellement des paysages d'Heilbuth, des soldats de Detaille, des chats de Lambert, des éventails d'un ton exquis, d'une touche preste, d'un éclat joyeux, signés Madeleine Lemaire.

Abusai-je de l'hospitalité confiante qui m'a été offerte, en écrivant mes impressions? Je ne le crois pas. J'ai voulu voir avant tout le monde, — ayant le désir du fruit défendu, — ce que préparait la femme d'élite qui m'a ouvert sa maison toute grande, qui m'a dit: « Vous êtes chez vous. » J'ai vu, retenu; et, comme en somme je n'étais pas allé rue de Monceau « pour des prunes », je me suis amusé à noter mes sensations. Des sensations que personne encore n'a éprouvées, des joies vierges et des émotions inédites, quel régal!

J'ai là, devant moi, sept ou huit aquarelles qui seront célèbres quand ces lignes paraîtront, et qui me sont *joie de primeur*. Je passe de l'une à l'autre indécis, inquiet, revenant à la première quand je suis à la troisième, enjambant ici, me fixant là, et toujours émerveillé du beau talent dont Mme Madeleine Lemaire fait preuve chaque jour.

J'écrivais dans le *Salon des aquarellistes de 1887* : « Il ressort de cette exposition que Mme Madeleine Lemaire est bien plutôt un créateur qu'un traducteur. » Et j'ajoutais, plus loin : « Ce qu'il faut à Mme Madeleine Lemaire, c'est le champ libre, l'horizon illimité, le ciel infini; son esprit se joue à l'aise dans les grands espaces, et la nature est sa véritable inspiratrice. »

L'exposition de cette année me donne raison, et j'en suis content. Dans tous les sujets qu'a peints l'artiste, sa personnalité domine; et à la variété de ses conceptions se mesure l'étendue de son imagination.

Je prends d'abord l'aquarelle intitulée *Dans la serre* et je sens tout de suite que Mme Madeleine Lemaire ne traduit pas un texte impérieux, mais bien qu'elle exprime un état de pensée. Elle a réuni dans une serre trois femmes, toutes trois jeunes, jolies, élégantes et distinguées, et elle nous les montre en train d'arranger des plantes, de soigner des fleurs. Je ne sais pas de plus aimable tableau que celui-ci, de plus délicatement composé, de plus attirant et de plus sympathique. On va rire, sans doute, de mon « tableau sympathique ». Mais la sympathie en art, c'est ce je ne sais quoi d'impalpable, d'insaisissable, d'inattendu, de spontané qui vous prend sans qu'on le veuille et qui vous arrête pour savourer, si c'est un tableau ou une statue; qui vous émeut si on lit une page d'un maître; qui vous passionne si on entend la mélodie attendrie d'un compositeur. La sympathie, dans ce sens, c'est le commencement de l'affection latente que fait éclore tout artiste sincère. C'est ainsi que les amitiés inconnues commencent, attendant l'heure de s'affirmer.

Comme cette scène est habilement traitée! Que les figures en sont exquises! Et que de grâce chaste dans les vêtements! Que de pudeur dans les attitudes! Ah! non, ces trois inconnues ne seront jamais les Curieuses cherchant à atteindre sur les rayons d'une bibliothèque les *Contes rémois,* de M. de Chévigné.

Diderot qui, dans son Salon de 1761, trouve que la nature de Chardin est « une nature basse, commune et domestique », écrit en 1763, toujours à propos du même :

« C'est celui-ci qui est un peintre; c'est celui-ci qui est un coloriste! Il y a au Salon plusieurs petits tableaux de Chardin; ils représentent presque tous des fruits avec les accessoires d'un repas. C'est la nature même; les objets sont hors de la toile et d'une vérité à tromper les yeux. Celui qu'on voit en montant

l'escalier mérite surtout l'attention. L'artiste a placé sur une table un vase de vieille porcelaine de la Chine, deux biscuits, un bocal rempli d'olives, une corbeille de fruits, deux verres à moitié pleins de vin, une bigarade avec un pâté ». Et encore: « C'est que ce vase de porcelaine est de la porcelaine; c'est que ces olives sont réellement séparées de l'œil par l'eau dans laquelle elles nagent; c'est qu'il n'y a qu'à prendre ces biscuits et à les manger, cette bigarade l'ouvrir et la presser, ce verre de vin et le boire, ces fruits et les peler, ce pâté et y mettre le couteau. »

Qu'eût dit Diderot devant les fruits de Mme Madeleine Lemaire, devant ces abricots savoureux et juteux, devant ces prunes de reine-claude dont la fleur adoucit l'éclat de l'enveloppe, devant ces cassis et ces noisettes, avec les quelques guêpes alourdies, grisées par l'arome sucré qui se dégage de cet écroulement?

Ah! les belles exclamations il eût jetées devant l'œuvre qui me cause, je tiens à le dire, une joie extrême! De quels dithyrambes il l'eût saluée, de quelles fleurs il l'eût couverte, de quel enthousiasme il l'eût sacrée.

Peintres de fleurs, peintres de fruits foisonnent dans les expositions. Toutes les jeunes filles s'y adonnent, et les mères économes les encouragent dans ce divertissement. Les fleurs qui ont posé iront dans les jardinières, et les fruits feront d'excellentes confitures! On pourrait appeler cela : la concentration de l'art et de l'économie.

Mais peindre des fleurs, peindre des fruits, est-ce suffisant? Ah! un oignon peint par Chardin, voilà le chef-d'œuvre!

Ces *Œillets* que Mme Madeleine Lemaire a envoyés, mais c'est vrai comme la nature; et ces *Fleurs de haies* si capricieusement arrangées en une touffe bizarre, sauvage, où les ronces se mêlent aux houx et que traversent des branches chargées de mûres violacées. Des roses églantines s'ajoutent à ce bouquet puissant jeté au milieu des épines. Un nid s'en est détaché, bousculé par quelque pillard des champs qui a semé le désordre et la

MADELEINE LEMAIRE

FLEURS DE HAIES

Fleurs de haies

mort sur son passage, car les œufs sont brisés, et les oiseaux qui cherchaient à les protéger sont morts à côté de la maison détruite.

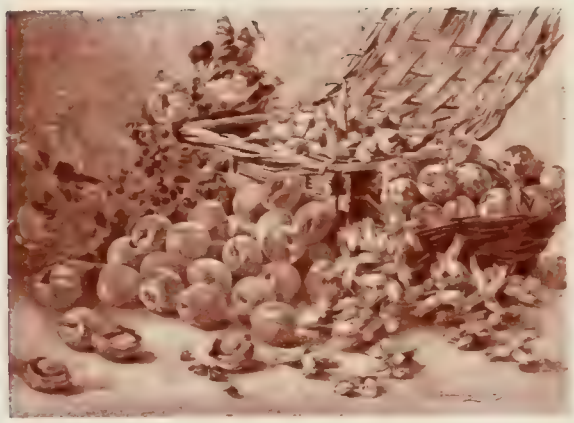
La petite *Marchande de violettes* s'est installée dans un paysage de neige, tel Paris nous en offre à de certains moments. Toute ébouriffée par le vent, toute fardée de saines couleurs par la neige qui fouette son visage, elle sert de complément à une recherche de tons et à une hardiesse heureuse d'harmonie.

Sous ce titre : *Étude,* Mme Madeleine Lemaire soumet au public une des manifestations les plus osées qu'elle eût tentées jusqu'ici. Ce pourrait être aussi bien un portrait, car la figure que nous avons sous les yeux est vivante. L'artiste a peint un buste de jeune fille d'une expression adorable. Songez donc, une jeune fille! L'être qui, sans le savoir et sans le vouloir, échappe à la plus sagace des analyses. Celui dont les yeux candides, la bouche innocente, le front pudique, tout ce qui est le charme — cette fleur d'âme! — rend inquiets les philosophes les plus cuirassés et les psychologues les plus raffinés. Oui, Mme Madeleine Lemaire s'est attaquée au monstre — à l'inconnu! — et elle nous le montre dans l'éclat de son printemps. Ah! la jolie enfant qu'on dirait arrachée de quelque cadre du siècle de Frago!

En outre des motifs cités plus haut, Mme Madeleine Lemaire a peint des gouaches tout à fait réussies, et un éventail du plus galant effet où toutes ses sérieuses qualités de coloriste se montrent et prouvent la plénitude d'un talent qui n'a plus rien à désirer — puisqu'il n'a plus rien à apprendre.

J'avoue, en terminant, que j'ai eu un véritable plaisir à écrire cette étude. Aucune déception n'est venue se mêler à ma quiétude. Naturellement, j'ai interrogé mes souvenirs, et ceux-ci, précis, se sont présentés à mon esprit tels que je les avais emmagasinés dans ma tête. Je n'ai eu que la peine de coordonner des émotions et d'en tirer une interprétation qui ne soit pas trop au-dessous de ce que j'avais éprouvé. J'ai l'air vraiment de m'enballer alors que je ne suis que sincère. Je dis hautement une

opinion que je pense et je tâche de résumer les éléments de cette opinion avec l'éloquence qu'elle comporte. Nous avons, nous autres critiques, nous autres juges, tant de façons d'apprécier, nous mettons dans les arrêts que nous rendons, les uns tant de passion et les autres tant d'enthousiasme, que nous devons, hardiment, dire ce que nous pensons et exprimer ce que nous ressentons. L'heure des compromis est passée, et il faut que ceux qui veulent bien nous lire et attacher quelque importance à nos écritures sachent ce que nous voulons et où nous allons. Pour moi, modeste, je m'efforce d'aller à la lumière et à la vérité, ce qui me paraît le plus sûr moyen d'aller vers la région où plane la justice.



LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie. EDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

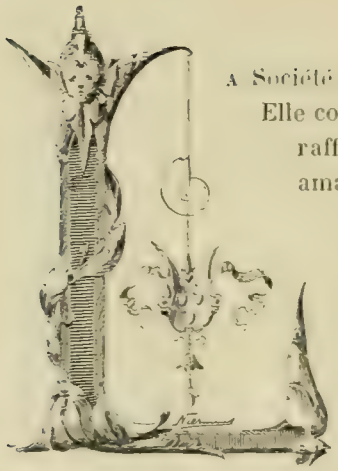
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

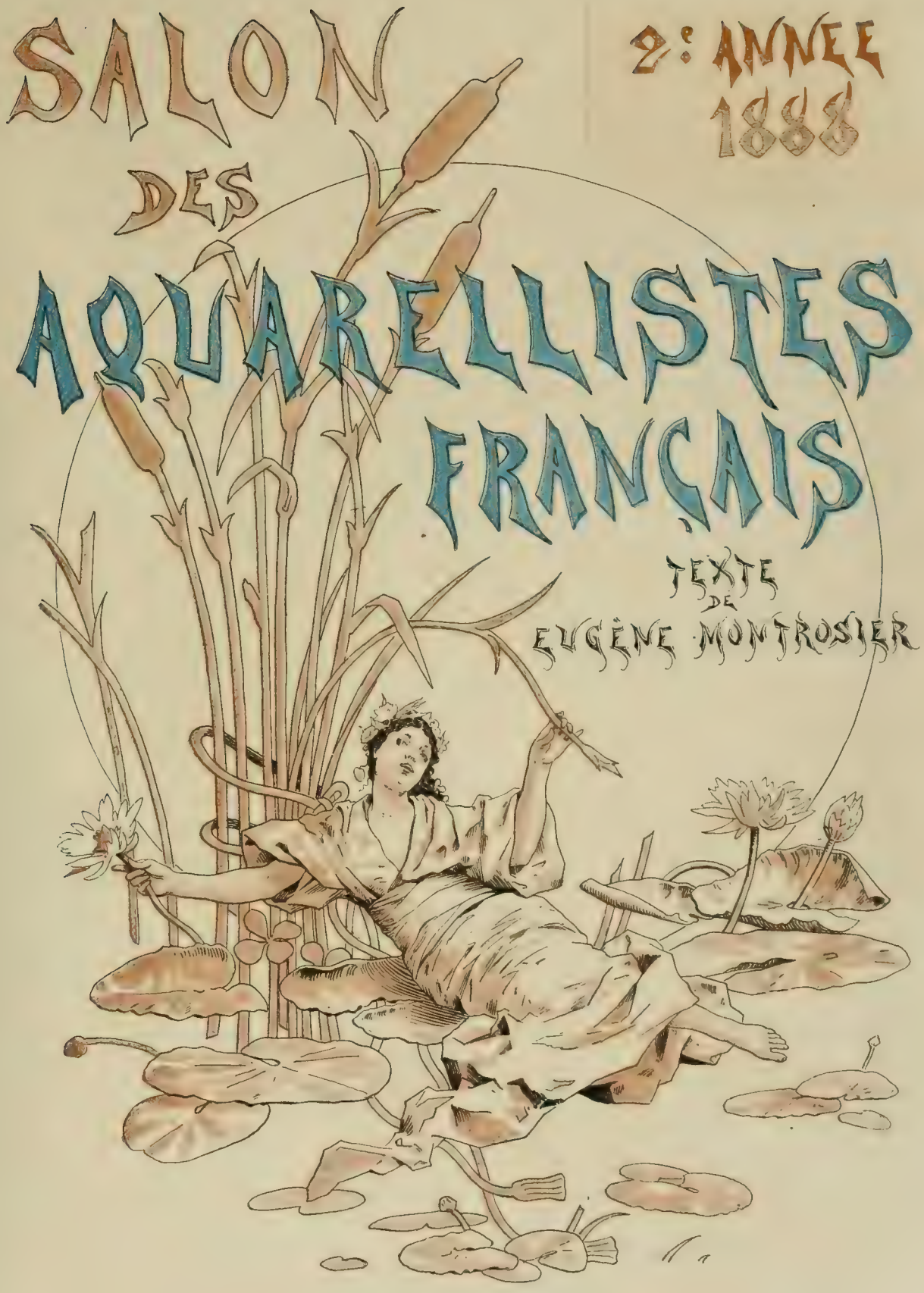
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 20829.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

11e Fascicule. Prix : 3 fr. 50

JULIEN LE BLANT

Je suis avec intérêt, depuis longtemps déjà, la marche en avant de M. Le Blant. Je me souviens du temps où il avait son atelier avenue Trudaine, et où, en compagnie de mon ami le chevalier de Knyff, je lui faisais visite. Des années ont passé depuis, et le chevalier est allé rejoindre ses aïeux dans le grand inconnu. De l'avenue Trudaine M. Le Blant a émigré rue Pelouze; c'est là que je l'ai surpris dans la pleine ardeur d'un travail fécond. L'homme par lui-même intéresse; il sait beaucoup et le laisse voir sans pose et sans vanité. Naturellement, dans sa conversation mesurée, claire, pleine d'aperçus originaux, il prouve qu'il a de la race et qu'il

sait de qui tenir. Par son père, il touche aux sciences historiques; par son tempérament, il tente de mêler l'histoire à son art. N'est-ce pas lui qui nous a redit, après les écrivains spéciaux, les grandes pages de la Vendée, les cruelles méprises et les faits héroïques de la chouannerie? Il s'était même, dans ce genre, créé une sorte de célébrité que l'accent de son pinceau expliquait suffisamment. Il réalisait sur la toile ce que les historiens avaient si bien décrit et ce qu'un romancier qui est un maître a si magistralement ciselé. Je parle ici de Barbey d'Aurevilly, auteur du *Chevalier Destouche*.

A l'exposition des aquarellistes de cette année, M. Le Blant a envoyé des sujets écrits sur le mode ionien. Des impressions de nature, des scènes de passion et un épisode des guerres du premier empire qu'eût assurément envié Raffet, ce génie de la pensée et de l'émotion épiques que son crayon savait immortaliser.

Je prends les thèmes au hasard, tels que je les ai vus dans l'amusant déshabillé du travail, et sans le rehaut du passe-partout et la mise en scène du cadre flambant neuf.

C'est d'abord *la Soupe du Grand-Père,* une scène intime, sans ambition, si ce n'est celle de peindre un joli motif. Placez la scène en Bretagne, dans quelque endroit perdu, loin des chemins de fer et des télégraphes, au coin d'un chemin creux qu'ombragent de jeunes chênes. Ici des verdures et des frondaisons tendres, là-bas le dur silex recouvrant la terre d'une couche de rouille. Un vieillard est assis sur un talus, un gas qui a dû participer à la grande guerre avec Charette et Cathelineau. Ses épaules robustes se sont courbées sous la main du temps, ses cheveux blancs retombent sur son buste et ses mains qui, autrefois, ont dû manier le *pen'bas* avec fureur sont occupées, l'une à tenir la soupière dans laquelle fume le repas du matin et l'autre à plonger dans cette soupière une cuiller qui ne reste pas inactive. La petite fille, assise à droite et vue de profil, montre un visage charmant

Julien Le Blant

SOUVENIR DE HOLLANDE

Souvenir de Hollande

où se lisent toute l'admiration et toute la tendresse qu'elle éprouve pour le vieux. Avec la ligne pure de son visage, l'expression de ses yeux, la grâce un peu hautaine de son attitude, elle me fait songer à ces Bretonnes de l'île de Batz que j'admirais — comme des figures de Primitifs ressuscitées — avec Hamon il y a quelque vingt ans.

Cette scène n'est rien, mais l'épisode et le milieu qui l'enserre sont d'une délicatesse et d'une exécution tout à fait remarquables.

Le capitaine Coignet et ses « Cahiers » ont inspiré l'anecdote que M. Le Blant nous raconte très bien. Il s'agit de la campagne de Russie. Coignet dit ceci dans ses « Cahiers » : « On nous fit mettre en position avant d'arriver à Varsovie. Nous aperçûmes des Russes de l'autre côté d'une rivière, sur une hauteur commandant la route. On rassembla quinze cents nageurs, on les fit passer à la nage avec leurs cartouches et leurs fusils sur leurs têtes; à minuit, ils tombèrent sur les Russes endormis autour de leurs feux. »

Le peintre nous transporte dans un paysage aride que coupe une rivière. Sur la berge, des saules chétifs; au loin, l'inconnu! Les fantassins, ayant de l'eau jusqu'au menton, marchent vers la rive déjà gravie par quelques camarades. Ils rappellent assez la lithographie de Raffet traduisant une prouesse pareille, et au bas de laquelle le dessinateur a mis cette légende : « Il est défendu de fumer, mais il est permis de s'asseoir. »

Un ciel gris, tamisé par une poussière impalpable de neige, couronne cette composition où l'esprit se mêle à l'émotion, et où la précision minutieuse, que n'atténue aucune sécheresse, relève jusqu'à l'épique un récit de grognard.

Le Souvenir de Hollande, véritable morceau de chevalet, a été conçu l'été dernier, lors d'une tournée dans le pays des ciels gris et des horizons mélancoliques. Tel l'artiste a vu son motif, tel il nous le rend, avec la bonne saveur des impressions durables.

Il a aperçu près de Dordrecht ce coin de campagne si vert, si plantureux, et la rivière si limpide, et le ciel si enveloppant. Il a dessiné la fille du passeur assise près de la descente qui va au bac, et tricotant pour les petits qui sont à la maison. Il a saisi la tactique du laitier murmurant à l'oreille de la jeune fille quelque aveu amoureux, pendant que le chien attelé à la carriole se repose avec délices. Le moulin qui est là-bas, les maisons de briques roses, le joli fond confondant la note éclatante des tuiles avec le vert humide des herbages, le ciel gris bleu et l'eau transparente ont retenu sa main, fixé sa pensée et il a tout résumé sur le papier qu'il a comme imprégné de sincérité.

GASTON BÉTHUNE

Quand on entre dans l'atelier de l'artiste on devine qu'il est aussi bien amoureux de musique et de poésie que de peinture. Là-bas, sur le pupitre du piano, plane une partition de Wagner; et, tracés à la craie sur les parois, des vers de Rollinat et de Haraucourt confondent leurs harmonies. Le cadre précise suffisamment le peintre : nature fine, un peu timide, disant avec modestie des choses de portée, et mêlant aux œuvres que sa main raconte les émotions que son cerveau a éprouvées. J'avoue que j'aime surtout les hommes qui préoccupent et arrêtent ma pensée; ceux qui, semeurs d'idéal, font surgir subi-

tement, du sol battu par tant de générations, une fleur éclatante, à l'arome subtil et non encore respiré.

Sous ce titre : *Nénuphars,* M. Béthune a peint un morceau très délicat, véritable fouillis de plantes aquatiques, mélange de ramures flexibles émergeant de l'eau avec, au milieu, le nénuphar-roi ! Cette aquarelle me semble la musique qui doit accompagner la strophe du poète :

> Bercé dans sa fière et souple nonchalance
> Nénuphar, splendeur nageante, se balance
> Tout blanc sur la noirceur immobile des eaux.

La Route de Pompéi est d'une impression accablante, avec ses murs blancs, ses maisons blanches, et sa chaussée qui semble charrier de la craie calcinée, et son soleil aveuglant, père des ophtalmies, et ses arbres aux feuilles flétries qu'on voit vers la gauche. Sur la route, une carriole jette une note d'ombre et produit l'effet d'une mouche dans une jatte de lait; à droite, des collines égayées de maisonnettes et, au-dessus de ce paysage, un ciel bouleversé et puissant.

Venise, le matin. — Le soleil se lève lentement sur les lagunes, striant de raies d'or un horizon bleuté. Un ciel d'aurore se colore de nuances délicates. Sur le premier plan, une gondole arrêtée : le gondolier pensif, rêveur, poète inconscient, appuyé sur la rame qui lui sert à diriger son esquif, semble contempler cette gloire, le soleil! qui sort de la nuit pour proclamer le jour.

L'Arsenal, Venise. — Une sensation exprimée, ce que l'œil a entrevu, traduit. La mer et le ciel d'un même ton bleu tendre avec, au loin, proche l'entrée de l'Arsenal, une ligne d'un bleu plus intense. Quelques barques glissent, furtives, sur l'eau qu'aucun vent n'agite. A droite, une maison se réfléchissant dans l'Adriatique, et quelques arbres maigres qui l'accompagnent. Cette page est d'un beau sentiment et dégage une subtile impression de calme.

Menton. La frontière italienne. — Des maisons basses, à toits

Gaston Béthune

LA GORGE SAINT-LOUIS

(MENTON)

La gorge St Louis
Menton

rouges, enfouies dans la verdure, se manifestant, au premier plan, en une végétation intense et furieuse dans ses débordements. Au loin, des montagnes dont la cime se perd dans un ciel indigo, de ces ciels dont la beauté implacable vous fait désirer un peu de gris. Flamboyante et gaie est cette aquarelle dont l'accent de vérité, la pénétration de sincérité s'affirment en toutes ses parties.

Le Retour de l'île de Chioggia nous ramène à Venise. La mer est dans son plein, offrant à l'œil d'un côté l'illusion du grand large, tandis que d'un autre côté en une ligne presque imperceptible, des silhouettes de palais et de monuments disent la ville des doges. Des embarcations fendent les flots avec ce balancement rythmé qu'imprime le vent aux voiles qu'il caresse. Le temps est menaçant, des nuages courent dans la nue comme s'ils avaient hâte de semer la tempête. Une barque abandonnée est amarrée.

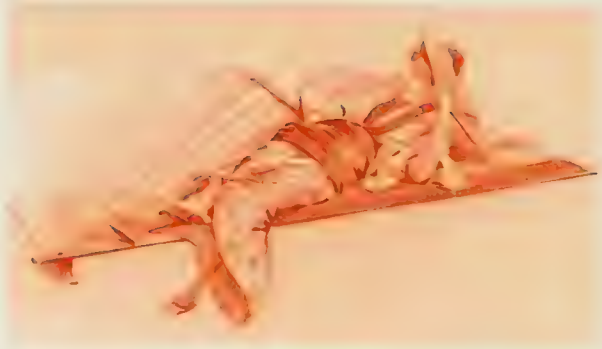
La Lagune. — Large comme un bras de mer, l'eau s'étend, calme, silencieuse, semée de voiles, piquetée de pieux auxquels les gondoles seront attachées. Coupant la toile en diagonale, des pilotis maintiennent les terres que le va-et-vient des lames pourrait entraîner. Une sorte de chemin pour les piétons suit la ligne des pilotis, et auprès poussent des herbes et se développent des arbustes entretenus par l'humidité des flots. La facture de cette page véritablement attirante est d'une délicatesse et d'une grâce qui retiennent, et les colorations en sont à la fois attirantes et puissantes.

M. Béthune me paraît avoir jusqu'ici assez justifié cette pensée du poète Haraucourt:

La Nature bénit ceux qui vivent en elle.

Sans cesse, il y revient à la Nature, et sans cesse il exprime les sentiments qu'elle lui suggère, elle qui est si vague dans son ensemble, si diverse dans ses développements, si bizarre et si

disparate dans les spectacles magiques qu'elle offre; les uns pleins de clartés joyeuses, et les autres pleins d'horreurs sombres. Spectacles tellement dissemblables dès qu'on passe d'une région dans une autre. Et partout, la Nature est belle pour les esprits d'élection; et partout elle ennoblit la pensée en l'élevant vers l'infini, offrant à tous les deux soit des aspects riants, réconfortants, soit des aspects désolés et maudits. Tantôt, elle dit la tristesse, la bonté, et elle accentue le besoin humain d'aimer davantage, et elle est la grâce; et tantôt elle parle aux âmes désolées, à celles qu'une déception a blessées, qu'un deuil a frappées, qu'une irréparable douleur a écrasées.



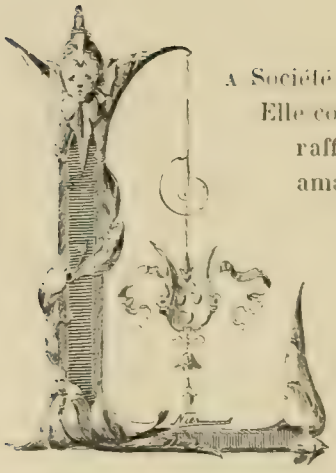
GETTY CENTER LIBRARY

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS
197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

SALON DES AQUARELLISTES FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 20829

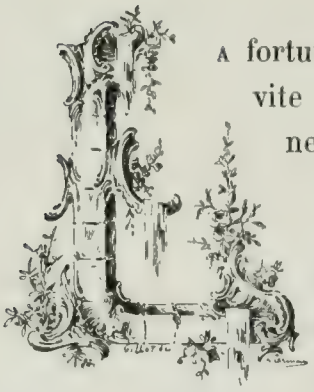
PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

48e Fascicule. Prix : 3 fr. 50

Mme NATHANIEL DE ROTHSCHILD



A fortune, si grande qu'elle soit, deviendrait bien vite un fardeau pour ceux qui la possèdent s'ils ne s'en émancipaient pas. Pour les natures intelligentes, elle n'a de prix que parce qu'elle donne l'indépendance; pour les médiocres elle ne vaut que parce qu'elle permet de satisfaire tous les appétits matériels. Le bonheur, cette abstraction, est ce qu'il y a de plus relatif; et tel caractère se trouvera plus riche avec cent sous à dépenser chaque jour que tel autre avec mille francs. Être riche, c'est bien; être heureux, c'est mieux. Et quelle plus grande satisfaction que celle d'oublier qu'on a la puissance des millions, de s'isoler de leur pensée et de donner un libre cours à

des passions idéales, tout simplement comme si l'on était pauvre, et obligé de demander aux propres ressources de l'intelligence les satisfactions que donne un labeur entrepris avec amour et continué avec enthousiasme. Ceci est moins paradoxal qu'on ne pourrait le supposer. Je m'imagine volontiers, moi qui vis modestement et dont le travail est la seule joie, que parfois les fortunés de ce monde, ceux dont nous envions les biens, dont nous supputons les ressources, dont nous entrevoyons, par une sorte d'intuition, l'existence de rêves réalisés, de désirs accomplis, d'espoirs couronnés, troqueraient volontiers tout ce qui les fait prosaïquement supérieurs aux autres mortels pour un but à atteindre, pour un résultat qui leur donnât la satisfaction un peu âpre des dures besognes, la jouissance inespérée d'une création où le métal monnayé n'est rien, et où l'esprit, cette lumière, est tout.

Je pense ainsi, surtout quand je me trouve face à face avec un grand de la terre essayant et réussissant à s'élever jusqu'à l'Art et devenant, par cela même, par ses doutes, par ses luttes, par ses succès, l'égal des convaincus — de ces êtres doux, bons, généreux, désintéressés, qui traversent les ciels radieux où se développent les conceptions humaines, où s'épanouissent les âmes et que suivent avec allégresse tous les sentiments nobles dont nous sommes pétris.

Je confesse que je ne reste jamais indifférent devant la manifestation d'une personnalité que rien n'avait préparé au combat, et qui, pourtant, se lance dans la mêlée avec la superbe conviction de l'artiste; qui pourrait vivre sous sa tente et qui demande la bataille; qui aurait le loisir de tout acheter et qui ambitionne de conquérir; qui subit les obsessions de la création, qui en souffre, qui en pleure et qui est heureuse de se sentir la satisfaction du but atteint, et de la récompense bien gagnée.

J'écris tout cela parce que, en ce moment, je sens que mon rôle est difficile à remplir. Je ne veux pas qu'on m'accuse de

Mme Nathaniel de Rothschild

MAISON DE PAYSAN

(AUX VAULX DE CERNAY)

Maison de Paysan
(Vaulx de Cernay)

GETTY CENTER LIBRARY

complaisance pour la vaillante artiste qui signe Nathaniel de Rothschild; et c'est pourquoi j'ai tenu à préciser mes idées bien nettes à son endroit et à l'endroit de tous ceux qui, dans sa situation, font commerce avec les Muses.

Mme Nathaniel de Rothschild a du talent, et ce talent est le seul pavillon qui couvre ses œuvres. Je suis d'autant plus à mon aise pour en parler que je n'ai pas l'honneur de la connaître. J'ai éprouvé une satisfaction devant les aquarelles qu'elle expose; j'exprime cette satisfaction franchement, tout comme je fais pour ses camarades de la Société d'Aquarellistes français, et je ne souhaite qu'un résultat, c'est qu'on croie à ma franchise et à mon impartialité. Le reste m'importe peu. Et maintenant que j'ai dit ce que le sujet m'obligeait à dire, je vais tâcher de résumer ce que le peintre a conçu.

Cette année, Mme Nathaniel de Rothschild nous raconte Venise, les Alpes-Maritimes et une impression ressentie en Seine-et-Oise. Il y a là trois manifestations très diverses de son talent distingué et sûr, résumées en quatre pages tout à fait charmantes.

C'est d'abord un *Bateau pêcheur de l'Adriatique*. — A droite, on aperçoit une ville du littoral avec des maisons aux toits rouges, des églises dont les clochers s'élancent fièrement vers l'infini. Sur la mer bleue et sous un ciel également bleu une barque est amarrée, ayant à ses mâts et à ses flancs, suspendus dans l'air ou accrochés, tous les engins de pêche : filets, baquets, boutique pittoresquement indiqués. A l'avant de la barque le pêcheur se tient immobile. L'exécution de ce morceau est très habile, d'une jolie couleur d'un blond doré tant l'atmosphère est fluide et transparente.

Bateau pêcheur dans la lagune. — Même thème diversement interprété. Encore un bateau, mais celui-là avec ses voiles tendues et de couleurs triomphales, orangées et bleues. Un grand filet se balance dans le vide, retenu aux mâts. Toujours les accessoires propres à l'opération. La mer est calme et d'un ton pâli

comme le ton du ciel. Des voiles sont semées dans l'espace. Venise apparaît à l'horizon, presque noyée dans la brume qui monte des vagues. Très bel effet, et aquarelle remarquable.

La Forge du Monboron, environs de Nice. — La forge est en plein air, avec tout autour un fouillis amusant de plantes qui rampent, de brindilles qui montent, se fixent aux murs écroulés, s'accrochent aux arbres. Une masure en ruines à gauche. A droite, un coin de mer bleue entrevue à travers la haie embaumée qui fait de ce lieu misérable une espèce d'Éden.

Maison de paysan aux Vaulx de Cernay. — Une chaumière rustique aux murailles et au toit envahis par la mousse. Autour de la maison, un enclos où des poules picorent, où des lapins s'ébattent. Ce n'est rien ce sujet, et ça donne l'impression de tout. On y ressent le grand calme et le bien-être que procure la nature bienfaisante et maternelle. Un bon soleil enveloppe l'habitation close et un ciel clément la domine.

BOUTET DE MONVEL

Il me semble toujours, quand je regarde des aquarelles de cet artiste, que je rêve et que, semblable au héros de Swift, je me trouve transporté subitement dans un Lilliput particulier où les habitants seraient les uns des ancêtres et les autres des descendants de races autrefois semblables. Le pays où nous sommes entraînés est situé dans une région ignorée, voisine du surnaturel, que ne connaissent pas encore les navigateurs, ces admirables découvreurs de continents inconnus. Et si l'on voulait s'orienter, c'est sur l'aiguille qui tourne sur la boussole de la poésie qu'il faudrait se guider.

Je ne sais si M. de Monvel obéit à un sentiment particulier et subit une influence de son cerveau, ou si, tout simplement, il a résolu de montrer la nature aussi bien que l'humanité par le petit

côté de la lorgnette. Toujours est-il que ses essais des années précédentes se renouvellent cette année avec une persistance qui ne laisse pas que de me préoccuper.

Le grand côté de l'art, ou plutôt la visée ambitieuse que poursuit tout créateur, disparaît pour faire place à des enluminures qui encadreraient à souhait les marges d'un missel profane. C'est le retour vers la facture lapidaire des primitifs avec une habileté qui en éteint la sincérité. J'estime que M. de Monvel, artiste original, spirituel, humoriste à la façon d'un Anglais, observateur sagace et parfois profond, celui, en un mot, que nous prisons et dont moi, tout le premier, j'ai chanté les louanges sur la lyre à sept cordes, va perdre de sa personnalité précisément parce qu'il abuse de sa facilité.

Tout ce que M. de Monvel vous fait voir est voulu, et il faut prendre ses œuvres telles qu'il les crée. Une sorte d'influence japonaise s'y lit. Le peintre cherche avant tout à dessiner une figure, à ébaucher une scène, à composer un ensemble sans modelé, ni plans, ni perspective, à imaginer un paysage à l'horizon volontaire, de sorte que les personnages paraissent collés sur un fond de papier peint.

Et voyez jusqu'où va son astuce, avec ces procédés rudimentaires il procure le charme d'un plaisir sans mélange. Il est comme le rimeur alerte qui vous emporte dans des régions qu'on croyait inaccessibles de par la magie de ses strophes enflammées. On proteste, on crie — on est désarmé.

Notez que dans le genre qu'il a embrassé M. de Monvel excelle et que je le trouve supérieur aux artistes anglais, pourtant très forts. Les scènes qu'il a exposées cette année sont parfaites dans leur simplicité rudimentaire. Je le confesse, elles m'ont amusé, mais encore une fois il faut que le peintre s'en garde à l'avenir, parce qu'elles gâteraient sa main, si délicate, si subtile, si raffinée.

Cette délicatesse, cette subtilité, ce raffinement, mais je les

M. Boutet de Monvel

SUR L'HERBETTE

Sur l'Herbette

GETTY CENTER LIBRARY

goûte dans un paysage très fin, un peu maladif, avec des arbres grêles, des collines à peine ondulées et un ciel fait de poussière impalpable. Tel le cadre où se montre le *Galant berger*.

Imaginez un parc de grande allure avec une belle ordonnance de dispositions, des statues, et, au premier plan, un vase antique sur la panse duquel s'enroule une danse d'hamadryades mêlées à des faunes. Là se joue une jolie pastorale que je voudrais décrire telle qu'elle est gravée dans ma pensée. Un berger, nommons-le Némorin, galamment habillé d'une veste éclatante, a vu venir de loin l'Estelle que son cœur attendait; Estelle s'avance doucement, juchée sur un âne — vrai porteur de reliques pour l'amant qui soupire! — un âne qui s'avance allègrement. Némorin se précipite vers la belle, il la saisit par une taille souple ainsi que les roseaux et l'aide à descendre de sa monture. Un troupeau de moutons, à la laine frisée et au cou enrubanné, s'est arrêté comme pour rendre hommage à cette inconnue brandissant une houlette ainsi que ferait une reine de son sceptre.

Plus loin, autre scène non moins amusante qu'on dirait inspirée par Florian ou par le chevalier de Boufflers. C'est intitulé : *Sur l'herbette,* et c'est quelque chose comme une transposition d'une fête champêtre qu'aurait conçue Watteau ou Fragonard.

Sur l'herbette on a étendu une nappe en fine toile de Hollande, et sur cette table les pâtés de venaison, les rôtis, les desserts s'étalent mêlés aux flacons de vins généreux. Une vingtaine de convives participent à cette agape rustique, les uns avec leurs belles, les autres avec les belles des voisins et le reste sans chacune. On parle, on rit, on se dispute, on s'embrasse; et ces miniatures d'hommes offrent avec leurs costumes à la mode du XVIIIe siècle le plus bizarre assemblage de mines, d'expressions, de dédain ou de colère qui se puisse voir et le plus chatoyant mélange de couleurs qu'on puisse rêver. J'ai retrouvé dans ce tableau le berger galant dont je parlais tout à l'heure, le berger tendant les bras et la bergère s'y laissant choir.

Ces deux morceaux sont les plus importants de l'exposition de M. de Monvel; aussi ce dernier y a-t-il mis tous les dons qu'il possède, esquissant mais ne creusant pas volontairement, donnant l'illusion d'un sujet sans plus insister, créant une nature à part, inventant des paysages chimériques, y faisant s'y mouvoir des êtres, sortes de parodistes de nos élans et de nos désirs grimaçant nos sourires et nos larmes, paysages agencés à leur taille et factices ainsi que leurs passions.

Comme complément M. de Monvel a exposé deux portraits d'enfants curieusement étudiés et d'une vérité frappante. Que citerai-je encore? *Le Renard et la Cigogne,* piquante interprétation de la fable fameuse; et *la Tombée de la nuit, Automne, Dans les Landes* et *Boussac,* des morceaux de nature, des paysages pleins de mélancolie et de grandeur où le peintre a mis une tendresse et laissé sentir une émotion.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

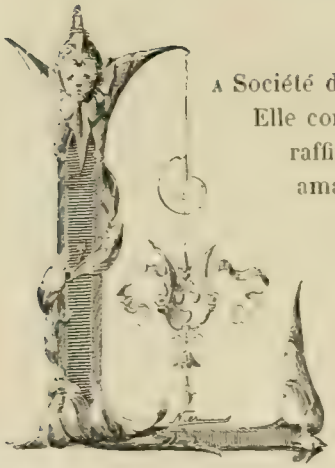
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

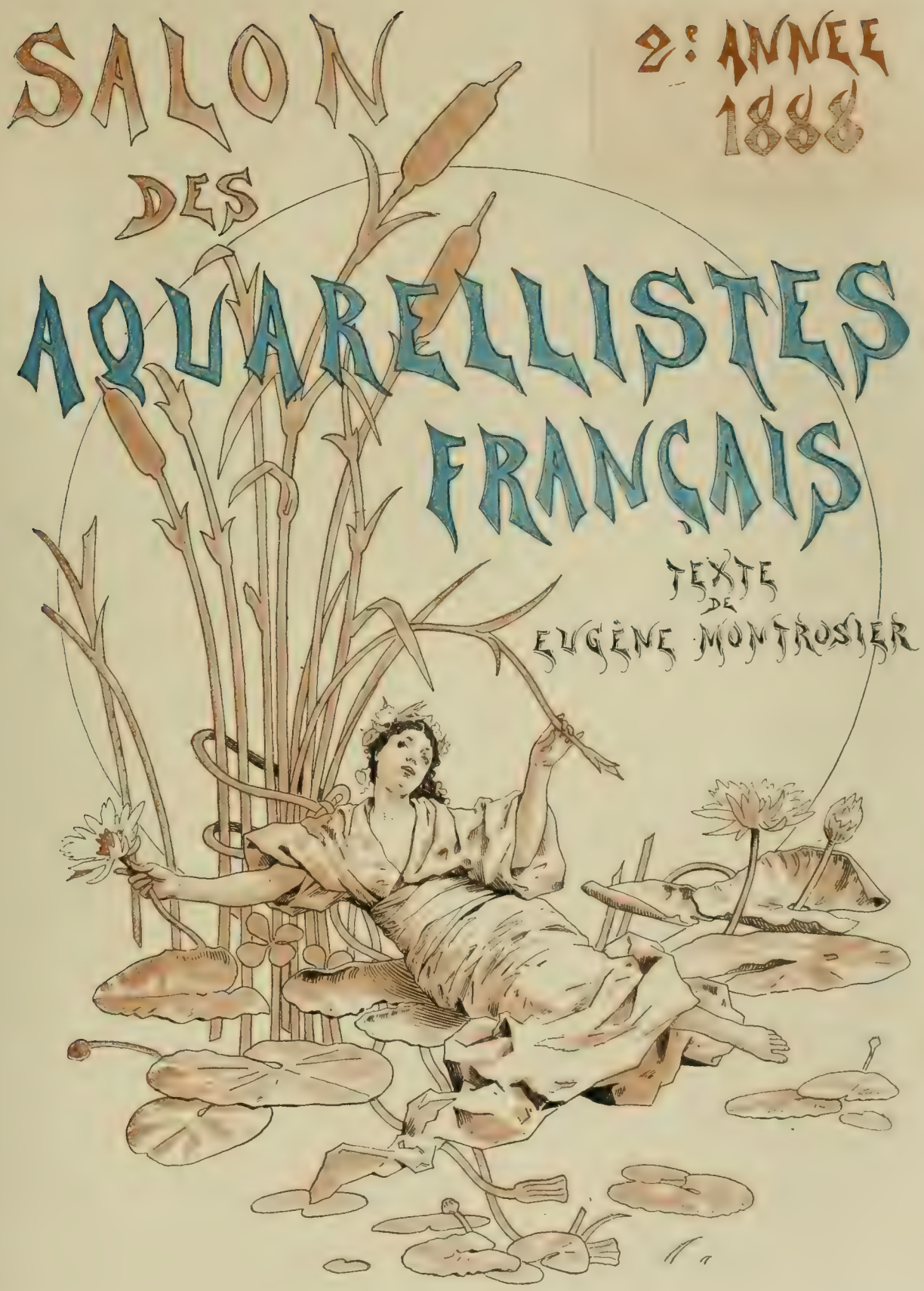
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr.
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — IMP. G. CHAMEROT — 20829



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

14e Fascicule. Prix : 3 fr. 50

8

GEORGES JEANNIOT

ENTRE tous les peintres de la nouvelle génération, M. Jeanniot a su faire, dès le début, une franche et visible trouée. Sans parti pris, sans velléités d'archaïsme, sans influence d'écoles, il s'est jeté dans la carrière libérale, de même qu'autrefois il s'était jeté dans la carrière héroïque. Le courage chez lui est une seconde nature. Seulement M. Jeanniot est de ceux qui pèsent leurs décisions, qui les retournent sur toutes les faces, qui jugent à froid les conséquences de leurs actes. Il a regardé attentivement cette mêlée d'individus qui composent l'armée de l'art, allant des chefs les plus renommés aux soldats les plus ignorés, et vainement

il a cherché l'étendard unique autour duquel d'ordinaire se pressent les légions fidèles. S'il a vu des étendards, ils étaient bien déchiquetés et faiblement défendus; mais au contraire une quantité de fanions de toutes nuances s'agitant fébrilement au-dessus de petits groupes de combattants marchant en débandade et s'invectivant au lieu de s'unir.

M. Jeanniot s'est gardé des coteries, a déserté les écoles, n'est pas entré dans les chapelles où s'exalte la gloire des faux dieux; il s'est retourné vers la nature, il a observé l'humanité, et l'instinct d'art qui sommeillait en lui s'est subitement révélé.

Aujourd'hui M. Jeanniot est de tous les nouveaux un des plus intéressants. Il suit le courant moderne trouvant que la vie qui s'agite autour de nous est pleine d'intérêt, et parfois d'enseignements. Il se préoccupe des types et des choses qui animent nos rues, et s'il s'échappe hors des villes, s'il s'aventure dans les banlieues, il précise avec une vérité surprenante l'aspect un peu maladif de la campagne qu'atrophie l'industrie, jetant les cheminées de ses usines à travers des bouquets d'arbres et des buissons fleuris. Il dit de préférence les joies et les tristesses des malheureux, de ceux qu'un implacable destin a condamnés à toujours végéter. Il estime que dans l'âme des enfants du peuple, ouvriers ou soldats, bien des douleurs naissent et bien des drames s'y développent, plus cruels et plus intenses puisque aucune jouissance matérielle ne vient en adoucir l'amertume. En cela il imite certains romanciers que nous aimons tels Daudet, Zola, Goncourt, racontant en des pages traversées de sanglots la destinée des parias de la société, et nous intéressant à leur vie de chaque jour, à leurs luttes, à leurs amours, à leurs passions, nous les montrant souvent humbles et souvent aussi sublimes.

Peut-être mes lecteurs vont-ils trouver que cette année je m'égare en de longues digressions et que, sous prétexte de critique, je fais beaucoup de littérature. Certes, il n'auront pas tort. Mon excuse, car on a toujours une excuse, bonne ou mauvaise, à

Georges Jeanniot

INTÉRIEUR

Intérieur

opposer à un reproche, me sera fournie par les aquarellistes eux-mêmes. Ils ont été très sobres dans leurs productions, quelques-uns n'ont envoyé qu'une seule aquarelle; et pourtant il me faut pour ne rien changer au cadre du livre leur consacrer le même nombre de lignes que s'ils m'offraient dix sujets à analyser. Je dois donc remplacer les mets absents par une longue causerie, et tâcher à propos du peintre qui m'intéresse, et sur lequel j'écris, de rattacher mes considérations à ce qu'il affectionne, de pénétrer au fond de sa pensée, même de fouiller son cœur, et de déduire du résultat de mes investigations quelque idée nouvelle pouvant jeter une sorte de lumière sur les œuvres passées et sur les œuvres à venir.

Sous ce titre un peu vague : *Paysage,* M. Jeanniot représente un quartier excentrique de Paris par un temps de neige. Des maisons rares, des terrains vagues enclos de murs, des arbres grêles qui semblent frissonner au bord des trottoirs, des becs de gaz espacés, une file de fiacres avec, à terre, des cochers au lourd manteau, arborant les uns la couleur foncée de la Compagnie générale, les autres la couleur claire des Urbaines. De rares piétons à la silhouette falote filent piqués par le froid. Une atmosphère glacée enveloppe cette vue de Paris, et un ciel d'un bleu délayé de neige la domine. C'est vraiment très bien et comme impression et comme exécution. Tout y est juste, spirituel, bien traduit par un amoureux de la vérité.

Caporal. — Dans un cadre dessiné à souhait, M. Jeanniot a su être humoriste dans la vraie acception du terme. Figurez-vous, à l'angle d'un pont et d'un quai bordant la Seine, trois troupiers arrêtés, deux fusiliers et un caporal. Même en dehors de la caserne, loin de la discipline, le galon du supérieur a gardé tout son prestige. Il daigne parler à ses subordonnés, et ceux-ci, écrasés sous la faveur insigne qui leur est octroyée, écoutent respectueusement les discours de leur supérieur. Il semble qu'on les entend, et que les balourdises qui s'échappent de leurs lèvres

voltigent dans l'air. Des souvenirs du pays, des évocations de jeunesse, des décès appris, des mariages annoncés, la vente d'un lopin de terre, l'incendie d'une ferme, le remâchage de petits faits, prenant à distance, loin du clocher à l'ombre duquel on a grandi, une importance capitale. Je vous assure que cette aventure de tous les jours est curieusement contée, et que le pont nous l'avons passé, et que le quai qui fuit avec le mendiant traînant la jambe nous le connaissons, et que la silhouette des chevaux de pierre entrevue de loin à l'entrée d'un autre pont amène dans la pensée le nom de Préault qui les sculpta; et c'est un petit chef-d'œuvre qu'on ne regarde pas assez.

La Place de la Concorde par la neige, non cataloguée, une *Inondation* et *Intérieur* sont des morceaux absolument réussis, et sur lesquels je n'ai que des louanges à proclamer.

ADRIEN MARIE

Dans tout artiste il y a un nomade sans cesse à la recherche de la sensation inconnue, qui est pour lui ce qu'est la recherche de l'absolu pour le savant. Les mêmes sites, les mêmes ciels, les mêmes horizons fatiguent sa pensée et atrophient sa sensibilité, si bien qu'il arrive un moment où le cerveau se refuse à inspirer ou à diriger la main; moment critique pour le peintre. Souvent il cherchera pendant des années le genre qui convient à son tempérament, l'émotion qui doit faire vibrer son âme, la chose imprévue, inattendue, qui doit faire jaillir une étincelle du feu

qui couve en lui; et un hasard amènera la conflagration tant souhaitée; et d'elles-mêmes les œuvres naîtront.

Il est donc intéressant de suivre les peintres dans leurs évolutions, de noter les étapes qu'ils parcourent, les uns lentement, les autres à grandes enjambées, et de constater les résultats qu'ils obtiennent. Autre remarque encore : des artistes sont nés pour l'éclat et la lumière, pour les soleils du Midi et pour les firmaments au bleu immuable; d'autres, au contraire, sont les amoureux des pays du Nord, des brumes persistantes, des brouillards intenses et des ciels où semble se condenser de l'or pâle. Et, poursuivant ma comparaison, je dirai que les premiers aiment traduire des scènes vibrantes, peindre des costumes éclatants et des sujets d'une élégance raffinée, tandis que les seconds un peu inquiets, enclins à la misanthropie, préfèrent exprimer des thèmes discrets, sinon tristes, des côtés d'humanité plutôt que des éclairs de mondanité. Question de point de départ, de milieu ou peut-être influence d'âme.

Me voilà bien loin du sujet de cette étude et bien loin de celui qui la motive. Qui ne m'en excuserait? Je continue aujourd'hui le système qui m'a souvent réussi. Je trouve que l'art ouvre le champ à tous les sentiments, et qu'il provoque à des incursions sur tous les terrains. Il est sans limite et les idées qu'il peut suggérer sont comme lui.

M. Adrien Marie, à qui je suis redevable de ce que les anciens appelaient des prolégomènes, n'est-il pas la preuve de ce que je viens d'énoncer. Ne personnifie-t-il pas bien l'artiste en quête d'un idéal précis parce qu'il a le respect de tous les dieux? Sa fantaisie l'entraîne partout où il espère saisir un lambeau de vérité, et partout ses émotions sont vives, et partout il en fournit des preuves. Que nous montre-t-il cette année? Des pages sur lesquelles il nous confie les sensations que tour à tour il a éprouvées en Angleterre, en Espagne, au Maroc, et il nous conduit à Londres, à Grenade, à Tétuan, à Tanger; diversifiant son genre

Adrien Marie

UN AMATEUR D'ART

Un amateur d'art

comme les voyages ont diversifié ses idées. Ce sont de curieux souvenirs qu'il nous montre, et qui ont la saveur un peu grisante de ces récits colorés et enflammés que font si bien les modernes chercheurs de toison d'or, attirant des prosélytes à leur suite.

J'avoue que mes préférences vont vers les sujets que M. Adrien Marie a rapportés d'Angleterre. J'y retrouve encore vivantes les impressions que j'ai ressenties quand j'y suis allé. Elles sont, ces aquarelles, précises et souvent mélancoliques, d'une justesse étonnante et d'une délicatesse exquise. La Tamise, vue du quai, avec la misère qui s'y accoude; le fleuve géant, qui charrie tant de millions, et ce peuple de faméliques qui ne se met pas à la traverse et qui ne bouscule pas tout dans un accès de révolte, comme ça peint bien Londres! Remarquables aussi *Rotten-Row, Hyde-Parck, Charingcross-bridge* et surtout la *Boucherie dans Whitechapel* d'une couleur et d'un accent si pénétrants. Ce dernier morceau montre M. Adrien Marie tout à fait maître de sa facture et d'une habileté que beaucoup de ses confrères pourraient lui envier.

La cour de l'Alhambra est très juste d'accent et d'une sincérité qui n'a rien de cherché. Les détails en sont scrupuleusement rendus, la lumière s'y joue bien, l'ensemble, en un mot, est excellent. J'aime moins la *Danse de gitanos;* les figures sont un peu grêles, manquent de caractère et sentent trop la vignette.

Une place à Tanger est intéressante, même après les pages que les orientalistes nous en ont données. Toutefois je lui préfère *l'Ancien palais à Tétuan,* vu de l'intérieur, avec sa cour pavée de mosaïques, sa large galerie à arcades supportées par des colonnes, sa vasque qui rafraîchit l'air quand le jet d'eau s'en échappe, et l'espèce de retrait que des indigènes industrieux ont transformé en atelier de tapis. C'est un joli spécimen arraché au pays du soleil, et dans lequel M. Adrien Marie fait montre de qualités sérieuses. On le sent, il devient sûr de sa main, et cette dernière est la fidèle traductrice des sensations que le poète et

l'artiste ont éprouvées, et dont on trouve un reflet dans le morceau que je viens de citer.

Si M. Adrien Marie est vagabond, il revient volontiers vers nos parages, et pose avec ivresse son pied qui a foulé tant de poussière et qui s'est empreint dans tant de boue, sur l'asphalte de nos boulevards. Là le Parisien reparaît, ce Parisien qui est de tous les mondes passe par tous les salons, traverse tous les boudoirs, pénètre dans tous les milieux, serre cent mains, s'il fait sur l'espace compris entre Brébant et la Chaussée d'Antin la promenade péripatéticienne de cinq à six heures; et ce Parisien-là donne bien la vraie note de sa facilité, de son don d'observation, de sa science d'assimilation dans quelques silhouettes prestement enlevées, telle celle : Édouard Pailleron dans son cabinet et les amusants *Croquis des enfants de M. F. de Lesseps.*

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

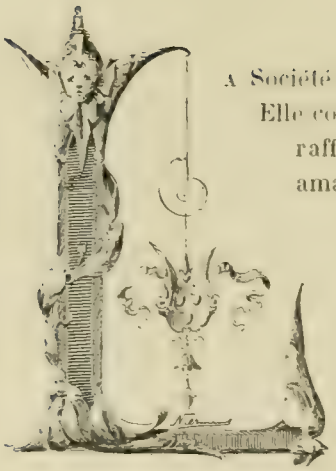
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

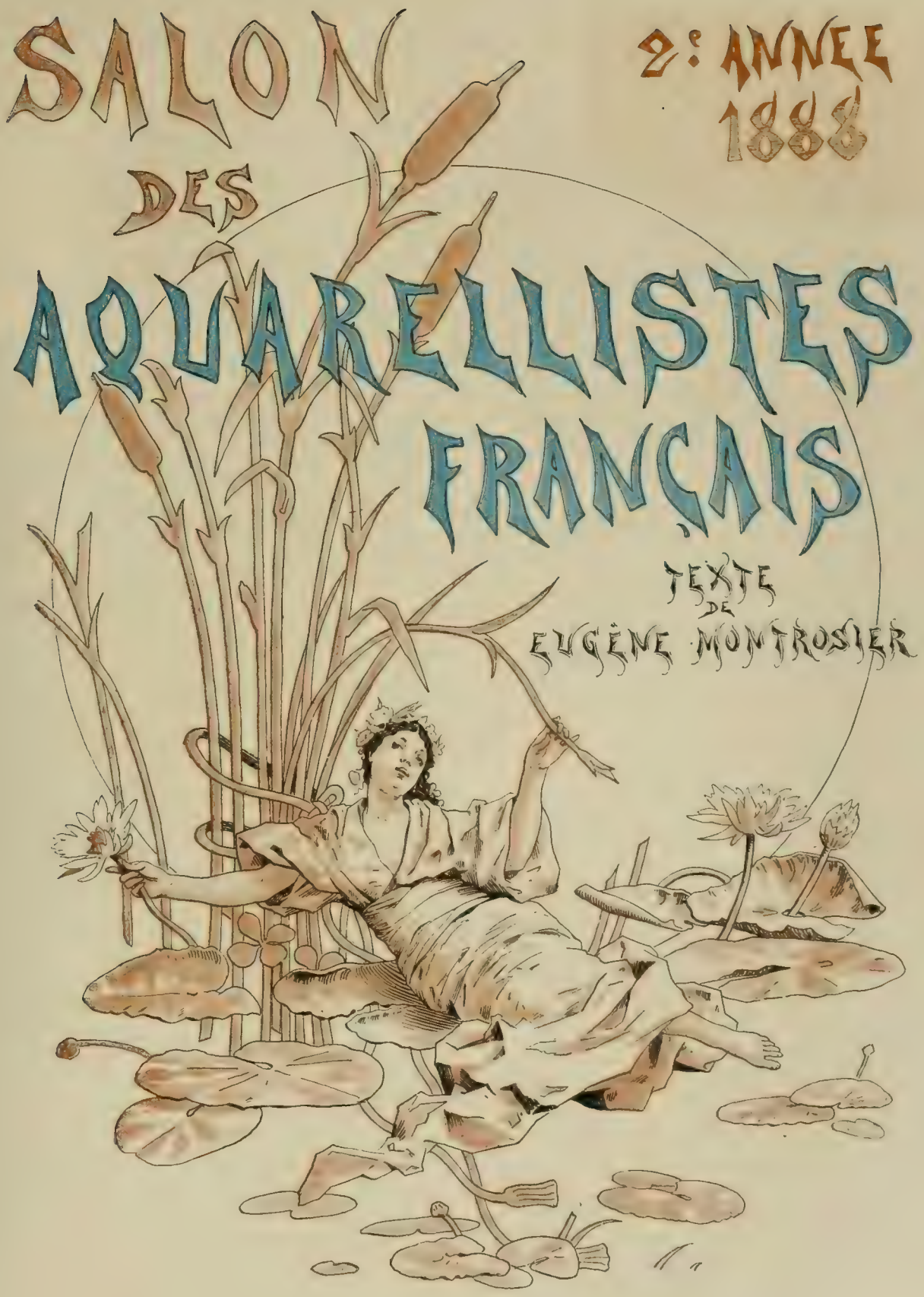
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS. — TYP. G. CHAMEROT. — 20829.



PARIS

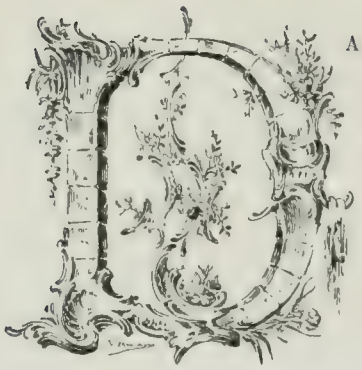
LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

44e Fascicule.

Prix : 3 fr. 50

JULES WORMS



ANS son *Voyage en Espagne*, Théophile Gautier s'arrête à Burgos et, émerveillé par la splendeur de sa cathédrale, il consacre à la description de cette église sans pareille quelques-unes des plus belles pages qu'il eût écrites. C'est en sortant de la cathédrale qu'il se proclame « écrasé, soûl de chefs-d'œuvre et n'en pouvant plus d'admiration. »

Plus loin, il fait halte devant la Porte Sainte-Marie, élevée en l'honneur de Charles-Quint. Je suppose que c'est ce monument que M. Worms appelle *Porte ancienne à Burgos* et dont il nous offre une représentation dans une très belle aquarelle. Figurez-

vous une porte triomphale perdue au milieu de ruines et devant donner accès à quelque lieu chaotique. Çà et là des maisons lézardées et pleines de lèpre et qu'on dirait évacuées, car pas un linge ne pend aux fenêtres, pas un habitant n'apparaît aux seuils. Un désert formidable que chauffe un soleil de plomb. La porte est à gauche, percée dans les remparts crénelés et conservant encore un grand caractère de sauvagerie. Un prêtre trouble seul le silence accablant qui pèse sur ce paysage. Il va vite, les mains croisées au dos et la tête abritée par le vaste chapeau que le Bazile de Beaumarchais a immortalisé. L'artiste a supérieurement rendu l'aspect particulier de ce coin de l'Espagne et traduit l'impression qu'une telle désolation peut produire sur l'âme d'un sensitif.

Je reprends Gautier et tiens à citer ce qu'il écrivait sur ce vieux débris d'une architecture morte. « Il est dommage que cette superbe porte soit obstruée et déshonorée par je ne sais quelle muraille de plâtre élevée là sous prétexte de fortification, et qu'il serait urgent de jeter par terre. Près de cette porte se trouve la promenade qui longe l'Alençon, rivière très respectable, de deux pieds de profondeur pour le moins, ce qui est beaucoup pour l'Espagne. »

Avec la *Cour de Posada à Salamanque* on pourrait reconstituer quelque sombre drame. Le lieu est sinistre et propre à des entreprises ténébreuses. Tout autour de la cour, à hauteur d'un étage, une galerie est flanquée à la maison et supportée par des colonnes. A droite, un auvent couvert de tuiles, tout près d'un puits à la margelle chancelante et aux ferrures rongées par la pluie. Le désordre et l'abandon se lisent de toutes parts; des débris informes, des détritus sans nom encombrent la cour et se mêlent aux ronces et aux plantes qui ont poussé, se sont développées, ont fini par l'envahir.

M. Worms, si expert dans ses compositions, et dont l'exécution offre à la fois tant de délicatesse et tant de précision, a fait

JULES WORMS

TORÉRO

Corèro

de cette aquarelle un vrai régal d'amateur, une vraie page d'artiste.

Torero.— Ici, c'est toute l'Espagne que le peintre a quintessenciée en un homme; l'Espagne héroïque, galante et sanguinaire; l'Espagne des jeux du cirque. *El torero,* celui de M. Worms, est vêtu d'un superbe costume violet, rehaussé de broderies d'argent. Il se tient debout et essaie du doigt la pointe de son épée. Sur une chaise est jetée la cape rouge qu'il agitera tout à l'heure devant le taureau furieux. Il nous rappelle ce Montès de Chidona dont un écrivain coloriste traçait le portrait suivant : « C'est un homme de quarante à quarante-trois ans, d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, l'air sérieux, la démarche mesurée, le teint d'une pâleur olivâtre, et n'ayant de remarquable que la mobilité de ses yeux qui seuls semblent vivre dans son masque impassible; il paraît plus souple que robuste, et doit ses succès plutôt à son sang-froid, à la justesse de son coup d'œil, à sa connaissance approfondie de l'art, qu'à sa force musculaire. Dès les premiers pas que fait un taureau sur la place, Montès sait s'il a la vue courte ou longue, s'il est *clair* ou *obscur,* c'est-à-dire s'il attaque franchement ou a recours à la ruse, s'il est de *muchas piernas* ou *aplomado,* léger ou pesant, s'il fermera les yeux en donnant la *cogida* ou s'il les tiendra ouverts. Grâce à ces observations, faites avec la rapidité de la pensée, il est toujours en mesure pour la défense. Cependant, comme il pousse aux dernières limites la témérité froide, il a reçu dans sa carrière bon nombre de coups de corne, comme l'atteste la cicatrice qui lui sillonne la joue, et plusieurs fois il a été emporté de la place grièvement blessé. »

Ne dirait-on pas en lisant ce portrait si heureusement écrit, et avec une précision si grande, qu'il est la copie vivante du personnage que M. Worms a campé sous nos yeux, et dont nous avons conservé un vif souvenir.

Du *Portrait de M. W.* nous nous rappelons aussi, car le

peintre l'a curieusement et minutieusement fouillé. Nous ne le connaissons pas, nous ignorons sa position sociale et cependant nous ne croyons pas nous tromper en disant que, derrière ce masque impénétrable, se cache un caractère et palpite une intelligence. Un portrait qui laisse songeur après qu'on l'a regardé longtemps, puis quitté, et dont l'accent vous poursuit comme une hantise, c'est comme si on se trouvait devant un problème à résoudre ou devant un mystère à éclaircir. On se dit qu'ici la tête est intéressante en soi, intelligente et calme, avec le front développé, les yeux profonds et investigateurs, le nez d'un dessin correct, les lèvres minces et volontaires, le menton équilibré; et que cette physionomie est peut-être celle d'un savant ou d'un chercheur, attendu qu'elle exprime aussi bien les doutes de l'un que les appréhensions de l'autre.

HENRI HARPIGNIES

Ils se sont tous donné le mot, les anciens et les nouveaux, les aînés et les jeunes. Il semble à tous que l'intention doit tenir la place du fait, le balbutiement naïf l'éclat du verbe sonore. L'intention est précise, soit; le balbutiement a le charme des choses qui naissent, j'en conviens, mais le public préférerait peut-être mieux l'indication développée et le projet prenant une forme définitive.

Quant à moi je confesse que je suis au désespoir. Je cours le grand risque de déflorer les sujets si prestement traités par M. Harpignies, et ma prose menace de les écraser. Que faire? Comment tourner les difficultés qui se dressent à chaque pas que je fais dans la salle de la rue de Sèze?

Je suis d'autant plus perplexe avec M. Harpignies, que ce Parisien de Paris qui ne trouvait pas de plus beaux sujets que ceux que lui offrait la capitale, de plus pénétrants horizons que ceux qui se découvrent d'un des ponts de la Seine quand on a le fleuve devant soi, de plus glorieux couchers de soleil que ceux qui disparaissent derrière les coteaux de Sèvres a complètement rompu avec son passé. Ah! alors M. Harpignies aimait nos rues, nos carrefours; il s'arrêtait sur nos boulevards, il descendait sur nos berges et là, ce vieil amant de Paris sentait sa passion grandir et sur ses toiles se lisaient les traces de son émotion.

Depuis, le Midi a conquis le peintre de nos jardins, de nos foules, de nos usages, de nos joies; ce peintre qui, semblable à Mercier, faisait, lui aussi, le *Tableau de Paris;* et ce que nous avons perdu en surprises il nous le restitue en révélations. De Nice, où M. Harpignies a pris ses quartiers d'hiver, nous arrivent chaque année des motifs pas grands mais parfumés des senteurs des roses et réchauffés des rayons du soleil.

Là-bas, devant cette nature créée pour une élite, au milieu de ce printemps perpétuel, en présence de cette mer bleue et de ce ciel sans nuages, le paysagiste que nous aimons, celui qui a su si bien comprendre et faire comprendre ce qui dans la nature échappe le plus souvent à l'œil, a renouvelé son genre en s'assimilant habilement tous les éléments particuliers qui font de la nature de Nice une chose qui est l'antipode de la nature de Paris. Et comme dans tout paysagiste il y a un poète, c'est en poète qu'il envisage la terre, qu'il en exalte les qualités, qu'il en chante les beautés. S'il dit *Une cour à Oisème* il jettera sur son panneau toute la luxuriance de végétation d'un site qui serait le « Paradou ». S'il veut rendre le *Clair de lune* il imagine un paysage mystérieux, baigné des brumes du soir, avec des arbres qui frémissent au moindre vent et des ombres qui dansent dans l'obscurité de la nuit; et il semble que le paysage s'anime, que des voix sortent du sol, que des bruits surgissent de toutes parts,

II. Harpignies

VUE PRISE SUR LE CHATEAU

(NICE)

que des figures d'idylle passent dans l'air, écoutant le long soupir qui traverse les arbres, cependant que la lune baigne de pâles clartés un décor emprunté à Virgile.

Soleil couchant est non moins délicat que le *Clair de lune*. C'est, comme l'autre, l'interprétation d'un rêveur et l'œuvre d'un ému. Des arbres à peine indiqués dans une forêt enchantée, à laquelle conduit un sentier plein d'ornières. Au fond, là-bas, à l'horizon, dorant un ciel tendre, le soleil qui se couche.

Une suite de Vues montre Nice sous des aspects bien divers. Le peintre y fait preuve d'une habileté et surtout d'une souplesse de pinceau et d'une faculté de traduction tout à fait remarquables. Je ne sais laquelle préférer de la *Vue prise dans une villa à Nice, Vue prise dans la villa Frémy, Vue prise sur le château* et *Vue prise sur les Ponchettes*. Un même attrait s'en dégage, un même accent de sincérité leur donne la vigueur. Elles procurent une émotion douce, une sorte de calme du corps et de réconfort de l'esprit. Elles invitent à la rêverie et aux voyages chimériques; et c'est précisément parce qu'elles laissent dans leur subtile interprétation tout à deviner, qu'elles incitent la pensée à tout comprendre.

J'aime les artistes qui ne me disent pas la nature comme font les photographes; qui l'arrangent parfois, mettant en relief ses beautés et écartant impitoyablement ses tares. Je veux sentir que quelque chose a vibré dans leur âme quand ils peignaient tel aspect, et que c'est précisément pour cela qu'ils l'ont modifié ou arrangé. Ceux que la nature n'émeut pas accomplissent une fonction quand il la racontent; les autres ont le tremblement de l'amant devant sa maîtresse, et souvent leur joie, quand ils réussissent, est faite de beaucoup de douleurs.

J'aurai tout dit à propos de M. Harpignies quand j'aurai cité la *Vue prise sur la terrasse de l'ancien cercle impérial,* le seul thème parisien sur lequel, cette année, le peintre aura brodé. C'est le Paris étincelant, le Paris galant, le Paris fringant qui

nous est montré avec la place de la Concorde, le commencement des Champs-Élysées et partout la foule élégante, oisive, le va-et-vient des voitures, les chevaux qui galopent tandis que leurs cavaliers saluent, les piétons qui traversent la chaussée, et, dans les allées, assis sur des chaises, groupés sur des bancs, des êtres humains portant dans l'air tiède, sous un ciel d'apothéose, celui-ci ses doutes, celui-là ses douleurs, d'autres la vanité du parvenu, suant l'or, et d'autres encore le fol et chimérique espoir d'une gloire qui n'abaissera peut-être ses palmes que sur le drap noir d'un cercueil.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

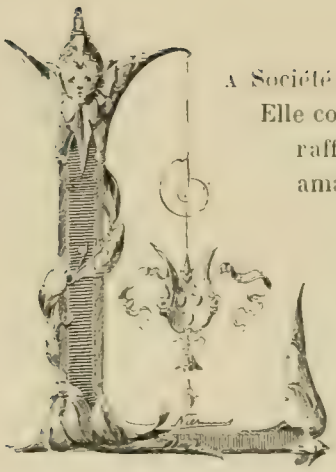
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

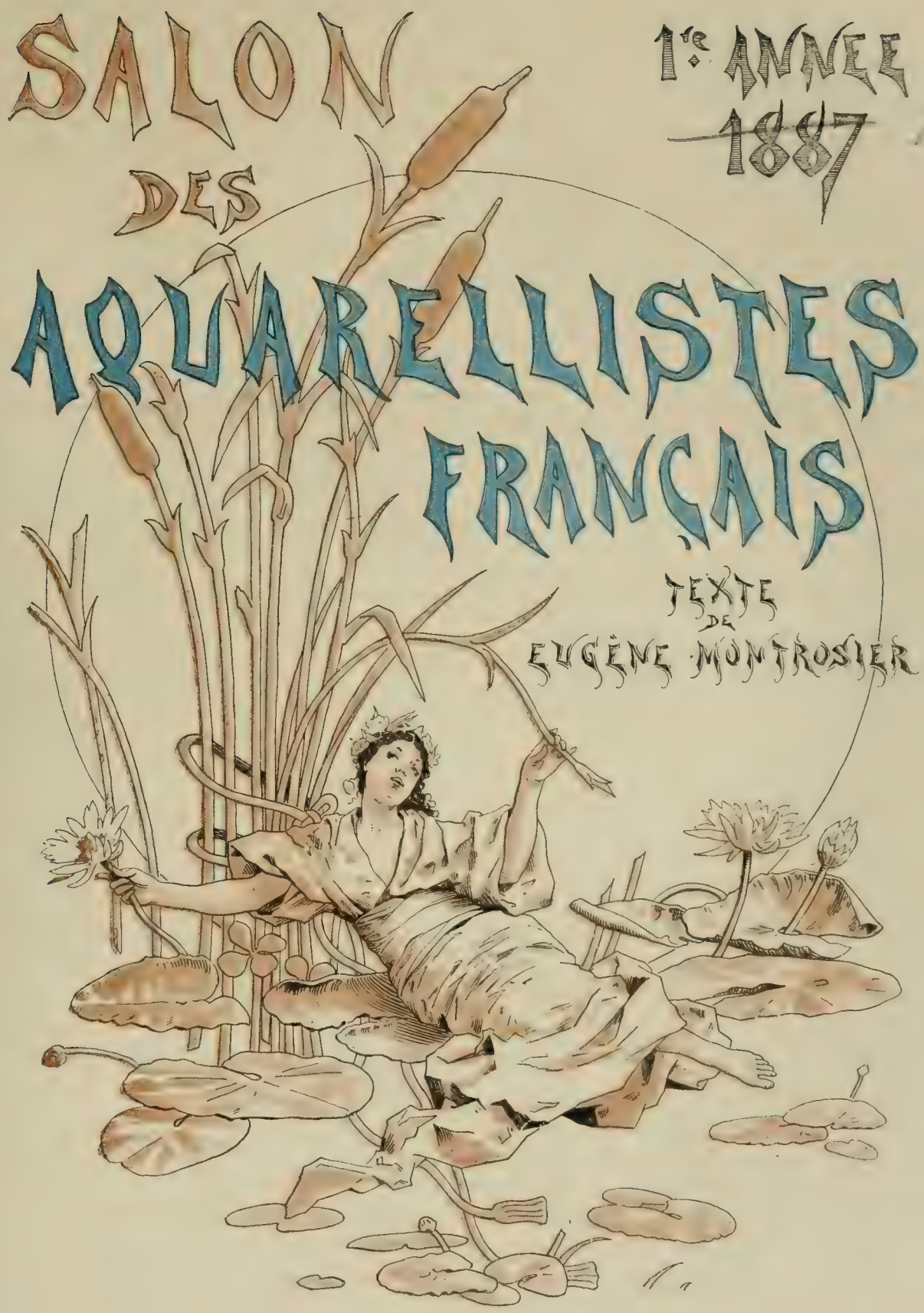
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 20829.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

11e Fascicule.

Prix : 3 fr. 50

ROBERT DE CUVILLON

J'ÉCRIVAIS, il y a une année, à propos de cet artiste, les lignes suivantes :

« C'est par la conscience scrupuleuse que M. de Cuvillon arrive à l'effet; j'inclinerais plus volontiers vers la chose imprévue, traduite instantanément avec ses taches, ses *pif-paf* si amusants. Je préférerais avoir à compléter une intention de l'homme que d'avoir à constater qu'il n'a plus rien à me dire. Avouez que c'est terrible : un être doué, patient, respectueux jusqu'au fétichisme de l'art qu'il a embrassé comme un culte et qui ne vous laisse plus rien à apprendre. Il est au moins aussi intéressant de savoir ce qui se passe derrière un tempérament d'artiste que de connaître ce qui se passe derrière un mur. L'imagination ouvre ses ailes toutes grandes et vous

emporte dans la région du rêve, par delà les espaces indéterminés qui n'aboutissent nulle part, mais à travers lesquels on a ressenti mille sensations, savouré mille jouissances. »

Quand je publiais ces lignes je ne connaissais nullement le peintre, et son nom m'était à moi, si familiarisé avec tous ceux qui écrivent de la pointe de leur pinceau, complètement étranger.

Cette année j'ai voulu voir cet inconnu, et, suivant mon habitude, je suis allé à lui; et je dois dire que je suis enchanté de mon expédition vers une nature inexplorée.

L'artiste est sympathique. Je ne sais si c'est parce que, physiquement, il m'a rappelé ce pauvre Louis Leloir que j'aimais tant, mais tout d'abord j'ai été séduit. M. de Cuvillon est distingué dans la vraie acception du mot, distingué en soi d'allures et d'intelligence. Nous avons beaucoup parlé, remué des idées, discuté des systèmes, montré nos préférences pour telle école et nos dédains pour telle autre, passé en revue toutes les églises qui, à l'heure actuelle, éparpillent les fidèles de l'art au lieu de les grouper.

M. de Cuvillon a un faible marqué pour les Hollandais, pour ces peintres de la vie familiale qui nous ont laissé des tableaux, précis comme des pages d'histoire, de la vie des seigneurs et des bourgeois de leur temps. Il a été fortement ému de ce que ces artistes avaient résumé en des panneaux de dimensions modestes, de la somme de vérité qu'ils y avaient indiquée, des sentiments qu'ils y avaient inscrits, des passions qu'ils y avaient fait palpiter. Des hommes qui se sont appelés Pieter de Hoch, Terburg, Metzu, Mieris, je les cite au hasard, sans suivre peut-être l'ordre chronologique, ont imaginé des scènes telles, qu'avec elles on pourrait restituer une époque, faire revivre un règne. Dans ces morceaux, qui sont une joie pour nos yeux et une fête pour notre pensée, des choses exquises, des usages et des mœurs sortent de l'ombre des siècles, et un symptôme profondément humain s'en détache.

R. de Cuvillon

UN PASSAGE DIFFICILE

Un passage difficile

La vie d'un peuple n'est que la résultante de la vie des individus qui le composent, et telle aventure commencée en anecdote se termine souvent en tragédie.

Le métier de ces anciens, dont tout à l'heure j'évoquais les noms et sur lequel nous nous sommes entendus, M. de Cuvillon et moi, est de bonne qualité. Il est sain, large et profond. Quelque chose d'ailé palpite en lui et la flamme des beaux enthousiasmes y reste éternelle. Les ans ont passé, les siècles ont été emportés par le large remous du temps, mais les œuvres demeurent jeunes, vaillantes et vivantes. Je sais très bien ce qu'on va me dire : Terburg et Metzu peignaient des figures qui marchaient autour d'eux, précisaient des caractères qui s'étaient manifestés dans leur entourage ; et les costumes pittoresques dont ils ont affublé leurs personnages étaient ceux-là qu'ils portaient habituellement.

Il y aurait une jolie bataille à engager à ce propos, et les modernistes à outrance seraient heureux que j'ouvrisse les hostilités. Qu'ils aillent m'attendre sous l'orme !

Si M. de Cuvillon s'est passionné pour l'époque de Louis XIII, c'est parce que cela lui fournissait l'occasion de peindre des types dans des costumes enrubannés, de rappeler les tons pâlis des velours — s'il s'agit d'un gentilhomme, — les tons rugueux des casaques et l'éclat poli des cuirasses — s'il s'agit d'un homme d'armes. Que dire à cela, et quel reproche adresser au peintre? Rien et aucun. Peu importe, au demeurant, le sujet, si la toile est attirante. On va à elle non pour ce qu'elle rappelle, mais surtout si elle parle bien et juste. Avec du talent — rien que cela! — un artiste fait tout prendre et tout accepter. Vous voyez que la recette est simple : avoir du talent.

Sous ce rapport, M. de Cuvillon ne sera pas pris sans vert.

Faut-il en donner des preuves probantes, en voici :

C'est d'abord la belle étude, si largement enlevée, dans laquelle nous retrouvons le *Château d'Ango* que remplissait l'an

passé tout un ramassis de sacripants s'apprêtant à une entrée en campagne

La Lettre nous plonge en plein XVIe siècle et nous permet de synthétiser toute une vie ignorée avec la jeune femme que le peintre nous montre debout, lisant une lettre, près d'une fenêtre qui laisse entrer l'air du matin. La pièce dans laquelle se tient cette jeune femme est un peu sévère. Des tapisseries garnissent les murs. Près de la fenêtre une table, et sur la table un vase de cuivre ciselé, un missel et une poignée de roses. Elle est charmante l'héroïne de cette anecdote avec sa jupe à fleurs, son justaucorps seyant et la fraise godronnée qui met un nimbe à son front. Elle lit la douce missive, le billet tendre où l'aimé, absent, très loin sans doute, a consigné ses regrets, ses rêves et ses espoirs.

Un passage difficile rappelle un peu certaines compositions de ces flamands ingénieux et émus à qui nous devons tant de joies concentrées.

Ici le peintre, de plus en plus sûr de sa facture, donne un libre cours à ses ambitions. Il nous introduit dans un salon tapissé de scènes empruntées à *l'Astrée* ou au *Grand Cyrus*. Sur une table, une aiguière et son plateau et un cornet qui attend des fleurs. Une femme vêtue à la mode de la cour de Marie de Médicis, avec la robe d'étoffe lampassée, les manches bouillonnées et la fraise, est assise sur un siège en cuir de Cordoue. Elle tient à la main un papier sur lequel est noté un air. Elle l'étudie, cet air, elle le cherche, mais quelque difficulté l'arrête. Son cavalier, un musicien, à en juger par le violon qu'il tient de la main gauche, lui indique du bout de l'archet le motif à attaquer. Et la jeune artiste fredonne tandis que le mouvement de son corps semble rythmer en une cadence entendue le passage difficile. L'histoire est plaisante, pleine de naturel et de grâce, les personnages sont dans leur rôle et dans l'attitude que comporte l'aventure; de plus, bien dessinés et d'une couleur charmante, ils baignent dans un milieu plein d'air et de clarté.

Un Conquérant. — Nous le connaissons le drôle, espèce de batteur d'estrade, coureur de grands chemins, batailleur à la solde de qui veut le payer, pas scrupuleux sur l'ouvrage si le gain est certain. Pour le moment il est au repos. La campagne est terminée et les mercenaires ont été licenciés. Il rentre au village pour y boire le produit de ses rapines; et, à la façon dont il redresse les crocs de ses moustaches, on devine qu'il va à présent entreprendre quelque expédition galante. Gare aux filles, et gare aux maris! Les unes seront conquises et les autres... bernés.

Ce sacripant est intéressant, et la façon dont il est rendu tout à fait habile. La tête est fine, bien modelée et d'une expression caractéristique. Il y a dans le regard une pointe de malice qui tempère des éclairs de fauve. La casaque de buffle, tailladée par les estafilades et les manches de velours élimé, les bottes à entonnoir et le feutre insolemment incliné sur la tête, habillent le personnage tel qu'il doit être.

On ne se douterait jamais en voyant les aquarelles de M. de Cuvillon de ses origines. Il fut d'abord élève de l'École des Beaux-Arts, section de l'architecture, qu'il pratiqua durant des années. Puis il entra chez Dubufe père et ensuite chez Delaunay et chez

Puvis de Chavannes. Voyez-vous d'ici l'illustre auteur du *Bois Sacré* enseignant à un émule de Meissonnier! Ce qu'apprit M. de Cuvillon dans son passage à l'atelier que dirigeaient Puvis de Chavannes et Delaunay, ce fut surtout l'enseignement esthétique. De Chavannes l'initia aux beautés élevées de l'art, lui montrant sans cesse cet idéal qu'on croit pouvoir toucher si facilement et qui s'éloigne au fur et à mesure qu'on tente de le saisir; il l'introduisit dans ce jardin de la pensée dont l'horizon est partout et nulle part. De son passage dans l'atelier du maître M. de Cuvillon a gardé le plus touchant souvenir.

Dans ce jardin de la pensée, M. de Cuvillon y a cueilli les lys et les roses — vieux style — qui se voient sur l'adorable portrait de Mme de Montesquiou-Fezensac. Que de grâce raffinée et que de distinction hautaine révèlent cette grande dame enveloppée dans un fourreau de soie bleu tendre, rehaussé de gaze! Que de vérité également dans le mol abandon du modèle, si expressif de physionomie; cette physionomie où se devinent la douceur et l'intelligence; physionomie d'une femme qui se sait belle sans pourtant avoir l'air de s'en douter.

L'Almée est debout, enroulée dans des tulles, dans des soies, dans des cachemires aux teintes disparates mais bien harmonisées. Elle contemple une fleur, assez semblable à une Hérodiade portant dans sa main le lotus mystique. La tête est vague, l'œil est éteint et la pensée absente fuit dans l'infini du songe. A quoi pense cette enfant du harem, pour un instant au repos? Est-ce à la tribu où elle a grandi, à la tente où elle a dormi, à la razzia qui l'a fait tomber de l'illimité du désert à la prison dorée du harem. Comme travail de peintre, supposez une miniature, mais une miniature qui serait traitée par un coloriste.

A la fenêtre. — Titre banal qui ne dit rien mais qui permet au fantaisiste de se lancer dans le champ des hypothèses. Assurément qu'on peut prêter à ce gentilhomme si superbement vêtu et qui jette un regard curieux par la fenêtre auprès de laquelle il est

R. DE CUVILLON

***

LA LETTRE

La lettre

placé, mille sujets de préoccupation. Le plus vraisemblable, c'est à coup sûr une préoccupation de cœur. L'être adoré pour lequel il vit, espère et souffre, va passer là, sous ses yeux, peut-être avec un autre, époux ou soupirant; et des pensées confuses s'agitent en lui. Je suppose cette souffrance d'une âme aimante et d'autant plus susceptible, d'autant plus ombrageuse qu'elle s'est donnée sans savoir peut-être si sa tendresse est comprise, si son dévouement est apprécié et si le grand cri de sa passion trouvera un écho dans l'âme de sa maîtresse.

Un éventail à fond de nuage, avec une jolie créature couchée dans l'espace. — La tête ébouriffée pétille de malice, et les yeux, oh! ces yeux! lancent des flammes amoureuses. C'est quelque déesse habitant l'empyrée, quelque belle énamourée exilée du pays où fleurit la tendresse et le sacrifice.

Je crois avoir tout dit sur M. de Cuvillon, qui mérite vraiment cette année qu'on s'arrête longuement devant ses envois. Je me suis étendu sur les sujets qu'il nous a racontés et j'ai signalé les qualités de son exécution si sûre et si précise, si colorée et si harmonieuse. Il s'est évertué à nous rendre des types déjà rencontrés dans les tableaux des aïeux, mais montrés différemment, à sa façon à lui, avec le je ne sais quoi qui donne de l'accent à des sujets pacifiques et discrets de leur nature. C'est un peintre qui apporte dans ce qu'il entreprend la conscience d'un convaincu. Il a la ténacité de l'homme qui veut, et surtout qui sait ce qu'il veut et où il doit aller. M. de Cuvillon a ses inspirateurs qui sont les maîtres de génie qu'a vu naître le ciel de Hollande. Ses dieux sont là-bas, mais le croyant quitte souvent Paris et se dirige vers les autels sacrés pour y déposer ses doutes, ses luttes, ses déceptions; et quand, après avoir accompli son pèlerinage, il se trouve face à face avec les chefs-d'œuvre qui illuminent les galeries flamandes, il y puise la force qui est nécessaire pour persister et l'espoir qui est indispensable pour réussir.

Pour comprendre le bel enthousiasme que suscitent les

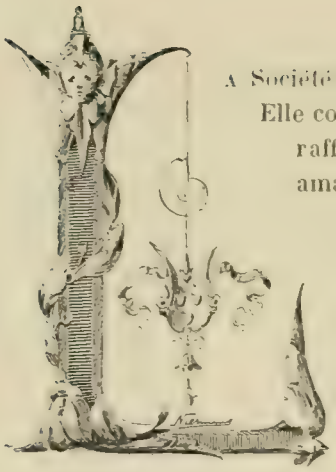
petits-maîtres hollandais, point n'est besoin de franchir la frontière, de s'en aller vers les brumes mélancoliques et les horizons humides. La Hollande, mais nous l'avons à Paris dans la quintessence de ses chefs-d'œuvre accrochés en notre admirable musée du Louvre. La galerie Lacaze en possède un joli spécimen ; et les toiles intimes, celles qui disent les habitudes, les goûts, les passions d'une caste ou d'une époque, fourmillent dans toutes les galeries de notre palais des arts. Les personnages que les Pieter de Hoch, les Terburg, les Metzu, les Miéris ont saisi dans leurs côtés les plus familiers nous semblent vivants ; et, à notre sens, il suffirait de peu de chose pour qu'ils se missent à marcher, à parler, à aimer, à souffrir dans l'atmosphère de rêves où s'égare notre pensée.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS
197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

SALON
DES
AQUARELLISTES
FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

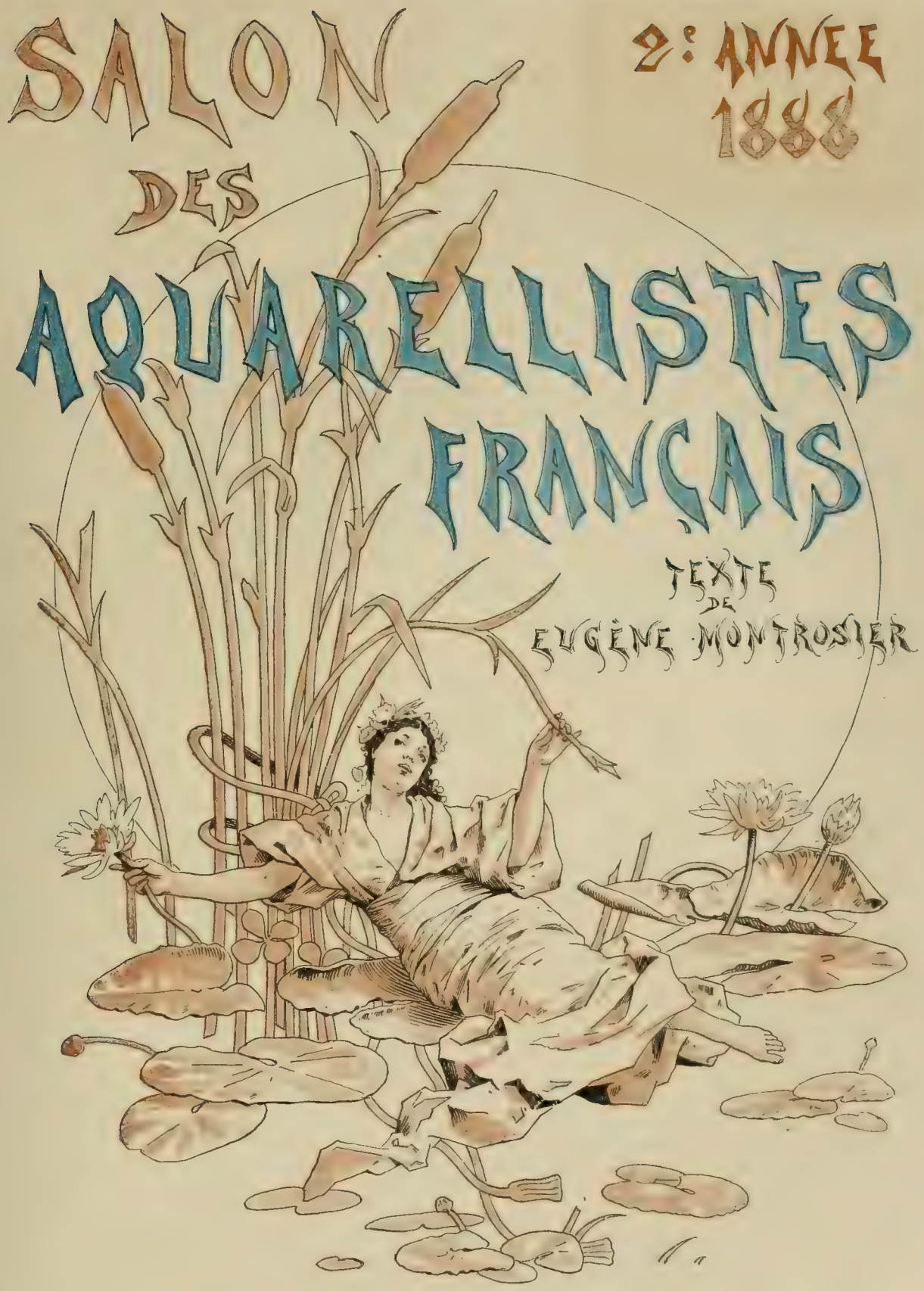
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 28529.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

11e Fascicule. Prix : 3 fr. 50

JEAN BÉRAUD

QUAND on pratique depuis vingt-cinq ans le même travail on possède une expérience que les résultats viennent d'eux-mêmes confirmer. On connaît le fort et le faible des êtres et des choses; et souvent des aperçus qu'on émet ont tout l'air d'être des révélations pour les générations nouvelles. Certes, je ne me targue pas d'infaillibilité, mais je suis bien forcé de remarquer que quelques-uns des jugements que j'ai portés autrefois sont devenus, à l'heure actuelle, des vérités. Je ne m'attribue pas des mérites qui sont peut-être illusoires; cependant il m'est agréable de dire que quelquefois j'ai vu juste

et que ceux qui m'ont suivi ont été les Christophes Colombs d'Amériques déjà découvertes.

Cette constatation est notre seule satisfaction à nous qui devons pressentir les talents de demain; et il est bien légitime que nous tirions orgueil de notre perspicacité. Les amitiés ou les admirations d'avant sont les seules vraies parce qu'elles se fondent sur une conviction ou sur un enthousiasme; les autres ne reposent que sur le fait accompli ou sur le talent révélé. Il est donc bon de se rendre à soi-même la justice que les artistes dédaignent de proclamer. C'est la seule récompense qui nous est accordée à nous qui défendons chaudement les incompris, et qui encourageons de nos sympathies les timides.

M. Béraud a commencé par être épris de l'antiquité et nous connaissons de lui une Léda bien tournée, d'un dessin, d'un modelé et d'une couleur absolument d'un bon élève. Et de la grâce par-dessus le marché! Mais après, quelle chute d'Icare, de l'Olympe à l'asphalte de nos boulevards! Puis, l'artiste retrouve une santé nouvelle, plus forte, plus vaillante, entretenue qu'elle est par cette atmosphère parisienne qui bientôt deviendra l'air ambiant dans lequel vibrera son talent très personnel.

Bonnat fut le premier maître de M. Jean Béraud; bientôt ce dernier s'émancipa, et tout de suite, d'instinct, il chercha dans la foule l'inspiration qui pouvait donner un corps à l'art qu'il rêvait. La foule! Quelle chose à la fois grotesque et puissante, où tout se mêle, se confond; aspect solide, brillant, sonore avec tant d'alliages disparates; ici, comédie au large rire; là, drame concentré; plus loin, tragédie à faire reculer Shakespeare s'il sortait pour un moment de l'immortalité où il est entré. Il fallait pouvoir discerner dans un tel assemblage, lire dans un tel grimoire, se reconnaître dans un tel désordre.

N'est-ce pas ce que M. Béraud a réalisé dans son aquarelle intitulée : *le Boulevard,* centralisé dans l'espace qu'envahit la terrasse du café Riche. La foule des oisifs et des indifférents y

JEAN BÉRAUD

FIN DE SPECTACLE

Fin de spectacle

marche ou s'y arrête. La foule, cette entité avec ses tics, ses goûts, ses physionomies si vraies, si justes et si humaines. On y est en plein; et tous les personnages qui circulent sur le large trottoir nous les connaissons; ils font partie du Tout-Paris! Celui-ci, c'est Machin; vous savez bien, Machin... Cet autre, c'est Chose, le fameux Chose... Et il faut voir l'esprit avec lequel tous les caractères sont écrits, le talent inimitable avec lequel le peintre les a dessinés, presque coulés, d'un coup, sans bavochures. Il y a surtout deux figures placées près de la chaussée, deux hommes qui causent, qui sont vivants. Ils argumentent véhémentement et l'un d'eux, le bras tendu et le doigt allongé, semble enfoncer son avis dans la pensée de son interlocuteur. Et ce que cette scène est sincèrement indiquée, dessinée avec science et peinte à ravir! Il a plu, et le soleil, avare, se montre entre deux nuages. Eh bien, ce coin de la capitale, si mouvementé, si amusant, si vraiment parisien est imprégné d'humidité. L'asphalte, le pavé en bois que franchissent de jolies grisettes montrant un pied bien cambré et un mollet bien modelé, les maisons, les arbres, tout est saturé d'eau, si bien que les visages semblent plus frais et les feuilles plus vertes. L'automne, qui est la saison choisie par l'artiste, a des rajeunissements de printemps, et les arbres jaunis semblent donner des pousses nouvelles. Je qualifie cette page de M. Jean Béraud, un petit chef-d'œuvre.

La *Fin de spectacle* est non moins réussie. On est aux Variétés au moment de la sortie. Le plaisir est consommé et la gêne commence. C'est la déroute des spectateurs repus ayant hâte de regagner leur gîte. Dejà le lustre est éteint et la rampe seule éclaire la salle presque vide. Les spectateurs de l'orchestre, qui ne peuvent sortir qu'un à un, se pressent et retardent ainsi l'évacuation. Les habitués de théâtre ne se hâtent point. Ils ont retiré d'avance leur paletot du vestiaire et ils l'enfilent avec la gêne ordinaire, en allongeant les bras et en se contorsionnant le corps. Quelques-uns assujettissent leur foulard ou relèvent, en gens de

précaution, le col de leur pardessus. Je vous assure que cette scène si bien comprise, si joliment éclairée et dans laquelle M. Béraud a semé tant d'observation, et tant d'esprit est exquise.

La *Brasserie,* avec une fille assise sur une table de marbre, humant sa cigarette, est vraie mais lugubre. Elle me rappelle cette *Buveuse d'absinthe* de Rops, à la fois macabre et géniale.

Le *Soir d'été* scandalise les bourgeois. Le peintre ne s'est-il pas avisé de montrer deux amants inconscients, s'embrassant par-devant la nature, sous les girandoles étincelantes d'un portique de fête champêtre !

EUGÈNE MORAND

MÉRIMÉE, ce sceptique, ce raffiné de style, ce joli conteur, cet historien en manchettes de dentelle, était bien fait pour séduire un fin lettré comme M. Morand; et je conçois que l'artiste ait rêvé de nous rendre en une vision prestigieuse le *Carrosse du Saint-Sacrement*, un des bijoux de l'écrin du joaillier à qui une « Inconnue » a écrit de si adorables lettres. J'eusse été heureux de signaler la curieuse affinité que pouvait démontrer M. Morand entre la page ciselée par un Benvenuto Cellini de la plume et la page traduite par un gourmet du pinceau. Malheureusement, pour une cause que j'ignore, l'aquarelle que promettait le cata-

logue a manqué à l'appel, et je ne puis que constater le fait sans y insister plus que de raison. Tirons donc un trait sur le morceau dont on se régalait à l'avance, et passons à d'autres exercices.

Elle est très variée, très pittoresque, très particulière, l'exposition de M. Morand; et je suis embarrassé pour décider lequel des numéros que le peintre a exposés mérite la palme.

L'*Intérieur de forge* se présente en premier. Nous avions déjà celle des frères Le Nain qui brille dans le plus riche des musées. Voyons ce que M. Morand a tiré d'un thème classique. Devant nos yeux une maréchallerie étale toute la mise en scène que comporte le lieu. Au loin, la forge, le soufflet, les enclumes, les marteaux. Disséminés un peu partout, des outils à réparer, des fers et des bois à utiliser. Au plafond, des solives enveloppées de suie et reliées une à une par des toiles d'araignées. L'atelier est plongé dans une sorte de clair-obscur au milieu duquel les angles s'atténuent et les saillies se fondent. Presque au premier plan, un cheval qu'on ferre. Une raie lumineuse coupe la forge en deux. Excellent effet, ménagé par une main habile, et souligné par un pinceau preste.

Premières communiantes. — Symphonie en blanc majeur! L'artiste nous montre une chapelle dont les pierres autrefois foncées ont pâli sous les atteintes et sous l'usure des ans. Des fillettes, toutes de blanc vêtues, attendent dans le recueillement la minute sacrée où elles communieront avec l'inconnu, avec le Dieu invisible. D'autres enfants viennent d'un des bas-côtés et se dirigent vers l'autel irradié de cierges parfumés. On dirait d'une de ces théories de vestales qu'Hector Le Roux excelle à faire revivre des cendres de Pompéi. La note est bien délicate entre le blond des chevelures arrangées à la vierge et le blanc des robes, entre l'harmonie comme attendrie des figures et l'atmosphère lumineuse qui baigne la chapelle.

Le peintre sait être original et divers puisque, après cette scène d'intimité extatique, il nous entraîne sur le bord d'un

EUGÈNE MORAND

PREMIÈRES COMMUNIANTES

Premières communiantes

Canal, à Venise. Il s'agit ici d'une composition véritablement remarquable, celle que j'eusse choisie si j'avais eu à me prononcer. Des masures délabrées se reflètent dans l'eau; des gondoles ont été tirées à terre. Ce n'est rien cela, et c'est tout. Ce que la couleur des maisons est amusante et juste; ce que le canal est engageant; ce que ces embarcations au repos sont tentantes; ce qu'il y a de fantaisie et de vérité dans cette aquarelle, je ne saurais le dire. Mais, ce que j'assure, c'est qu'elle est habile et aisée, et attirante de sujet et de colorations. On esquisserait tout un drame dans ce décor vu par un curieux et traduit par un poète.

Le Soir. — Ici, la Venise des aligneurs de rimes, celle des de Musset et de Gautier; une Venise romantique et charmante; une Venise d'amoureux ou de *bravi,* avec ses canaux dans lesquels le bleu du ciel se reflète; Venise avec ses palais, ses dômes, ses flèches; Venise avec ses gondoliers « messagers d'amour »; Venise avec son ciel léger, doux et nacré, et sa lumière enveloppante qui semble jeter partout une gaieté argentée.

Or San Michaele (Florence); c'est si vous le voulez un décor de comédie fantaisiste. Si le poète des *Nuits* l'avait connu ce carrefour sinistre avec la maison historiée, fouillée, sculptée, tarabiscotée, dressant son auvent et sa lanterne découpée comme un bijou dans l'encoignure de droite; et découvrant à gauche cette arcade qui conduit dans quelque carrefour peu fréquenté, il y eût assurément placé une des scènes de ses *Caprices de Marianne,* celle où le podestat s'enfuit après le crime qui ensanglante la pétillante mais décevante corruption du plus décourageant et en même temps d'un des plus admirables écrivains du siècle de Hugo.

J'indique sommairement les motifs saisis sur le vif par M. Morand, les cadres qui l'ont séduit et dans lesquels son imagination d'abord, son tempérament ensuite, se sont donné carrière. Ce que je ne saurais exprimer, c'est l'impression

qu'exhalent ses aquarelles; c'est ou l'intimité ou la couleur qui les caractérisent; c'est l'ingénieux accord des sujets et de leur facture; c'est, en un mot, ce que la plume ne peut traduire, mais ce que la pensée retient.

C'est bien là l'art délicat d'un être qui sacrifie à toutes les muses, qui s'incline devant tous les autels, qui met soit son respect, soit sa tendresse, soit son enthousiasme dans ce qui sort de son cerveau, dans ce qui passe dans son regard, dans ce qui s'échappe de sa main. J'ai gardé pour la fin une aquarelle qui ne figurait pas au catalogue et qui représente un intérieur d'église, très riche d'ornements, très chargée de marbres précieux et d'orfèvrerie étincelante. Pas un dévot n'en foule les dalles, et le silence, d'un inconnu troublant, l'emplit tout entière.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

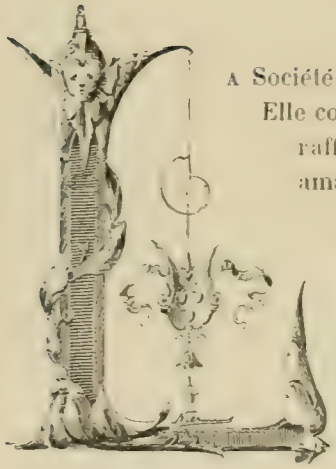
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

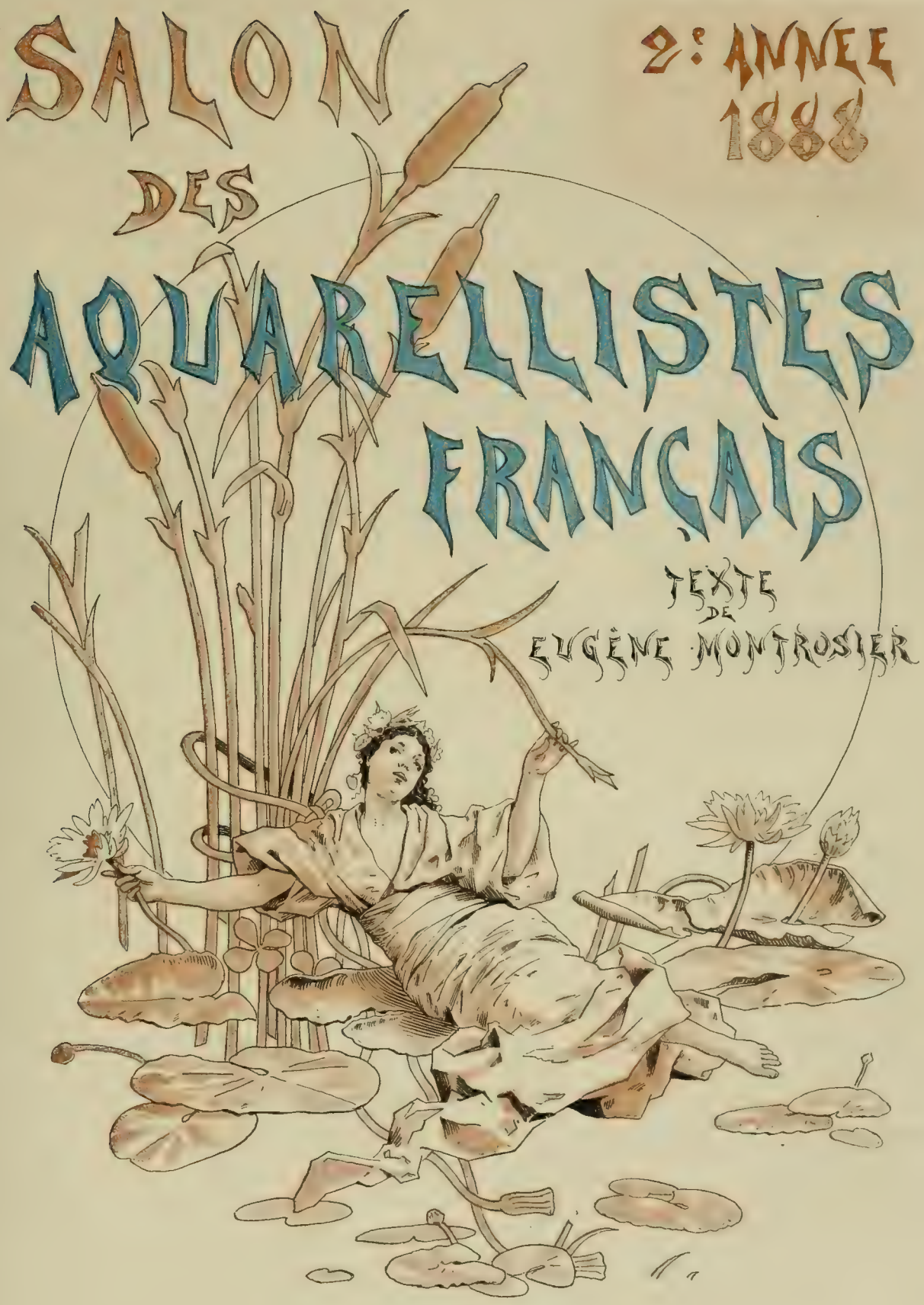
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. H. CHAMEROT. — 20329.



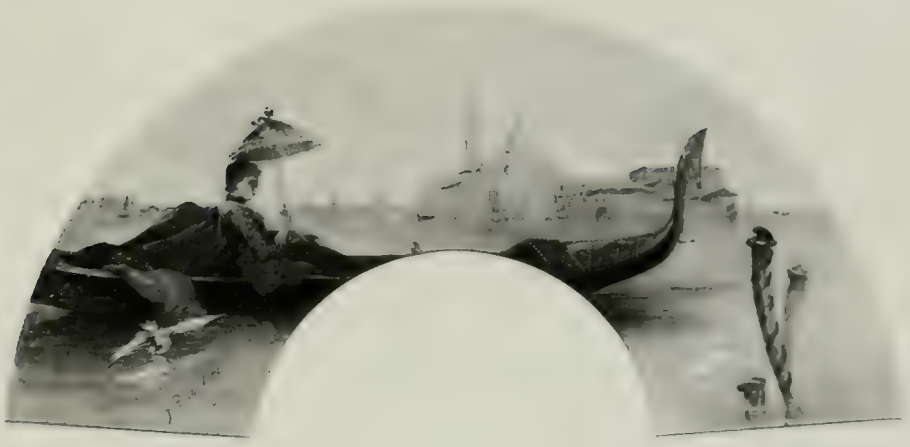
PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

11e Fascicule.

Prix : 3 fr. 50



DUBUFE FILS

Un personnage de la *Vie de Bohème* d'Henri Murger voulait expliquer en une symphonie *l'influence du bleu dans les arts*. Un romancier subtil dont j'ignore le nom a écrit une nouvelle portant ce titre aussi étrange qu'énigmatique : *A la recherche du bleu dont on meurt*. Notez que je ne suis pas en veine de rire et que je n'ai nulle envie de plaisanter. C'est de l'histoire que je fais, de l'histoire avec preuves à l'appui. Il y avait déjà dans ce projet littéraire pas mal de fantaisie; mais où la fantaisie a pris des proportions étonnantes c'est quand les directeurs de la revue qui devait offrir ce mets bizarre à ses lecteurs rêvèrent de le rehausser de quelques dessins explicatifs. C'est ici que M. Dubufe fils entre en

scène et qu'il devient mon justiciable, puisqu'il a condensé en quatre aquarelles ses différentes vues sur le *Bleu dont on meurt.*

Pourquoi l'écrivain qu'une si abracadabrante idée a séduit a-t-il choisi le bleu plutôt que le jaune ou que le rose? Point ne le sait. Le bleu assurément parle à l'esprit. Il y a en lui du symbole. Bleu du cœur, c'est l'amour; bleu de l'âme, c'est la prière; bleu de la pensée, c'est l'idéal. On est amant, on est croyant, on est poète; et on forme de cette manière, à l'aide de ces trois termes, les côtés d'un triangle magique.

M. Dubufe fils a tenté de donner un corps aux abstractions du conteur qu'il était chargé d'accompagner, et j'avoue en toute sincérité que s'il ne m'a pas fait toucher du doigt les finesses du nouvelliste il a du moins récréé mon œil par de chatoyantes compositions. Entendons-nous; charmantes de conception, d'arrangement, de couleur; décors de féerie pour quelque poème de Shakespeare, avec des horizons ouverts dans l'infini. Mais quand à me faire dire que ces pages délicates et d'une facture un peu enveloppée des vapeurs de l'opium ont agi sur mon cerveau et l'ont préparé à la compréhension nette, précise, mathématique de la nouvelle qui les a enfantées, jamais je n'y consentirai. J'ai vainement tenté de déchiffrer ce que le bleu signifiait *dans l'Inde, En Norwège,* dans *le Triangle philosophique* et dans *le Chemin de fer,* j'y ai perdu mon parisien. J'ai constaté en même temps que le compliqué éteint le talent le mieux établi, et que la simplicité est décidément ce qu'il y a de plus difficile à acquérir.

Benserade rêvait de mettre l'Histoire romaine en rondeaux, ce qui eût été une piètre opération. Mais diversifier une nuance, lui attribuer des vertus, lui accorder une puissance dominatrice, et échafauder sur cette nuance qui n'est adorable que découpée dans un ciel d'orage, ou aperçue à travers les branches touffues qui bruissent dans les forêts profondes, autant vaudrait se lancer après tant d'autres curieux à la recherche de la pierre philosophale.

G. Dubufe fils

SAINTE CÉCILE

Sainte Cécile

Notez que M. Dubufe fils a prodigué toute son imagination pour composer les scènes qu'il nous offre; qu'il a fait preuve de science et d'art; que les quatre morceaux qu'il a signés ne sont point d'un être banal, mais bien au contraire qu'ils émanent d'un tempérament dont les essais même ont de l'accent, de l'harmonie et de l'originalité; que beaucoup de ses confrères seraient incapables d'un tel effort et reculeraient devant un semblable labeur. M. Dubufe fils aime du reste les équipées aventureuses. Tant mieux si la tâche est rude :

« J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entreprise, » semble-t-il se dire, comme le héros de la tragédie.

A ce titre, il est digne d'estime et mérite qu'on le ménage, même quand on n'est pas de son avis. Ses erreurs ne sont pas d'une nature vulgaire; elles révèlent comme une sorte de race; et le bleu coule sur sa palette ainsi que le sang bleu coule, dit-on, dans les veines de la grandesse espagnole.

A ces pages énigmatiques et d'une sensation curieuse je préfère deux sujets : *Femmes au bain,* étude, et un numéro non catalogué qui complètent l'exposition de M. Dubufe fils.

Les *Femmes au bain* sont enfermées dans quelque harem de l'Orient sensuel et passionné. Une d'elles, sans voile, montre son beau corps éblouissant dans sa nudité radieuse. Elle sort d'une piscine élevée de quelques degrés de marbre, moins blanc que la chair frémissante de ses pieds aux reflets rosés. D'autres femmes demi-nues ont des attitudes comme lassées. Des draperies harmonieusement arrangées leur donnent des apparences de statues. Des accessoires empruntés à l'Extrême-Orient sont disposés dans un désordre qui n'est pas sans charme. Le vert de larges plantes donne de l'accent au blanc ému des chairs et au blanc atténué du marbre. Des oranges qui ont roulé sur les tapis sont un joli régal de jaune; et à droite un haut paravent japonais mêle les recherches de ses arabesques et l'intensité de ses broderies de soie et d'or à l'atmosphère parfumée qui sature ce *tépidarium.*

L'autre thème, c'est une *Sainte Cécile* hiératique, assise sous un dais finement ouvré et chantant, tandis qu'à ses pieds un ange pince les cordes d'une guitare. Figure chaste et tendre, brûlée de foi, assoiffée de divinité, perdue dans des extases sans fin, tels ces types religieux et touchants qui illuminent les pages des missels et autour desquels les moines artistes ont fait s'enrouler des oiseaux et des fleurs.

MAURICE COURANT

PRÈS avoir été durant des années le peintre attitré du Havre, de Honfleur et de la côte normande, M. Courant a poussé une pointe plus avant et tiré une bordée plus prolongée; et c'est vers la Bretagne qu'il a cinglé. Lui qui excellait à peindre le grand mouvement d'un port de commerce, et à rendre depuis le transatlantique jusqu'à la barque de pêche avec la précision large qui caractérise son talent, il a voulu, cette année, revivifier sa manière et demander à des aspects nouveaux des qualités plus viriles. Non pas qu'il manquât de ces dernières, bien au contraire; mais il ne les avait pas jusqu'ici mises aux prises avec la nature sauvage

et puissante qu'offre la Bretagne à ceux qui la visitent, qui l'étudient, qui l'admirent et qui s'en imprègnent.

On peut même se rendre compte en regardant les envois de M. Courant de la différence qui existe entre la Normandie et la Bretagne; différence de sol, de végétation, de mœurs, d'impressions; et cela à peine à quelques heures de distance. La Normandie, c'est le sol fécond, riche, la nature aimable, attirante; la Bretagne, c'est le sol dur à travailler, traversé de roches, semé de landes, avec des habitants encore à l'état sauvage, une nature abrupte, désolée, mais non sans grandeur. L'une est familière, douce, d'un arrangement harmonieux; l'autre est comme soupçonneuse, comme fermée; mais combien supérieure à la première par sa majesté tragique, et par l'inharmonie de ses aspects chaotiques. En Normandie l'homme jouit de tout ce qu'il voit; en Bretagne l'homme pense devant tout ce qui le terrifie. La Bretagne, c'est bien le pays de prédilection des artistes et des rêveurs. La terre y a son éloquence sacrée, les genêts et les bruyères leur poésie, l'Océan d'une si sublime horreur sa majesté mystérieuse. Ceux qui ont visité la Bretagne ont emporté de là un souvenir inoubliable; et parfois une nostalgie obsédante les arrache à leurs plaisirs ou à leurs travaux pour les ramener sur ces côtes que les flots de la mer battent incessamment, en donnant à l'âme la plus poignante sensation et en offrant aux yeux le plus magique spectacle qu'il soit possible d'imaginer.

C'est par l'intimité de la Bretagne que M. Courant a été empoigné; c'est par les mœurs simples, par les particularités locales, par les travaux, par les luttes des marins qu'il a été frappé. Il a vécu avec des pêcheurs, il a été mis au courant de leurs dangers, et il a voulu les connaître et les partager; et il s'est ainsi créé en lui des émotions dont mieux que personne il a pu retrouver la source puisqu'il s'y était abreuvé à larges traits.

Maurice Courant

LA BARRIÈRE BRETONNE

La Barrière bretonne

Les marines dominent dans les envois de M. Courant, et toutes elles sont d'une belle allure et d'un caractère puissant. Sa facture, que les sujets d'autrefois nous montraient fine, distinguée, légère, souvent pleine d'esprit, s'est ici comme mûrie. Elle a plus de largeur; elle est vigoureuse et colorée et d'un accent viril qui répond bien aux types qu'il a peints et aux compositions qu'il a agencées. Ses personnages sont frustes, solides, de taille à tenir tête aux périls qui sans cesse les enveloppent. Des hommes et des femmes de granit, non sans noblesse mais d'une noblesse qui semble hiératique. Si on les voyait isolés ils paraîtraient des sauvages; mais si on les voit se livrant à leur tâche, à terre préparant l'embarquement, sur leurs bateaux attentifs à la manœuvre, hissant les voiles ou déroulant le filet, ils deviennent superbes et s'harmonisent admirablement avec le cadre dans lequel ils s'agitent. N'en est-il pas de même des barques si grossières quand l'ancre les immobilise et qui deviennent, dès qu'elles sont au large, avec leurs voiles tendues, si décoratives et si meublantes.

Si je prends une à une les aquarelles de M. Courant, depuis celle intitulée *à l'Ancre* jusqu'à celle *Attendant le flot,* je constate la même préoccupation et la même ambition. Rendre les gens de mer tels qu'ils sont; traduire le spectacle magique qu'offre l'infini; faire sentir ce que sont les flots courant vertigineusement l'un après l'autre et se brisant contre un écueil en une gerbe de paillettes lumineuses; donner à la pensée une sensation intense en montrant, balancée par les vagues écumantes, la frêle coque de noix que l'instinct de l'homme dirige et que la main de Dieu conduit; faire sentir les beautés d'un ciel où toutes les colères semblent rouler, se poursuivre et s'entrechoquer, et les magnificences d'un lointain perdu dans la brume des eaux et irradié par les rayons atténués d'un soleil qui descend dans sa gloire.

C'est ainsi que M. Courant nous a pris et qu'il a fait vibrer quelque chose dans nos cœurs. Avec une facture puissante,

pathétique, éloquente, il a peint, et pour en laisser des traces, le *Retour des bateaux sardiniers;* le *Soleil couchant;* la *Sortie du port;* le *Passage; Sur les rochers; l'Océan;* la *Mer houleuse; Attendant le flot;* et des paysages de terre, entre autres la *Barrière bretonne* et la *Croix,* racontant ce que la nature montre; son grand calme, sa belle harmonie dans le premier des thèmes; et avec le second, laissant pressentir dans la vue d'un village ignoré, dont nous voyons la place, et que des femmes occupent non loin d'un calvaire se dressant hardiment vers le ciel, l'espérance et la foi, seuls dogmes d'un peuple qui ayant beaucoup à souffrir ici bas a beaucoup à attendre de Celui dont l'effigie attachée au bois de la croix se profile dans l'espace et semble implorer le Maître miséricordieux.

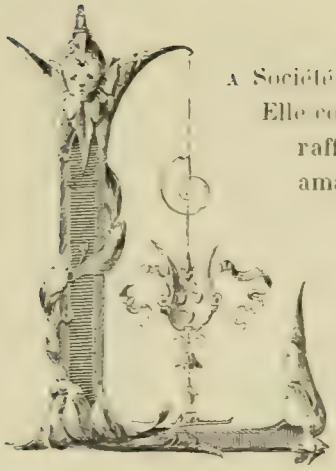
GETTY CENTER LIBRARY

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, EDITEURS
197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

SALON DES AQUARELLISTES FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

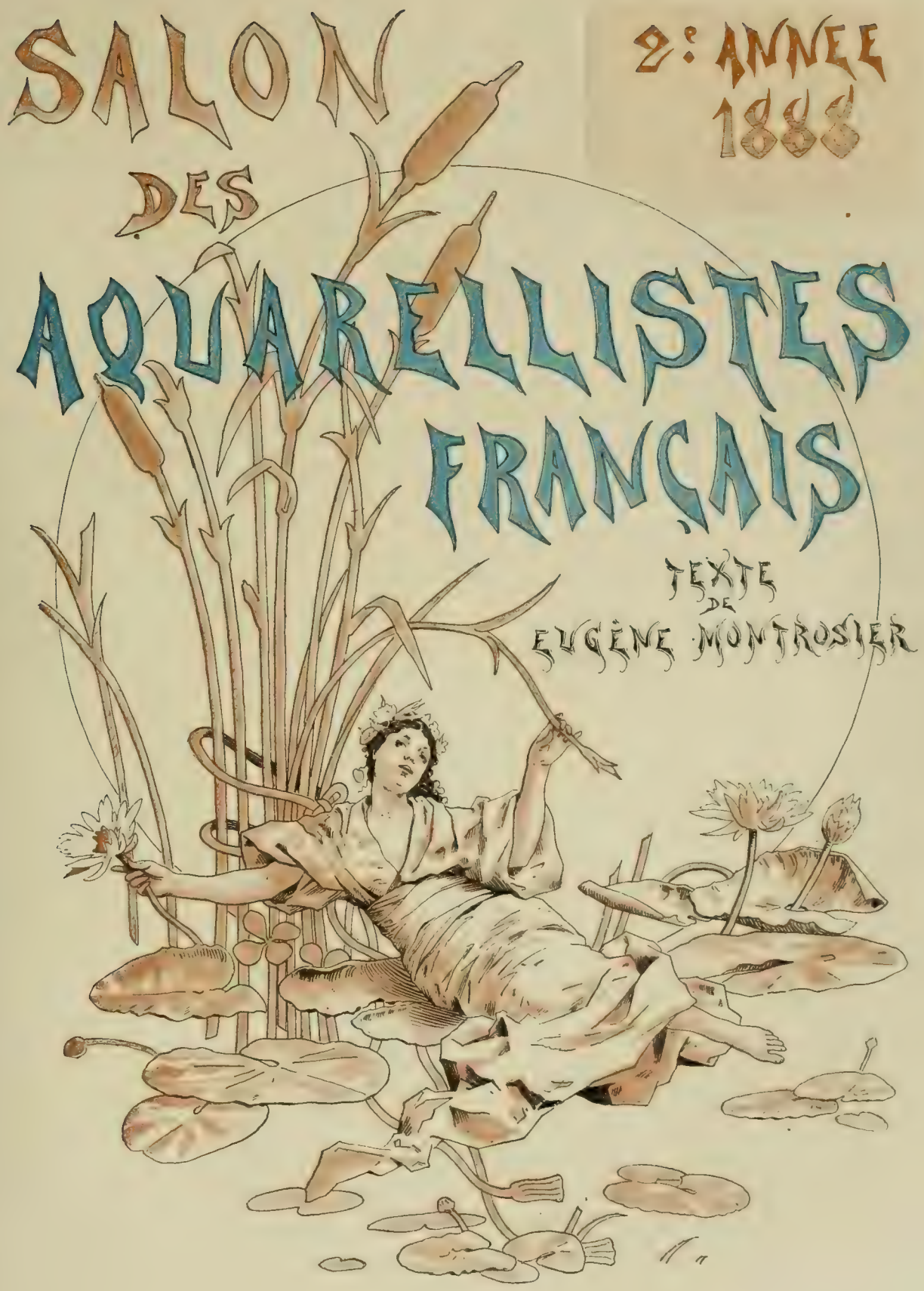
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 20829



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

~~11e~~ Fascicule. 19

Prix : 3 fr. 50

OLIVIER DE PENNE

SAINT HUBERT devrait être le patron de M. de Penne, car la chasse domine dans toutes ses compositions. Il a fait une étude spéciale de ce sport hygiénique qui permet au brillant cavalier aussi bien qu'au tireur émérite de faire montre de leurs qualités respectives. Notez que de cette spécialité embrassée par l'artiste qui m'occupe, bien des détails sortent, bien des particularités sont mises en relief. On devine chez M. de Penne un connaisseur éclairé, prisant les beautés du cheval et exaltant les vertus du chien. On le voit partant dès l'aube en expédition cynégétique, armé d'un bon Lefaucheux et escorté d'un de ces limiers qui méritent une page dans le nobiliaire de la

gent canine. On le suit aussi dévalant un sentier rapide rempli d'ornières, et faisant rouler sous les sabots de l'animal qu'il monte, encourage ou éperonne, les cailloux et les rochers amenés là par la main des siècles.

Des chevauchées effrénées passent à travers les sujets de M. de Penne dans un galop furieux qui rappelle celui du « féroce chasseur ». C'est à peine si l'on distingue parmi les groupes équestres qui vont un train d'enfer, les sveltes et nerveuses chasseresses serrées dans l'amazone verte ou noire qui dessine leurs formes et coiffées du gracieux chapeau que mirent en honneur les Dianes entraînées à la suite du Régent. Des notes rouges et blanches tranchent sur la couleur des frondaisons rouillées par l'automne ; et tout de suite on devine les cavaliers lancés contre quelque cerf qui s'en ira mourir, tout à l'heure, non sans combattre, dans l'étang couvert de mousse et fleuri de nénuphars. Des bruits de cors font tressaillir la forêt, des tayauts troublent son silence, et sous le pas des chevaux, sous les roues des voitures, sous les piétinements des piqueurs et des chiens, les arbustes sont brisés ; et les feuilles à peine retenues aux arbres par la dernière force de la sève expirante se détachent une à une ; et les nids s'inquiètent, et les terriers s'affolent devant cet ouragan qui vient, qui passe, disparaît, se perd, pour revenir et disparaître encore, selon ce que décide la bête forcée.

M. de Penne me fait assez l'effet de représenter avec ses pinceaux ce que le marquis de Cherville raconte si bien avec sa plume. Le peintre serait dignement complété par l'écrivain, et l'un ne tuerait pas l'autre, bien au contraire.

Tous les deux excellent à exprimer le charme exquis de la nature, la poésie admirable qu'elle dégage ; poésie qui monte du sillon et qui descend du ciel ; poésie que fait naître la terre et qui existe aussi bien dans la monotonie de ses champs aux tons divers, de ses prairies aux herbages humides, de ses horizons sur le fond desquels apparaissent la silhouette d'un village, la

O. de Penne

UN JOUR DE BATTUE MUNICIPALE

Un jour de battue municipale

LIBRARY

flèche élancée d'une église, les tourelles orgueilleuses d'un château, que dans la majesté grandiose d'une forêt que rien ne trouble si ce n'est le silence animé et l'harmonie muette des bois vénérables.

M. de Penne, qui habite Marlotte, n'a qu'à sortir de sa maison pour être immédiatement dans la forêt de Fontainebleau. Il a pu par conséquent, chaque matin, et en manière de gymnastique, quitter le village, couper à gauche à travers les champs pour entrer dans cette cathédrale de verdure aux chênes élancés comme des piliers de basiliques, ou bien, inclinant à droite, se diriger vers les longs rochers, mer de granit dominant un océan de verdure formé par les pins innombrables, et de là, se perdre dans le rêve des choses trop belles et dans l'idéal des spectacles trop sublimes.

La forêt fait partie intégrante de sa vie. Elle est son cerveau, son cœur et son âme. Elle lui donne l'éloquence et la persuasion; elle imprime à sa main, traductrice de ses observations, de ses remarques, de ses émois ou de ses trouvailles, je ne sais quoi qui est à la fois ailé et puissant, subtil et tangible, quelque chose comparable à une sensation qui serait furieusement écrite.

M. de Penne peint très bien non seulement la forêt, objet de ses dévotions, mais aussi, en particulier, jetés dans un cadre de nature, un cheval de prix, un chien de race, un chasseur renommé avec le même amour qu'il manifeste dans une grande page. Il sait, pour l'avoir longuement pratiquée, l'anatomie du cheval et du chien; il connaît les bons et les mauvais côtés des animaux dont il s'est fait le rhapsode; et de même les mœurs de tous les collaborateurs d'une chasse, valets de chiens, piqueurs, rabatteurs. Aussi, quand il veut composer un tableau important, il n'a que l'embarras du choix pour le créer.

Une fougue vertigineuse circule dans l'aquarelle intitulée *Hallali au moulin d'Épisy;* et, par contraste, c'est dans une atmosphère de calme et de lumière que pose le comte de B...,

monté sur son cheval Brillant et s'apprêtant à une promenade dans les allées d'un parc ensoleillé.

Le *Portrait de Robin et Luciole* est réussi. Je n'ai pas l'heur de connaître ces intelligents quadrupèdes, mais j'avoue qu'ils me sont sympathiques et que je les assure de toute ma distinguée bienveillance.

Un jour de battue municipale est presque un morceau d'histoire pour la vénerie. C'est dans tous les cas un thème important spirituellement et naturellement inventé. Le garde général a eu vent de la présence d'animaux nuisibles, loups, renards ou sangliers, dans son canton, et tout aussitôt un ordre de battue a été lancé et tous les villages environnants ont reçu l'avis de se tenir prêts à combattre les déprédateurs. Une battue officielle en province, mais c'est une véritable fête à laquelle tout le monde concourt. Garde général, gardes particuliers, gardes champêtres, gendarmes, se mêlent aux châtelains et aux grands propriétaires des environs. Des chevaux et des voitures amènent les gros bonnets du pays auxquels se sont joints quelques jeunes officiers de la garnison voisine. On s'est rendu au lieu désigné pour le départ et, en attendant que les gardes aient fourni au chef de l'expédition tous les détails propres à éclairer sur la nature, le nombre et les habitudes des ennemis à pourchasser, chacun attend, au repos, dans la fraîcheur du matin, enveloppé des buées qui montent du sol et restent suspendues dans l'espace. Des groupes se sont formés, des propos s'échangent, des observations et des ripostes se croisent. Ici, il y a de l'impatience, là, de la réflexion; les jeunes recrues partiraient volontiers au hasard, tandis que les vieilles barbes, blasées sur ces campagnes, réfléchissent avant que de s'aventurer. Seuls, les gardes, vieux coureurs de forêts, et les chiens que leur instinct guide, restent impassibles. Il y a dans cette page, jetée en pleine province, dans un paysage d'hiver, une grande et belle impression de vérité. Tout le talent de l'artiste puissant en raison même des

procédés qu'il emploie, se fait jour dans ce morceau, attrayant et vécu.

J'entends vécu à la façon des écrivains qui ont si subtilement raconté la vie de ces sous-préfectures où l'ennui noir tombe lourdement. Dans Balzac écrivant les *Scènes de la vie de province*, et dans Flaubert créant ce chef-d'œuvre : *Madame Bovary*, on retrouverait non pas le mot à mot du peintre, mais des documents propres à montrer l'intensité vibrante qu'il a su développer.

La province, quelle mine à exploiter pour un observateur! Et comme on comprend en lisant la prose de ces inventeurs qui ont découvert ce que d'autres avant eux avaient laissé dans l'ombre, combien ils ont su regarder avec persistance.

Avec M. de Penne il faut beaucoup déduire parce qu'il laisse beaucoup à deviner. Il sème sur son chemin de peintre des matériaux, il indique des localités, il laisse sous-entendre une existence tellement opposée à la vie des villes, et surtout à la vie de Paris, que derrière ses pages tout un monde s'ouvre et toute une société s'éclaire. Nous qui ne respirons que l'air des boulevards, qui ne comprenons de la vie que ce que nous en donnent les salons et les théâtres, qui faisons des bassesses pour

manger des primeurs, c'est-à-dire pour assister à la première d'un spectacle attrayant, ou au vernissage du Salon, ou à quelque autre événement fait pour quinze cents personnes, nous ne nous rendons compte en aucune façon de ce qui se passe hors des fossés qui enserrent la capitale. Nous ne nous imaginons pas que nous sommes une quantité négligeable dans un ensemble de quarante millions d'habitants, et que hors de nous la terre tourne.

Pourtant tous ces gens que nous montre M. de Penne ne paraissent pas à plaindre. Ils ont leurs joies, leurs enthousiasmes, leurs amours, leurs douleurs. Ils vivent d'une vie plus calme, mais aussi plus réconfortante. Ils respirent à pleines bouffées l'air vivifiant des champs; et, quel que soit le temps, qu'il fasse chaud ou froid, ils sortent, chaque matin, et retrempent leur corps dans la saine et généreuse atmosphère de la nature. Ils ont fréquemment des surprises, ils saisissent dans la discrète intimité des champs des mystères toujours nouveaux, parce qu'ils sont toujours jeunes. Ils ignorent nos fièvres, nos tumultes, nos folies. A leurs oreilles ne grincent pas les cris de l'aboyeur enroué annonçant le scandale nouveau. Peut-être vivent-ils moins par l'actualité, mais comme ils se rattrapent avec ce spectacle toujours attirant malgré ses changements, toujours jeune malgré son âge, toujours élevé, toujours idéal, toujours réconfortant : la Nature!

M. de Penne me suggère beaucoup d'idées et beaucoup de regrets. Il m'entraîne dans cette province qu'il connaît si bien, dans ces campagnes dont il exprime avec tant de talent l'attrait inéluctable. Il me dit les matins mystérieux et les soirs pleins de poésie mélancolique. Il m'entraîne le long des sillons que le soc a retournés, le long des champs que le semeur a fécondés. Il me fait entrer à sa suite dans les fourrés épais de la forêt sombre; et du sillon s'élance le cri de l'alouette, et du champ s'élève le croassement du corbeau, et de la forêt éclatent les mille bruits

O. de Penne

CHIENS D'ARRETS

Chiens d'arrêt

CITY COUNCIL LIBRARY

qui sortent des bruyères, qui sifflent dans les taillis, qui s'abattent des cimes, qui se répandent partout en une harmonie inoubliable.

On va me trouver bien verbeux et estimer que je brode sur une pointe d'aiguille et que la moindre question d'art ferait bien mieux l'affaire. Que m'importe? L'art n'est-il pas partout? Et n'est-il pas artiste celui qui suggère à propos de quelques aquarelles tout un discours. Certes, je ne me suis jamais astreint au rôle du sténographe qui ne rend que ce qu'il entend. J'ai la prétention d'aller plus loin et plus haut. Je l'ai déjà dit et je le répète. Dans ce livre écrit en fantaisiste, je brode sur des théories données, je traduis, j'arrange, j'invente même des particularités. Je suis celui qui passe, qui regarde, qui commente et qui conclue. Sans connaître l'artiste qui pose devant moi, je prétends le peindre et mettre en lumière ses préférences. J'essaie de trouver des affinités entre l'homme et l'inventeur. Parfois la tâche est ingrate et le champ à exploiter stérile. Tel n'est pas le cas ici; et quoique n'ayant jamais rencontré M. de Penne, j'espère néanmoins avoir tracé de lui ce qu'on appelle un « crayon » assez ressemblant. Il m'a paru amusant de le regarder à travers ses œuvres, et de détacher de ses œuvres mêmes le trait caractéristique propre à le faire reconnaître. Les sérieux trouveront que j'en prends à mon aise et que je simplifie la besogne précisément parce que je la complique. Qu'est-ce que cela me fait? J'ai toujours eu pour principe de mêler l'imprévu à ce que je sentais, de pratiquer à ma manière la critique telle que je la conçois, d'y mettre beaucoup de moi dans des pages qui ne s'écartent jamais d'un point de départ initial. Pour le reste, je laisse faire aux dieux.

Je crois avoir tout dit et suffisamment expliqué ma manière, que je crois bonne, sans doute parce qu'elle est mienne. Je reviens à présent aux derniers morceaux exposés par M. de Penne et qui s'appellent : *Relai de griffons* (effet de neige); *Chiens d'arrêt,* et *Chiens courants.*

Dans le *Relai de griffons* M. de Penne a peint, comme il sait le faire, un délicat paysage d'hiver, avec des chiens d'un dessin, d'une vérité et d'une qualité d'exécution remarquables.

Les *Chiens d'arrêt* sont au bord d'une rivière qu'ombragent de beaux arbres. Ils sont là, l'œil attentif, l'oreille au guet et dans une pose tellement intelligente et saisissante, qu'ils passionnent.

Enfin, les *Chiens courants*. Toute une meute au repos, avec auprès, les piqueurs vêtus de rouge, attendant les ordres. Pendant ce temps le châtelain sur les terres duquel on va chasser écoute les explications d'un garde; son cheval, tout sellé, piaffe, et devant le regard s'ouvre comme quelque chose d'infini la vaste forêt qui, tout à l'heure, tremblera sous le galop furieux des cavaliers et s'animera joyeusement aux sons du cor jetant dans l'espace son appel éclatant.

GETTY CENTER LIBRARY

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, EDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

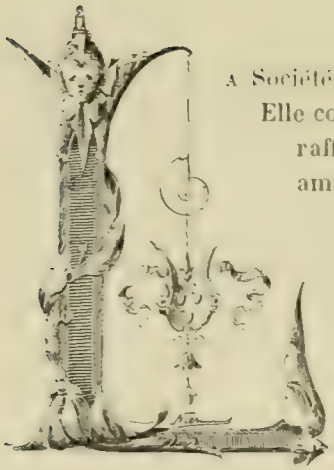
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

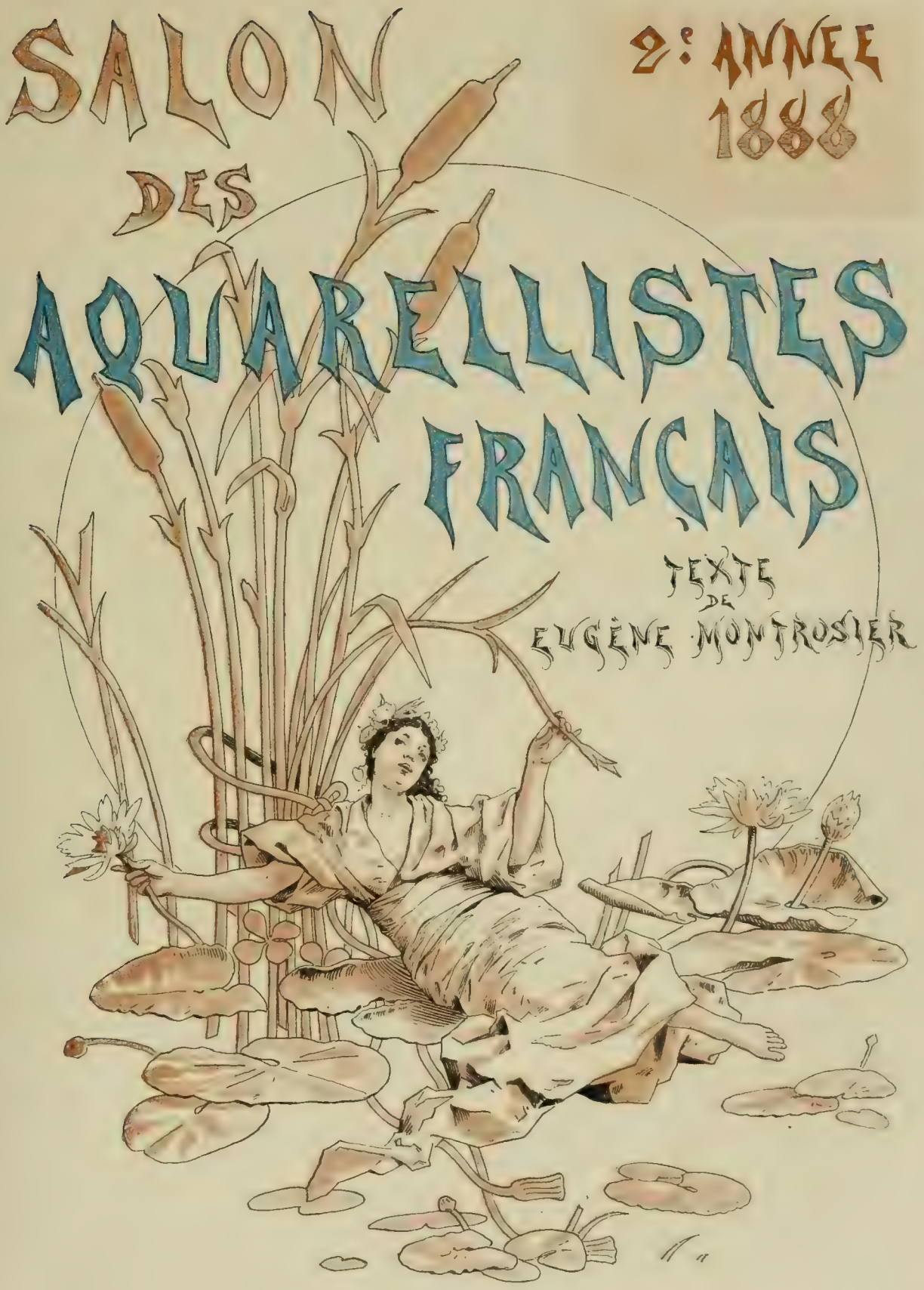
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS. — TYP. G. CHAMEROT. — 20829.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

~~11e~~ Fascicule. 14

Prix : 3 fr. 50

JOHN-LEWIS BROWN

QUELQU'UN qui lirait ce nom sur une carte de visite ne manquerait pas de dire : « Tiens, un écossais! » et, tout aussitôt, il fredonnerait un air de la *Dame blanche*. Eh bien! quelqu'un se tromperait, car cet écossais est de Bordeaux, et ce bordelais est un des plus fins parisiens que je connaisse. Passer une heure avec M. Lewis Brown, mais c'est un régal exquis. Ce qu'il dépense de verve, d'entrain, d'humour; ce qu'il trouve de choses justes vivement définies, de traits de mœurs vivement indiqués, de réflexions piquantes, d'aperçus mordants; ce qu'il nous peint un homme d'un trait, largement posé, et ce

qu'il déchire avec grâce les fausses réputations ce n'est rien que de le dire, il faut l'entendre. Il faut aussi voir sa physionomie si mobile et si vibrante avec le pétillement des yeux et l'ironie qui circule sur les lèvres! Mais sous ce masque de sceptique, on finit par découvrir un homme de bon conseil et de bon appui, disposé à tout mettre en œuvre pour rendre un service. M. Lewis Brown, c'est un faux pessimiste; il n'est pas plutôt rentré chez lui, dans l'atelier où se joue sa pensée et où s'épanouissent ses rêves, qu'il accroche la tunique de Shopenhauer dans le vestiaire des costumes d'un autre âge, et qu'il redevient un être fin, paradoxal, spirituel, faisant flamber la conversation en y jetant des mots qui crépitent, assez semblable en cela aux ménagères qui saupoudrent leur charbon mal allumé, de gros sel, afin de l'aviver.

Du reste, chez M. Lewis Brown, la peinture c'est l'homme; et les particularités intimes que je signale, le public les découvre dans les tableaux de l'artiste. Comme M. de Penne, M. Lewis Brown s'est voué au sport hippique, à la représentation du cheval et des élégances mondaines auxquelles il est mêlé. Il dit depuis la promenade matinale de deux amants courant dans la rosée sous les allées boisées et s'enivrant de leur propre course, jusqu'au fantasque dressage du coursier favori dans le champ d'entraînement, où baragouinent les jockeys mal embouchés. Il excelle à jeter dans des paysages délicats et poétiques le joli froufrou des toilettes, la note éclatante des habits rouges, le beau désordre d'une suite de mails au repos, au carrefour d'une forêt, à l'heure du lunch. L'art de M. Lewis Brown est, avant tout, distingué et précis. Les amateurs disent qu'on ne trouve pas d'anachronismes dans ses sujets et que ses tableaux ont de la race. J'ai sur ce point la foi du charbonnier et je m'incline devant l'arrêt suprême des gens du bel air, avec d'autant plus de facilité que cette vérité absolue m'est indifférente. Ce que je demande à un artiste, c'est de me procurer une émotion, et je regarderai bien plus si le bonhomme qu'il a peint est humain que si les boutons de ses

JOHN-LEWIS BROWN

LE DÉPART

Le depart

guêtres sont à leur place. Il ne faut pas s'arrêter à ces subtilités qui transformeraient un peintre en artiste en cheveux.

Mais que me voilà donc loin du but de cette étude! Au lieu de raconter les scènes inventées par M. Lewis Brown je me perds dans les sentiers buissonniers que mon imagination a pris, et je musarde tout le long de la route. Rentrons vite dans la bonne voie et rattrapons le temps perdu.

Sur les lames d'un éventail, M. Lewis Brown a peint un délicieux paysage montrant dans une séduisante perspective, de grandes pelouses vertes et la lisière d'un bois plein de mystère, sorte de rendez-vous élégant pour les châtelains des environs. Des voitures sont arrêtées, les chevaux ont été dételés; çà et là, les gens de service vont et viennent, pendant que les maîtres se promènent. Très joli d'aspect et d'une exécution bien habile, ce *Private meeting*.

Hallali, épisode d'une chasse à courre. Deux cavaliers, un chasseur et une amazone entraînés par leur ardeur — et qui sait, peut-être par un motif secret, — poursuivent seuls le cerf qui s'est jeté dans un étang. Le lieu est pittoresque et bien propre aux tendres aveux. Nul bruit, si ce n'est l'agitation de la bête dans l'eau et le glissement des cailloux que le galop des chevaux a fait rouler sur le sol, ne trouble le grand silence et la paix calme qui règne dans cet endroit. Un ciel comme poudré éclaire ce passionné chapitre d'un roman de mœurs.

Sous ce simple titre : *Aquarelle,* M. Lewis Brown a exposé une page importante arrachée au livre si divers, si complexe, si mouvementé de la vie de province. Nous sommes dans la cour de l'hôtel du *Lion d'or,* à l'aube d'une journée d'automne. Des cavaliers nombreux se disposent à partir pour la chasse. Chasse importante, car tous les rangs sont confondus et toutes les classes mélangées. Des habits rouges, des redingotes, des dolmans d'officiers confondent leurs notes si diverses et leurs tonalités si variées. Il y a là un joli ragoût de couleurs atténuées par l'espèce

de brouillard qui enveloppe les hommes et les choses. Un amusant va-et vient jette de l'animation et de la vie dans cette cour d'hôtel où s'agitent les chasseurs, où passent les piqueurs, où piaffent les chevaux. Des poules picorent entre les jambes des quadrupèdes, des chiens gambadent, des chats fuient éperdus. Sur la gauche, une servante qu'on dirait sortie de quelque tableau flamand vient avec un plateau, des flacons et des verres offrir le coup de l'étrier. Sous le large porche de la cour s'aperçoit une rue de la ville à peine éveillée et sur les pavés de laquelle glissent ainsi que des ombres les ouvriers de la première heure.

EDMOND YON

Le voyage au fil de l'eau, qui n'a été tenté de le faire? Voyage à l'aventure, sur un fleuve plein d'imprévu, de surprises, de charmants spectacles; entre des rives toujours ombragées et toujours fleuries, avec des changements d'aspect, des découvertes rares, des impressions attachantes; voyage où la pensée semble comme bercée, où l'âme se rafraîchit et se vivifie; où les motifs surgissent à chaque minute avec des aspects qui saisissent, des émotions qui retiennent et quelque chose d'impalpable, d'insaisissable, qui flotte dans l'air, sorte de combinaison qui mêle ce qui descend de la nue et ce qui monte de la terre et de l'onde.

Ce voyage, M. Edmond Yon l'a réalisé et, pendant près d'un mois, bercé par les vacillations d'un yacht à voiles, *le Triboulet*, il s'est laissé vivre entre Poissy et Rouen, passant du farniente le plus complet à l'admiration la plus intense, et de l'admiration la plus intense à la traduction la plus éloquente.

Durant de longs jours, il a promené ses chimères sous le grand ciel et son imagination s'est comme trempée dans l'atmosphère qui l'enveloppait de toutes parts.

Il a interrogé les bords enchantés de la Seine, il a noté au passage les motifs séduisants, il a emporté dans son œil les aspects propres à être transcrits; en un mot, il a emmagasiné les émotions qui emplissaient son cœur; et avec la précision des choses vivement ressenties, il a écrit une à une les phases d'un voyage inoubliable.

Depuis bien longtemps déjà, je suis toujours avec joie les manifestations de M. Edmond Yon, et je mesure ses émois d'artiste à mes enthousiasmes de curieux. Le peintre ne peut être banal parce qu'il est une sorte de sensitif. Des sentiments vibrent en lui qui sont les reflets ou les échos de ce qu'il a vu et de ce qu'il a entendu. Et le spectateur, même le plus indifférent, s'arrête devant les œuvres signées de ce nom : Edmond Yon. Pourquoi? La réponse est facile à faire : M. Edmond Yon est plus qu'un peintre, c'est un artiste; il est plus qu'un vulgaire traducteur, il interprète; et dans toute interprétation on mêle de la passion, et mêler de la passion à une œuvre, c'est la faire vivre.

Ce que j'écris là, cette année, ce n'est pas chose nouvelle. Vingt fois déjà j'ai eu la bonne fortune d'avoir à m'expliquer sur le peintre de Montmartre, sur ce paysagiste exquis mêlant la poésie de sa pensée à la prose de ses pinceaux et sachant être personnel aussi bien en nous rappelant les moulins qui tournent au penchant de sa colline, que le bateau qui file entre deux bras de rivière sous les saules emmêlés en un décor magique.

Le paysage ne se décrit pas plus que la nature ne se raconte.

Edmond Yon

LA SEINE A RANGIPORT

La Seine à Rangiport

Une émotion ne se résume pas avec des mots, une joie intense qui déborde ne s'explique pas par des phrases. On subit un choc d'admiration, on s'en souvient, on en vit, quelquefois même on en meurt; en dire le pourquoi n'est pas donné à l'homme. C'est pour cela qu'il est si difficile, dès qu'il s'agit de la nature, de ses spectacles, de ses côtés grandioses, de ses aspects mélancoliques, de fixer par des mots les sensations ressenties. Tout est inéluctable, tout est sublime dans la nature, depuis les espaces que l'horizon seul délimite jusqu'à ces sites que borde un ruisseau, que coupe la silhouette d'un village, qu'assombrit le profil d'une montagne, que rafraîchit le cours tempétueux d'un torrent, qu'égaie le toit rouge d'une chaumière perdue dans un enclos où paissent les vaches à l'œil contemplateur. Mais cette grandeur, cette sublimité, les esprits d'élite seuls vont jusqu'à elles, et alors l'émotion intime ressentie se répand largement sur la toile, où la main d'un délicat l'a pour ainsi dire concentrée.

Est-ce que tout ce que je viens d'écrire ne se retrouve pas dans les quatre aquarelles de M. Edmond Yon? dans *la Seine à Rangiport;* dans *le Bras gamin à Notre-Dame-de-la-Garenne;* dans *Coin de village au soleil;* et dans *Lavacourt.*

J'aime beaucoup *la Seine à Rangiport.* C'est un charmant tableau, bien composé et d'où se dégage la bonne senteur des champs. A droite, un terrain en pente tout fleuri, tout embaumé, en dépit des crevasses qui le traversent. Au second plan, un bouquet de bois; puis, la Seine avec des bateaux amarrés; et, au loin, un pont. La main du praticien et l'âme du poète ont fait de cet aspect de nature une chose tout à fait remarquable.

Le Bras gamin coule entre deux rives revêtues de verdure et piquetées de fleurettes. Des saules, des ormes, des arbres centenaires agitent leur cîme comme de vastes encensoirs au-dessus d'une eau transparente. Un ciel bizarre et très imposant dans ses vigueurs couronne cette page fleurie de vérité et de puissance.

Coin de village. Morceau amas de maisons tout ensoleillé, planté dans un bas-fond avec des collines semblant dans le lointain se confondre avec la nue. Des nuages, troués de pans de bleu, courent dans l'espace et imprègnent cette composition de mélancolie et de profondeur.

Enfin *Lavacourt* avec ses maisons bizarres étagées sur la berge et comme enfoncées dans la verdure, ses coteaux fertiles coupés en damiers par leurs cultures diaprées, la belle clarté qui enveloppe le paysage et le ciel d'un bleu foncé qui le domine, est un tableau parfait en tous points et où M. Edmond Yon a comme concrété les qualités éminemment françaises de sa manière et les dons éminemment personnels de sa facture.

Si je n'étais limité par la place, comme j'aimerais à exalter cette page que M. Edmond Yon a envoyée au Salon, et qui s'appelle *la Plaine d'Enfer, à Cayeux.* C'est une œuvre qui marquera une date dans la carrière du peintre.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, EDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

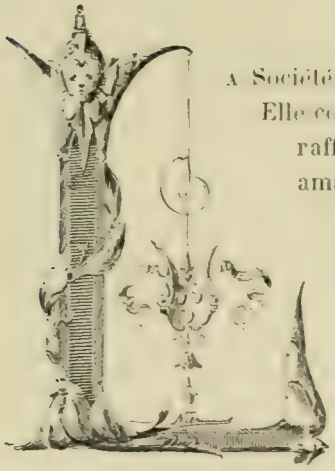
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

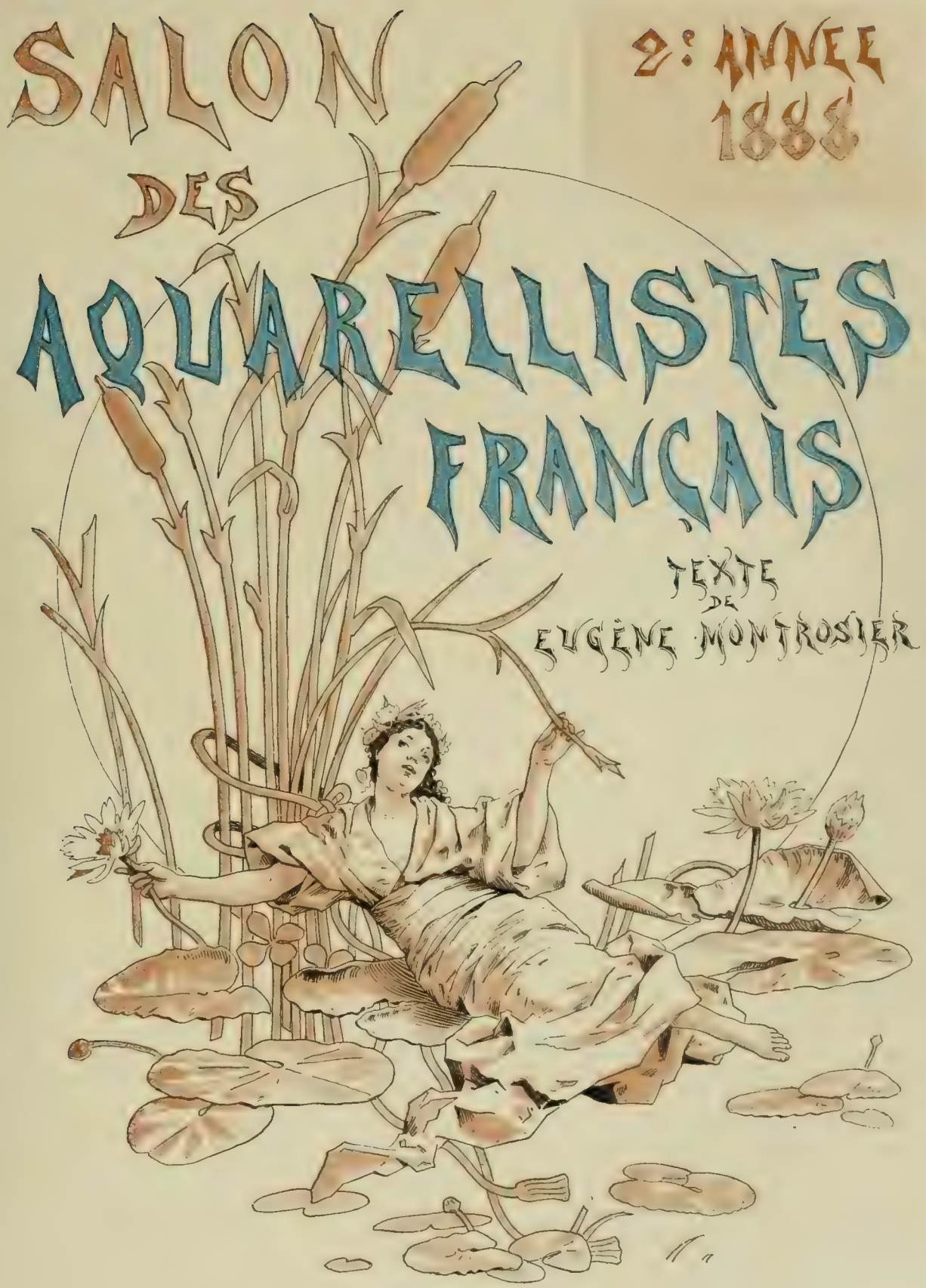
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS. — TYP. G. CHAMEROT. — 20829.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

~~11e~~ Fascicule. Prix : 3 fr. 50

1C

PAUL PUJOL

J'AIME à défricher les terrains neufs, à y mettre ensuite la pioche et la pelle pour me rendre compte de la nature du sol, de ses qualités productives, et des chances de récolte qu'il peut offrir. Terrain vierge souvent, terrain à peine ouvert par le soc de la charrue, et riche d'un *humus* que les siècles ont lentement formé. Je me plais de même à étudier les artistes nouveaux, à me pénétrer des idées qu'ils émettent et des résultats qu'ils obtiennent ; à chercher aussi le pourquoi de leurs tendances, et le mobile qui les fait incliner à droite plutôt qu'à gauche. Il serait bon, en passant, de constater que la peinture est la grande tentatrice, et que tous y vont de ceux qu'une vocation avait des-

tinés à un autre labeur. De même que tout homme aspire à parler, c'est-à-dire à exprimer quelque chose d'utile, de même tout homme intelligent ambitionne de rendre, avec des formes bien arrêtées, les sensations que son œil perçoit, et les émotions que son âme ressent. Une soif d'idéal semble altérer tous les esprits d'élite, un besoin d'inconnu les préoccupe, une folie les hante de préciser les idées écloses dans le cerveau, à l'heure où la réflexion l'enveloppe de chimères, jusqu'à en être mollement bercé. Le tempérament des êtres intelligents aspire à monter, à s'émanciper, à aller vers la lumière; et l'art, plus que toute autre faculté humaine, projette des rayons dont l'œil peut supporter l'éclat radieux.

Je ne suis donc jamais surpris quand je constate chez un homme que j'ignorais et qui, tout à coup, prend la première place et devient quelqu'un, des appétits immodérés de production, et une virtuosité de main supérieure à celle que le temps peut donner. Je constate alors une réussite, me réservant de faire, à mon heure, mon enquête et d'élucider le problème qui me rend songeur. Déjà, l'année dernière, les débuts de M. Pujol, connu seulement comme architecte, m'avaient charmé. Il dénotait, en des pages dont les amateurs se rappellent, des dons d'artiste très habile, très sûr de lui et de sa facture, et il obtint un réel succès. Les belles reproductions de châteaux historiques, la fière allure de ses différentes vues de Versailles; les intérieurs dans lesquels il intercalait quelque scène bien en harmonie avec les cadres, sont dans le souvenir de tous ceux qui les virent. Cette année, il fait mieux; et, l'architecte entrant en union directe avec le peintre, il nous offre, entre autres sujets, un morceau de premier ordre.

J'ai voulu, à ce propos, avoir la pensée intime de M. Pujol, et je l'ai fait causer longuement, ce qui était le meilleur moyen de le saisir tout entier, sous son vrai jour, de me rendre compte du point de départ qui avait guidé sa pensée.

La principale aquarelle qu'il expose rue de Sèze, intitulée

PAUL PUJOL

SALON DE Mme LA COMTESSE DE BIANCOURT

les Martyrs chrétiens, indique un inventeur en même temps qu'un savant. La composition en est importante, bien disposée, pleine de fougue et d'accent, et en harmonie avec un milieu qui est toute une restitution de civilisation morte. C'est dans le *Martyrologe chrétien de la Gaule méridionale,* que M. Pujol a puisé son sujet. Il est dit dans ce livre d'or des convaincus de la foi, que saint Saturnin, évêque de Toulouse, fut attaché à un taureau, et traîné ainsi à travers la ville, jusqu'au lieu où il expira. Là, s'éleva plus tard, une basilique bien connue des architectes et des archéologues, comme un des plus beaux spécimens de l'architecture romane (Saint-Saturnin ou Saint-Sernin).

Voilà le point initial de la composition de M. Pujol. Il a donc placé la scène véhémente qui s'agitait dans son cerveau, dans un cadre qui devait se rapporter à l'époque qu'il tentait de faire revivre. Ainsi s'explique l'arc de triomphe et la statue du César si audacieusement jetés dans l'espace. Ces deux monuments, outre qu'ils ont donné lieu à un développement très décoratif, caractérisent bien la grandeur superbe de la domination romaine.

« Partout où les Romains ont passé, ils ont laissé des cirques, des arcs de triomphe, des temples et des statues. » Le cirque pour le peuple; l'arc de triomphe pour le vainqueur; le temple pour les dieux, et la statue pour l'empereur; tous les termes d'une société ainsi concrétés, un monde disparu réapparaît subitement sous l'aveuglante clarté de l'histoire.

Tout ce que j'écris ressort des confidences très curieuses de M. Pujol. Je l'interrogeais, et il répondait à mes questions, jetant du même coup de la lumière, et sur le passé qui semblait sortir de la nuit, et sur la manière dont il comprenait son art.

« L'arc que j'ai représenté, — me disait-il, — est de mon invention; non seulement il ne reproduit aucun des arcs connus, mais il diffère de tous ceux-ci par sa structure. Voici la différence: dans tous les arcs de triomphe romains les colonnes atteignent à la corniche, tandis que chez moi, elles s'arrêtent au départ de

l'archivolte. Cette disposition m'a été commandée par la nécessité de mon tableau et la richesse des lignes. »

Toute la composition qui complète cette partie architecturale est originale et neuve. Enchaînés au socle qui porte l'image auguste du César, des chrétiens, hommes et femmes, attendent la minute du supplice pendant que saint Saturnin marche vers la mort. Des vieillards et des enfants sont désignés au trépas, l'aïeul à la barbe blanche, et la vierge dont la nudité chaste est livrée en spectacle à la foule en délire. Des centurions à cheval surveillent l'exécution, pendant que des taureaux attendent les victimes résignées. Au loin, la foule grouille, hurle, déborde sous l'arc de triomphe que remplissent les taureaux indomptés, tirant sur les cordes qui déchirent les membres du martyr. Dans une nuée descendent des anges que seuls les chrétiens peuvent voir, et portant de longues palmes qu'ils inclinent sur le front de ceux qui confessent leur foi. Des victoires aptères posées sur l'archivolte, donnent encore un aspect plus majestueux à l'arc colossal qui coupe l'aquarelle en deux, tandis que la foule qui se remarque en bas, avec la variété des costumes, l'éclat des couleurs, la sobre harmonie des masses, la belle lumière qui circule partout, et qui éclaire et enveloppe, précisent bien la vie et soulignent la vérité.

En somme, l'aquarelle *les Martyrs chrétiens,* est une belle page, marque un grand progrès, et se distingue par une belle envolée de la pensée, et par une heureuse souplesse de la main.

Après l'antiquité, après les Césars, après les martyrs, M. Pujol franchissant la distance des ans, nous montre ce que fut le XVIIe et le XVIIIe siècles par les vestiges que le temps nous en a laissés.

Le Pavillon de l'Aurore est un des restes des nombreux monuments que la duchesse du Maine avait fait édifier dans son fameux parc de Sceaux. Il occupait le milieu du grand potager planté par Le Nôtre. Mansard en fut l'architecte. Lebrun y peignit la coupole intérieure; c'est la voûte céleste avec de grandes figures personnifiant toute la mythologie astronomique : à l'est, le

char d'Apollon qui s'élève; au nord, la nuit qui s'enfuit. Diane va retrouver Encéphale; les signes du zodiaque et les constellations représentés en des motifs très intéressants. C'est là, assurément, un des plus beaux spécimens de la peinture de l'auteur des *Batailles d'Alexandre*.

Le Pavillon de l'Aurore fait partie du château de Sceaux, appartenant au marquis de Trévise, petit-fils du général Mortier, qui veille religieusement à son entretien. Le pavillon et la coupole sont peu connus; pourtant, dans son ouvrage intitulé : *la Comédie à la Cour,* M. Adolphe Julien en donne des descriptions et des dessins, d'après l'œuvre de Mansard.

Une autre très jolie aquarelle représente *le Salon de Mme la comtesse de Biencourt.* Lieu d'élection d'une femme artiste, très ouverte à toutes les manifestations de la pensée, rare nature de femme touchant à l'élite de la société, tout en restant simple et modeste, dès qu'il s'agit de sa personne. Et cependant, qui plus

qu'elle pourrait parler art dans ce salon rempli de merveilles, où sa main à su pétrir la glaise, assouplir le marbre et ciseler le bronze? Tous les ornements décoratifs fixés dans le métal, disposés un peu partout, et le *Milon de Crotone,* copié sur celui du Louvre, qui orne la cheminée, n'ont-ils pas été sculptés par elle. Je commets une indiscrétion en le révélant ici, mais j'estime qu'il est des vérités qu'il est bon qu'on sache, et des justices qu'il est bon qu'on rende; c'est toute l'excuse que j'ai à fournir.

D'autres numéros sont encore à citer dans la très remarquable exposition de M. Pujol, tels *le Salon de Mme la comtesse de Mun; le Jardin du Roi, parc de Versailles; Sentier à Gautier-Pyrénées,* et *Escalier du Cheval blanc au château de Fontainebleau.* Toutes ces pages qui touchent à des époques différentes, qui racontent des faits dissemblables et des mœurs opposées, marquent bien l'originalité réelle que possède celui qui les a conçues, en même temps qu'elles indiquent la souplesse d'un talent rompu à toutes les manœuvres, et apte à toutes les traductions. M. Pujol a d'autres mérites, que je prise au moins autant que ceux que je viens d'énumérer. Il sait beaucoup. Il dessine avec précision sans être sec, et avec vérité sans être pédant. L'architecte prépare les dessous, agence les lignes, découpe les silhouettes, trace les perspectives; l'artiste vient après; il suit le travail préparatoire sans servilité; il le couvre, il le complète et sous la magie d'un pinceau preste, subtil et raffiné, le trait initial disparaît, et la silhouette seule subsiste.

Tout dernièrement, j'ai voulu revoir des lieux qui sont familiers à M. Pujol, et j'ai refait le voyage de Versailles, et je me suis égaré dans ce parc admirable dont les allées offrent toujours quelque surprise nouvelle. Le temps était incertain, le ciel chargé de nuages, de l'humidité flottait dans l'air et parfois se transformait en pluie fine. Le parc, presque désert, semblait enveloppé de mélancolie; et j'étais heureux de m'y sentir presque seul, d'y promener mes rêves, d'y évoquer des chimères, d'y

PAUL PUJOL

MARTYRS CHRÉTIENS

Martyrs Chrétiens

penser à tant de choses autrefois grandes, autrefois radieuses, aujourd'hui envolées ou évanouies; et je me disais que ce parc, suite de ruines et d'écroulements dissimulés par les forces de la nature, cachés par les arbres, recouverts par les plantes, parfumés par les fleurs, égayés par les oiseaux, c'était un peu l'image de la vie quand on la regarde du haut des années qu'on a prises; et que, là aussi, des écroulements et des ruines ont fait brèche, à peine recouverts par les floraisons qui s'élancent en souvenirs des bonnes actions tentées, des devoirs accomplis, des labeurs utiles achevés; et la douceur de l'ombre des arbres, la jeunesse des plantes, le parfum des fleurs, le langage des oiseaux, nous avons tout cela dans le cœur; et c'est ce qui nous fait supporter la destinée.

Je ne sais si le lecteur est de mon avis, mais je ne trouve rien de plus intéressant que de pénétrer dans les dessous d'un artiste, que de se livrer à une sorte d'anatomie intellectuelle, et de trouver la réponse à une question qui souvent est posée : qu'est-ce que l'homme qui a produit telle chose? Est-ce sa main seule qui agit ou son cerveau qui enfante? Y a-t-il sous l'ouvrier un créateur? Que de fois n'ai-je pas vu des peintres, dont les œuvres étaient acclamées, ne pas savoir dire un mot à propos, montrer de cent façons diverses la pauvreté de leur instruction, et l'ignorance des connaissances les plus répandues. Ils me paraissaient semblables à ces calligraphes dont on vante les fioritures, mais qui seraient incapables d'écrire deux lignes sensées. Chez eux la façade est brillante; seulement, derrière cette façade, il n'y a rien. J'avoue que j'ai un faible pour les peintres chez qui on peut entrer à toute heure; qui, en dehors de leur profession, sont des esprits d'élite; qui joignent l'art au savoir, et qui mêlent la belle éloquence des émus à la respectable science des savants; qui peuvent à l'occasion être érudits, et en même temps joyeux conteurs; qui marient agréablement tout ce qu'on sait du passé, à tout ce que le présent nous a appris; qui, ainsi que l'a fait M. Pujol,

disent une scène de l'empire des Césars, et une scène des siècles galants, et font succéder à une période de persécutions un épisode de grâce, de distinction ou d'amour. Il ne faut pas qu'un peintre se cantonne dans une spécialité, qu'il affecte de ne rendre que certaines époques ou que certains genres, qu'il ouvre pour ne jamais le fermer comme un rayon de toiles peintes. En un mot, il est indispensable que l'artiste universalise sa pensée pour affermir son pinceau; qu'il puisse être aujourd'hui historien, demain anecdotier, ou encore portraitiste. C'est du reste ce qu'ont pratiqué les génies qui triomphent au Louvre. Et en tout, ils ont été grands. *L'Assomption* ou *le Pouilleux* sont marqués par Murillo de la griffe des forts; et Rembrandt est aussi glorieux quand il peint *le Bœuf écorché* que quand il peint *les Disciples d'Emmaüs!*

CENTER LIBRARY

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, EDITEURS
197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

SALON
DES
AQUARELLISTES
FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER

La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

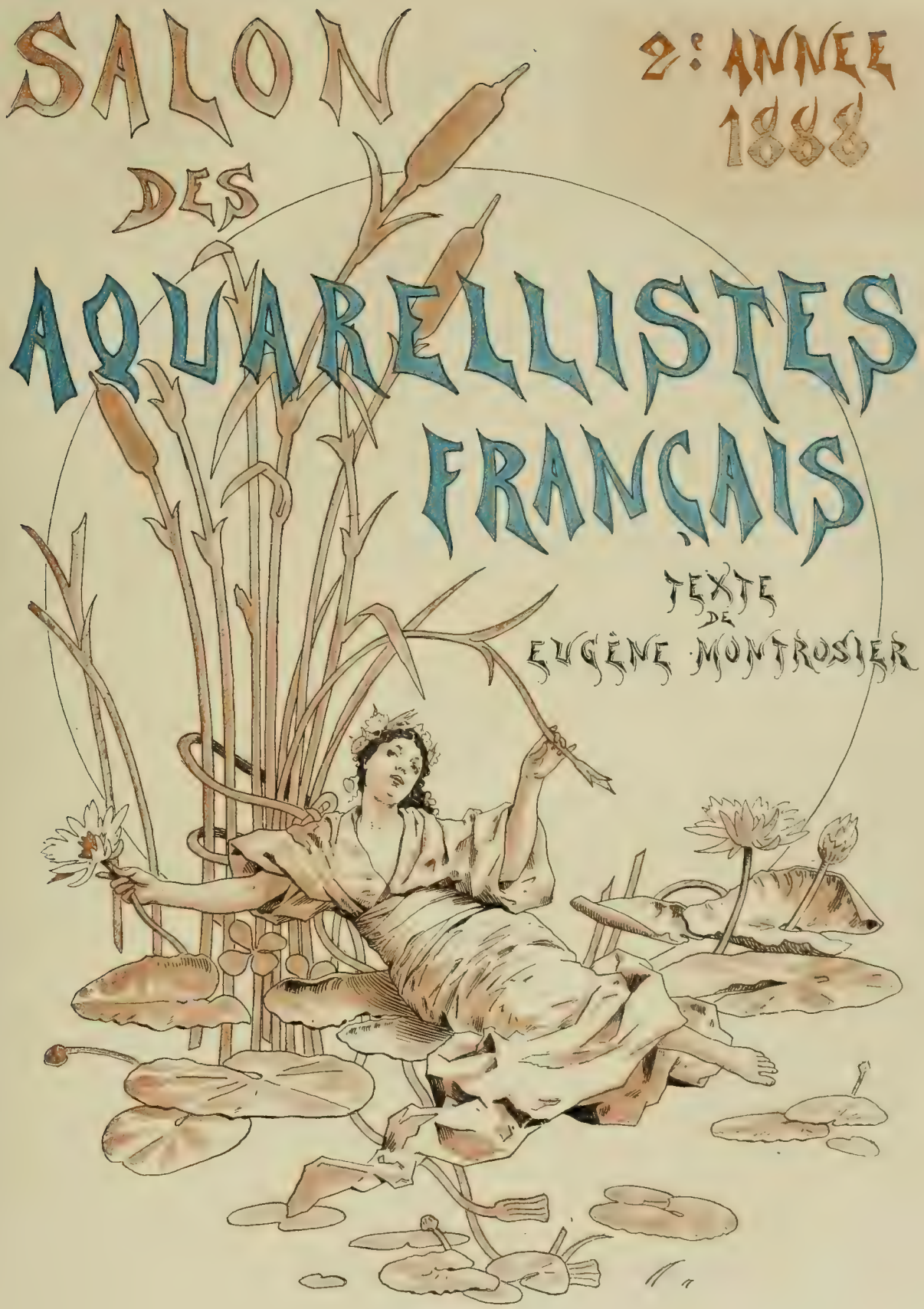
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 20829.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

11e Fascicule.

Prix : 3 fr. 50

16

LÉON LHERMITTE

Il faut à la poésie rustique son rhapsode; à l'homme des champs son Homère. M. Lhermitte est le La Bruyère de la glèbe.

Il n'est pas le premier qui ait été tenté par le labeur qui le passionne à cette heure. D'autres déjà ont fouillé le sillon où se sont rencontrés Ruth et Booz, et en ont retiré plus d'un épi gonflé dont la semence a été féconde. Mais je trouve en M. Lhermitte un interprète nouveau de la vie rurale, montrant en des strophes éloquentes tout ce que peut, tout ce que doit être le poème de la nature.

Millet a été avant lui un sublime interprète du paysan. Il a fait de ce dernier le complément du sol que retourne le soc de la

charrue; il l'a montré dans tous les actes de la vie rurale. Et même quand le paysan était absent de ses tableaux; quand il se contentait de nous indiquer le champ patiemment retourné; quand il y jetait une herse au repos, avec un vol de corbeaux tournoyant dans l'espace, on sentait que quelque chose de vivant planait là, dans ce désert, et que si l'homme ne s'y voyait son labeur demeurait, et que demain des pousses vertes amèneraient la moisson future.

Je disais tout à l'heure que M. Lhermitte est le La Bruyère de la glèbe. Je devrais ajouter un La Bruyère tel que les conditions sociales et humaines doivent le désirer. Ce n'est plus du paysan geignant sous Louis XIV qu'il peut être question ici, mais du paysan émancipé, égal de son maître, et valant autant que lui devant l'urne d'où s'échappent les destinées d'un peuple.

D'accroupi qu'il était, il s'est redressé; d'humilié, il s'est relevé. Son travail est toujours pénible, mais il le fait dans la plénitude de ses droits et dans la conscience de ses devoirs. L'homme des champs est quelqu'un. De là, une variété infinie dans ses travaux, dans ses joies, dans ses luttes, dans ses passions, dans ses convoitises; de là aussi une grande diversité dans ses œuvres. Partout où on le rencontre, il intéresse et souvent il émeut. Hommes et femmes ne sont plus des choses, mais des créatures, et ce qui émane d'eux devient thème à discussions.

On ne prend plus le paysan seulement au sillon, on le suit dans ses étapes, on pénètre dans sa demeure, on devient familier avec ce qui le touche, l'arrête ou le retient.

C'est ce qui fait que des compositions comme la *Soupe* deviennent matière à beaucoup d'écriture, et que le public se laisse prendre à bon droit par le côté humain qui s'en échappe.

Le peintre nous entraîne derrière lui dans un intérieur rustique, dans un logis de campagnards à qui le travail a donné presque l'aisance. Le lieu est doux et propice. La pièce est vaste et saine. Des meubles luisants la garnissent. Un buffet à dressoir

L. LHERMITTE

COUTURIÈRE

Couturière

se voit sur un des côtés; des meubles, des ustensiles sont dispersés ça et là. Au milieu, une table auprès de laquelle se tient une mère donnant la becquée au dernier né. D'autres enfants plus grands, précisent la maternité. Je ne sais quoi d'intime, de tendre, de chaud enveloppe et baigne cette scène qui dit éloquemment le calme du travail et la quiétude de la liberté.

D'autres épisodes pleins de caractère sont consacrés à développer les idées chères à M. Lhermitte, épisodes empreints de pénétration, rehaussés de grandeur agreste; les uns pris en plein air, avec les vastes horizons et les ciels fuyants, les autres consacrés au travail ou à la prière; tous racontant un fait, mettant en lumière un sentiment, faisant valoir une pensée hautaine. Tels les *Foins,* dessin où passe un souffle d'églogue; la *Prière à la chapelle,* d'une élévation attendrissante, tant il y a de distance entre la nature des femmes qui s'abîment dans leurs psalmodies et la divinité de celui qu'elles implorent; la *Couturière,* une mère et sa fillette, cousant avec ardeur; *Sous la halle,* morceau d'un excellent sentiment d'art; et cet *Intérieur* où se voit une femme seule, assise devant la cheminée dont les flammes jettent des paillettes sur les cuivres et accrochent des lumières aux saillies.

Tout l'homme rustique vit et palpite dans les conceptions de M. Lhermitte; toute son intelligence relative, c'est-à-dire son instinct, y éclate; tout ce qui le fait stoïque et résigné s'y démêle; tout ce qui le rend digne d'estime s'en détache. Je ne sais si le paysan est sensible aux spectacles qu'il voit chaque jour; si la belle ordonnance des plaines sans fin que piquent à distance des bouquets d'arbres; si le bois mystérieux dont les branches frissonnent; si le ruisseau courant, capricieux, sur un lit de cailloux; si les beaux horizons, si les ciels vertigineux, si les couchers de soleil radieux, si le vent qui souffle, l'air qui frémit, l'oiseau qui passe, le grillon qui chante font vibrer en son âme quelque corde tendue; mais je crois qu'il a une façon à lui d'être poète, qu'il aime la terre pour le mal qu'elle lui cause, pour les soucis qu'elle

lui procure, pour les anxiétés que lui feront éprouver la grêle qui menace, la sécheresse qui dure, la moisson qui grandit; et que devant le grain tombant joyeusement sous le fléau qui broie l'épi, ou devant le vin s'épandant en larges filets sous le pressoir qui écrase la grappe vermeille, le paysan éprouve une joie intense, quelque chose comme la satisfaction du savant venant de résoudre un problème qui lui paraissait insoluble.

ALBERT BESNARD

Le masque de Janus s'adapterait à souhait au visage de M. Besnard, si difficile à saisir sous sa véritable expression, si ondoyant et si divers, si raffiné et si subtil, si généreusement doué et pourtant si fantaisiste. Il y a comme de la Kabale dans l'art de M. Besnard; et ceux-là qui vivent dans l'intimité de son cerveau, qui connaissent les recherches de son intelligence et les exigences de sa pensée sont parfois bien étonnés devant certaines de ses conceptions. M. Besnard enthousiasme ou stupéfie; il soulève de ces cris qui enlèvent un homme jusqu'au pavois ou fomente des tempêtes — dans une salle d'exposition! Il est ou absolument exquis, ou complètement illisible.

Il touche l'azur ou se débat dans les nuages; et, nouvel Icare, il plane entre ce qui est la lumière des esprits radieux et ce qui est la nuit des esprits inquiets.

M. Besnard sait tout de son art. Sa facture est d'un être supérieurement doué qui s'amuserait à intercaler un rébus dans une page d'Homère. Allez donc avec un tel homme émettre une idée, ou formuler un jugement. Qui oserait dire le mot définitif sur ce talent troublant et simple, mystérieux et délié, qui passe de la grâce et de la poésie à l'horrible et à l'incohérent.

Ah! si j'avais aussi bien à parler de l'Exposition des Pastellistes! avec quelle joie je prendrais une à une toutes ces pages où tant de science se mêle à tant d'élévation, où la main s'est faite si habile, si souple, si veloutée, si colorée; où des morceaux exquis attirent, retiennent quand on est devant eux, et demeurent en l'âme dès qu'on les a quittés. Aux Pastellistes, M. Besnard a précisé des tendances, écrit avec hauteur des caractères, fait se jouer sur des carnations féminines toutes les nuances transparentes des chairs jeunes, enveloppé la lumière vivante qui se dégage des déités que nous révérons de la lumière triomphale des jours sans nuages ou des nuits étincelantes.

Phénomène curieux à constater. On estime d'autant plus M. Besnard, qu'on devine que, même quand il étonne, il est consciencieux et sincère. C'est la pénétration de sa nature qui explique la pénétration de ses recherches. Il veut percer les secrets d'une sorte d'au delà pour lequel notre œil n'est pas encore façonné. A l'Exposition des Aquarellistes, peut-être M. Besnard avait-il un peu abusé de ces essais qui laissaient les spectateurs songeurs? J'y trouvais, moi, dans ces esquisses, dans ces études fermées comme des abstractions, l'intérêt, la hardiesse, l'inattendu qui jaillissent des bouts de toile, des fragments de panneaux semés au hasard, couvrant les parois, dans l'atelier des peintres, et sur lesquels ceux-ci ont donné l'impression vierge de leur génie, et qu'ils ne retrouveront plus jamais.

ALBERT BESNARD

PLEIN JOUR

Plein Jour

Parmi les sujets que nous montrait M. Besnard, quelques-uns possédaient une force attractive très réelle : par exemple ceux qui, même dans le déshabillé de la création, indiquaient une volonté implacable et laissaient du même coup entrevoir une idée; quelque chose qui serait ainsi qu'un germe sortant tout de suite du sol où le grain aurait été semé.

Des titres choisis par M. Besnard on pourrait tirer des déductions, et presque deviner les inquiétudes de son art toujours à la recherche d'horizons nouveaux et de continents inconnus. Une *Cime; Silhouettes;* un *Nuage qui marche; Altitudes; Plein jour; Douceur;* une *Nuit; Songeuse,* etc. D'autres appellations précisent, telles : *Lac d'Annecy; Au bord du lac; Talloires.*

Le Lac d'Annecy est tout bleu; les montagnes qui le dominent semblent des matières volcaniques; au pied des montagnes, au bord du lac, un vapeur accoste laissant s'échapper de sa cheminée assez de fumée pour en envelopper tout le tableau de M. Besnard. L'aspect général quoique bizarre paraît singulièrement vrai. *Au bord du lac.* Une femme de jolie distinction laisse errer sa pensée dans l'illimité du rêve. Figure d'une délicatesse hautaine, intelligence qui a de la race. *Silhouettes.* Dans un paysage chimérique, l'artiste a placé une femme nue, debout, montrant son dos et paraissant entrer dans une rivière qui coule auprès d'elle; à droite un âne et une charrette. Figure, âne, charrette, masse d'arbres, se découpent en silhouettes sur un ciel incandescent. *Un nuage qui marche.* Peindre un nuage qui marche, c'est aussi subtil que de vouloir prouver que les mots ont des couleurs, et qu'on peut composer une palette de ces mots, et que cette palette serait en même temps une lyre! On sait qu'une nouvelle école littéraire est en train de se fonder pour propager cette vérité lumineuse. N'en déplaise à M. Besnard, j'avoue qu'ici la vérité de ses sensations m'échappe et que le *Nuage qui marche* aussi bien qu'*Altitudes* ne me disent rien. Mais là où je le retrouve, là où j'admire toute la fraîcheur de ses qualités, toute la grâce de

son dessin, toute la profondeur de ses indications dévoilant une pensée et une âme sous le masque d'une figure humaine, c'est en regardant *Douceur* que je considère à l'égal d'un morceau de maître. J'aime aussi beaucoup *Plein jour*. Même révélation de caractère que dans le précédent numéro. Figure étudiée jusqu'au cœur et prenant l'empreinte d'une médaille. Des douleurs, des passions doivent la traverser, cette évocation mystérieuse d'une femme, surprise en pleine vie et laissant flotter autour d'elle de l'inconnu et du mystère. N'est-ce pas sous le poids trop lourd de songes trop lancinants que la tête s'est lentement inclinée pour venir s'appuyer sur les deux mains, et que le regard semble fermé par le sceau d'une énigme?

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, EDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER

La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

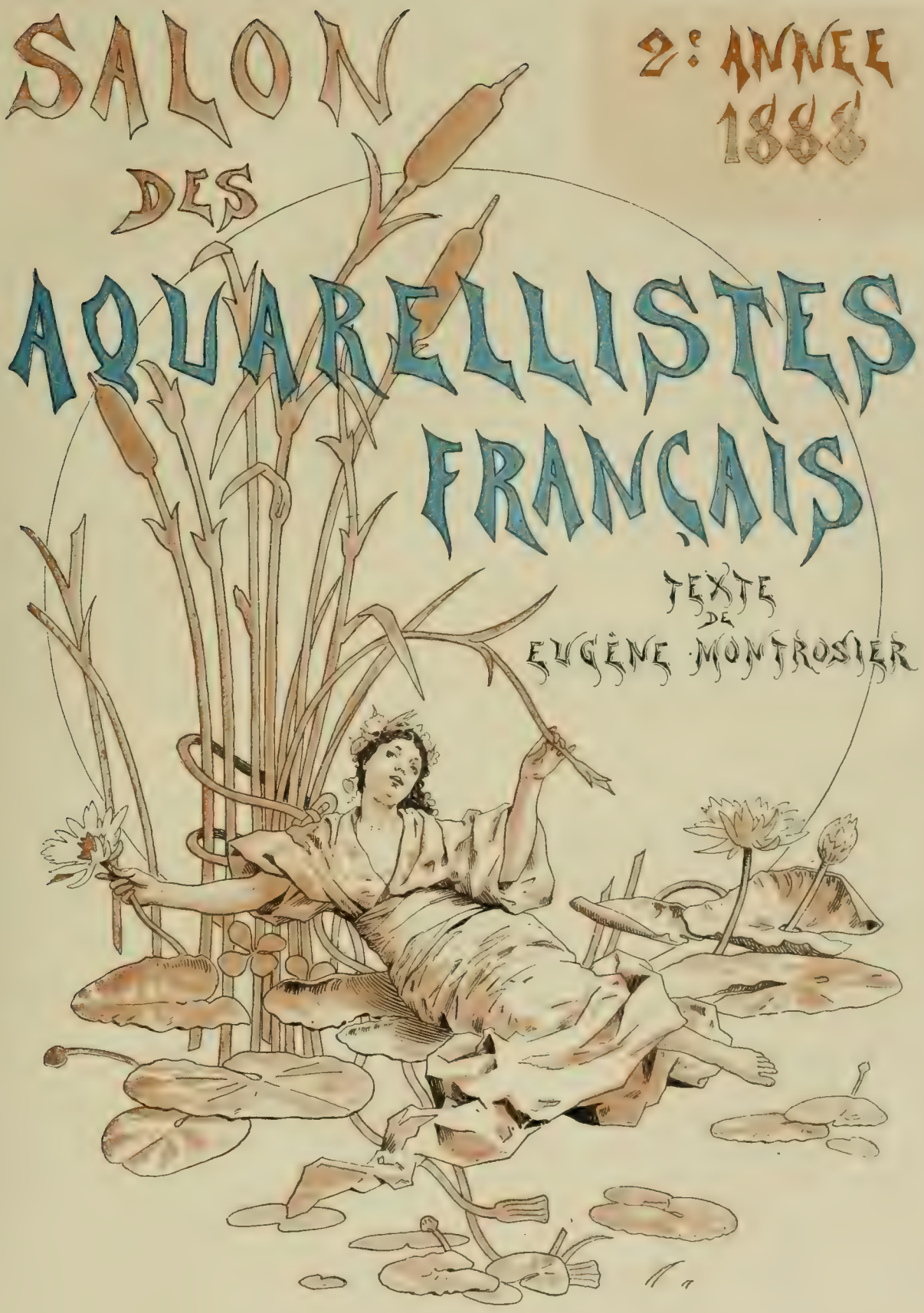
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 20329.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

~~11e~~ Fascicule.
17

Prix : 3 fr. 50

ERNEST DUEZ

ILLERVILLE qu'affectionne le peintre et où revit le souvenir de Daubigny et de Butin a été cette année délaissé par M. Duez. C'est du midi qu'il nous rapporte la lumière. Son talent si souple et si délicat semble s'être retrempé dans une fontaine de Jouvence, et il nous revient avec des émotions véritablement exquises. Avec lui, toujours on a des surprises nouvelles et des joies savoureuses. Le public, j'entends ce public d'élus dont l'âme vibre avec l'âme des artistes, ne peut rester indifférent devant certaines interprétations de la nature. Il sent des idées subtiles, des intentions passionnées, des sensations de vérité quand il se trouve en présence d'œuvres

qui tout de suite s'imposent par un je ne sais quoi d'inexplicable et qui est tout simplement le charme. Le charme! Voilà une qualité bien difficile à définir, qui est impalpable, fugitive, mais qui est réelle; qui réside en toute chose et qu'il faut découvrir; qui est chez la femme, soit dans le regard, soit dans l'expression du visage, soit dans une attitude particulière; vertu secrète qui semble s'exhaler ainsi qu'un parfum et qui vous prend tout entier et pour toujours. Un homme a excellemment défini le charme dans une circonstance dont se rappelleront certains de mes contemporains. Cet homme, c'est Samson, le sociétaire du Théâtre-Français. Il fit vers 1860, dans l'amphithéâtre de l'École de médecine, une conférence sur Molière et sur l'influence que la Béjart exerca sur lui; et il donna une définition du charme qui restera de même qu'un modèle. Le conférencier fut acclamé par toute la jeunesse d'alors, et lorsqu'il sortit de l'École il passa entre deux haies d'auditeurs ravis qui, chapeaux bas, l'accompagnèrent jusqu'à sa voiture.

La supériorité du charme, mais ne vient-elle pas de se manifester pour nous, puisque, à la distance d'un quart de siècle, je viens de revivre une des émotions de ma vingtième année avec le détail précis de la particularité qui s'impose.

Je ne m'éloigne donc pas trop de mon sujet, c'est-à-dire des aquarelles de M. Duez, en exaltant la supériorité du charme puisque aussi bien son talent en est tout imprégné.

J'ai passé de longs moments devant son exposition. Je l'ai, pour ainsi dire, *relue,* comme on relit les strophes d'un poète aimé, et de ces visites fréquentes, de cette sorte de communion avec la pensée d'un peintre, je suis sorti absolument pénétré des scènes qu'il a vues et rendues; non pas rendues intégralement, mais rendues avec cette subtilité qui marque l'artiste et qui fait qu'on va à lui instinctivement, par attirance sympathique.

M. Duez voit très juste, et quand il a trouvé le motif qui

Ernest Duez

TOULON

TEMPS DE NOVEMBRE

Toulon

Temps de Novembre

séduit ses tendances et qui encourage ses qualités d'exécutant, il s'y donne avec passion; et si bien, si complètement qu'une espèce de flamme réchauffe sa main. Il pense et il a de l'esprit; il regarde et il s'émeut. Aussi, jamais il n'est banal. Son art est d'un délicat et ne peut atteindre que les délicats. Qu'importe! Il est apprécié des gens de goût, il va aux *dilettanti,* il a sa place marquée dans les collections épurées. La gloire de l'heure où l'on vit, mais ce n'est que cela.

De Marseille et de Toulon M. Duez a rapporté des marines ensoleillées qui sont des œuvres. Je ne reculerai même pas devant ce qualificatif dont on abuse pourtant beaucoup : chefs-d'œuvre! et je gage que les générations futures me donneront raison. *Toulon,* temps de novembre, nous montre une page pleine de mélancolie. Le quai aligne ses maisons dans une perspective savante, émue, encore qu'elle soit librement indiquée; le port présente un grand mouvement de vie à outrance. Ici des navires sont amarrés, des bâtiments reçoivent leur chargement, ou se vident des marchandises venues de l'Orient. Dans le port passent des vapeurs avec leur panache de fumée qui tourbillonne en spirale dans un ciel indécis, des barques circulent légères sur une mer lumineuse et argentée.

Les Mouettes du port couvrent de leurs points blancs et les bâtisses qui servent d'entrepôts, et les quais de débarquement, et la jetée à l'extrémité de laquelle flottent les signaux du sémaphore. Au loin, des montagnes à la cime bleutée comme le sont les vagues de la Méditerranée.

Le Château d'If (Marseille) a bien l'aspect d'un donjon de légende. L'histoire et le roman semblent s'être imprégnés sur les murailles et sur les tours absolument blanches par opposition à un ciel enfumé par les vapeurs dont les cheminées crachent la suie à pleins poumons. Une mer placide et bleue s'étend à l'infini.

Un Coin de la place de la Liberté à Toulon, très pittoresque et

d'une justesse de tons vraiment remarquable. A droite s'étendent en amphithéâtre des bâtisses aux toits rouges. Sur la place des arbres rachitiques et entre les rangées d'arbres des être humains qui s'agitent et que Dieu mène; une famille en deuil; plus loin, des officiers; plus loin encore, des individualités sans mandat, tous avec leurs geste si vrais, leurs attitudes si caractéristiques qu'on les dirait animés. C'est bien là un tableau de plein air, avec des personnages subissant les conséquences de ce plein air, et se découpant en taches sur le sol poussiéreux de la place.

Des natures mortes, des fleurs et des paysages accompagnent les pages que je viens de citer. J'en veux retenir une branche de pavots traversant tout un cadre et que le peintre a placée au bord de la mer; et dans un cornet japonais, des roses thé dont les pétales tombent une à une avec une lenteur qui est pleine de grâce.

ÉMILE BOILVIN

La naïveté charmante, la grâce chaste, le parfum pudique qui se dégageaient de cette délicate étude que M. Boilvin envoya, l'an dernier, comme morceau de maîtrise, ne se retrouvent pas dans les sujets qu'il a exposés cette année. La belle timidité du début s'est évanouie, et le peintre, aujourd'hui un habile, tente l'ascension des sommets escarpés. Toutes ses illusions, tous les beaux étonnements qu'il montrait ne sont plus; et un verbe audacieux remplace les balbutiements timides de ses initiations. J'avoue que j'avais été absolument pris par cette page qui chantait la jeunesse, l'innocence, le sourire dans un paysage fait pour quelque Titania, et où l'eau

bruissait doucement, où les feuillages frissonnaient, où dans les airs passaient des clartés et des harmonies; où le corps nu de la fillette semblait un beau marbre déposé, sur le tertre qui le recevait, par un enfant de la Grèce. Dans le même ordre d'idées, M. Boilvin eût pu achever le rêve commencé, et donner une série de figures symboliques, nymphes ou naïades, déesses des forêts ou des sources, placées dans des bois enchantés, encadrées dans des verdures mystérieuses; et il nous aurait ainsi entraînés à sa suite, nous tous qui sommes épris d'idéal, et qui dans un siècle de prose, demandons l'éternelle vérité à l'éternelle lumière, — celle qui vient d'en haut! Ceci, c'est le rêve que nous caressions, la chimère à laquelle nous nous attachions, l'aspiration qui emportait notre pensée; et ce n'était qu'un rêve! L'artiste en a décidé autrement. Il a déserté l'autel des dieux, et c'est aux œuvres des hommes, mêlant leur génie à la splendeur de la nature, qu'il a demandé l'inspiration. Certes, en tant que virtuose, il n'a pas perdu, car les deux aquarelles qu'il a peintes : *Pont du chemin de fer sur le Carey, à Menton,* et une *Entrée du port* méritent qu'on s'arrête quelque peu. De belles qualités d'exécutant; une subtile interprétation de la fluidité de la lumière dansante du soleil; une rapide compréhension de la masse, dans un aspect déterminé; une belle entente de l'ensemble, sagement équilibré; une sveltesse piquante dans l'accent général des couleurs et des effets; un tour de main qui étonne, tant il est déjà plein de roueries; telles sont les qualités qui se dégagent des aquarelles lavées par le génial graveur. Quant aux idées auxquelles l'artiste, — sorte de prosodiste savant, espèce de de Banville dans sa manière, accrochant des rimes riches, ainsi que le Pactole, à des pensées souvent hétéroclites, — ajouta la magie de sa palette et la dextérité de son pinceau, elles sont quelconques. Un train qui passe sur un viaduc, haut de même que l'aire d'un aigle, et dont les panaches de fumée fuient en spirales, et se confondent parmi les nuages. Au bas du viaduc, des

ÉMILE BOILVIN

PONT DU CHEMIN DE FER

SUR LE CAREY, A MENTON.

Pont du Chemin de fer
sur le Carey à Menton

femmes qui lavent à une source vive; rien de plus. Pas d'intérêt, pas de poésie; seulement des sensations justes, — le Midi traduit avec une vérité implacable, pour quelques raffinés, abstracteurs de quintessences.

Nice dénote un plus vif effort. Nice, vue de haut, avec des maisons enfouies dans les roses et dans les orangers, perdues dans un océan de verdure; et, plus bas, plus bas encore, le port où sont amarrés des bateaux de pêche et des yachts, où circulent des vapeurs évoluant suivant le caprice des flots. Au loin, c'est la mer bleue, transparente, se perdant à l'horizon dans un ciel très fin, et d'une couleur pleine de distinction.

Un paysage, placé après coup, et qui n'a pas d'histoire, puisque le catalogue ne le mentionne aucunement, repose la vue et réjouit l'âme. Paysage du Midi, avec un village, et une rivière qui baigne celui-ci. Un soldat en quête de rêverie s'y promène, solitaire, laissant aller ses songes vers l'infini, c'est-à-dire là où le clocher de son village se dresse dans la nue, et où pétillent les braises, sans cesse avivées, du foyer familial. Une mélancolie pèse sur ce joli morceau de nature, et une note humaine s'en exhale. Je vous disais bien que l'imagination tient une large place dans les travaux de nos artistes, et qu'ils marient volontiers ce qui bouillonne dans leur cerveau à ce qui palpite dans leur cœur.

Mais, ce que je leur reproche, ce que je reproche en particulier à M. Boilvin, c'est de ne donner que de trop rares échantillons de leur savoir, et de paraître plus des hommes de réflexion que des hommes de création. Réfléchir, c'est bien en toutes choses; agir, c'est mieux. Dans une œuvre, on ne dit jamais qu'une partie de sa pensée; surtout dans une œuvre de chevalet. C'est à peine si l'on parvient à dégager et à mettre en lumière une certaine acuité du regard et une réelle maîtrise de facture. Tout ce qu'on porte en soi est esquissé; rien de ce qu'on ambitionne n'est achevé; pourtant, l'imagination d'un artiste a besoin de ce

que j'appellerai des soupapes de sûreté. Elle bouillonne, elle est surchauffée; et le meilleur moyen de la dégager, n'est-ce donc pas en laissant couler sur la toile ou sur le papier, en des esquisses, en des recherches, cette lave que le volcan sans cesse en travail tend à rejeter. Et, en dehors de l'imagination, la nature et la vie n'offrent-elles pas chaque jour, à chaque heure, des spectacles tels que celui qui en est le spectateur ému, se sent le besoin de fixer en quelques traits, les grandes lignes qui ont retenu sa vue, émotionné son âme. Et ainsi, les matériaux s'ajoutent aux matériaux; les aspects particuliers d'un site le complètent; les expressions multiples d'une créature humaine la particularisent; des fragments de sensations se soudent les uns aux autres, et forment un tout pénétrant.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, EDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

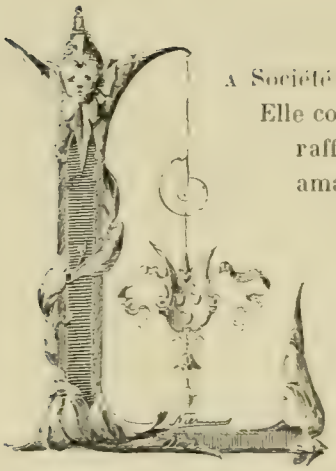
SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

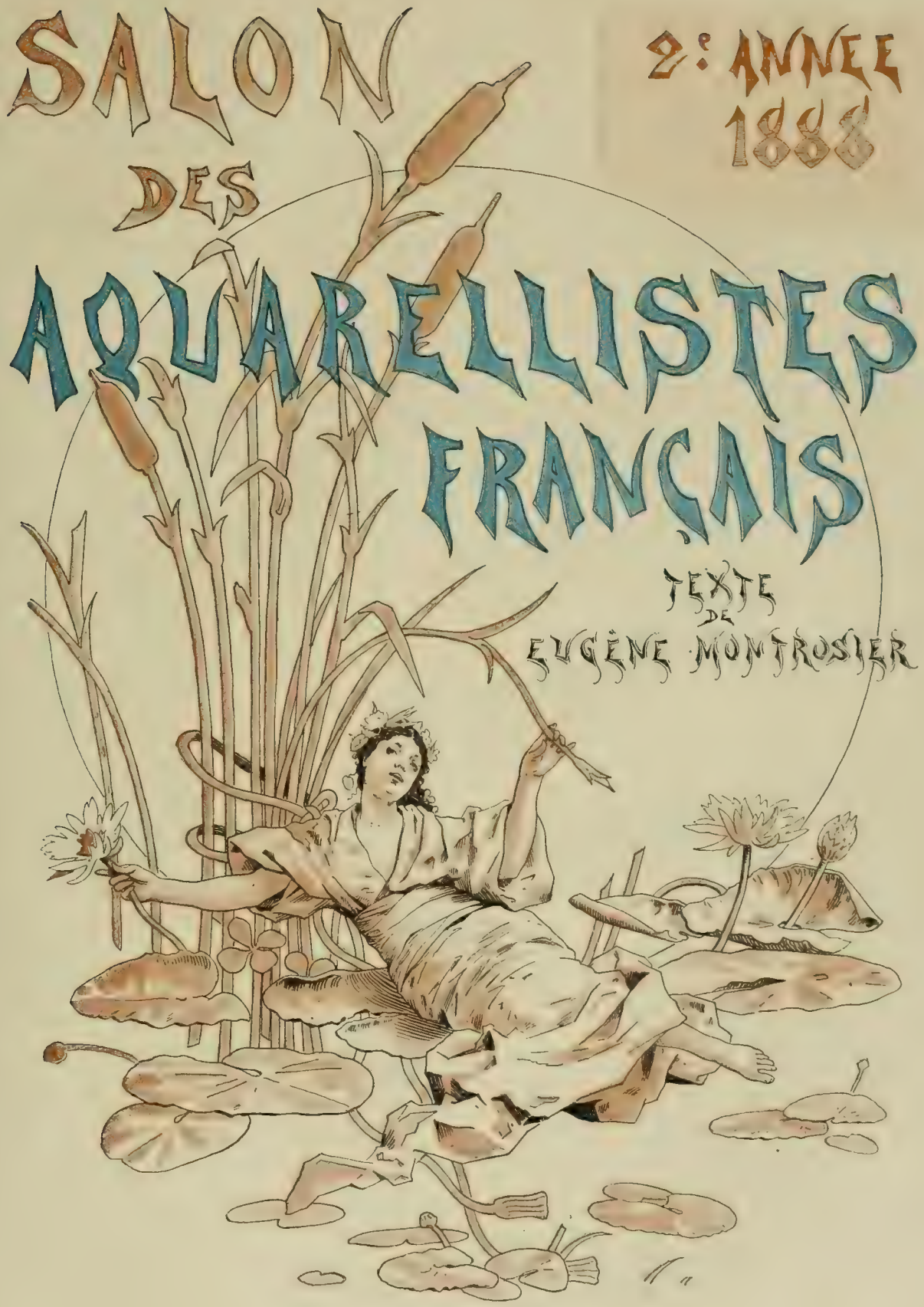
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — TYP. G. CHAMEROT. — 29829.



PARIS

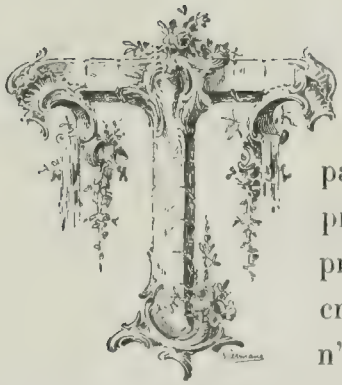
LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

~~11e~~ 18 Fascicule.

Prix : 3 fr. 50

LOUIS FRANÇAIS.



Tout a été dit sur l'art d'hier et tout est à redire quand on regarde un sujet peint par M. Français. Il est comme une vivante protestation du passé contre le présent; protestation tellement éloquente que le critique se sent parfois indécis et qu'il n'ose pas se prononcer.

M. Français personnifie admirablement cette forte génération d'artistes qui, il y a soixante ans, s'insurgea contre la convention qui réglementait le paysage et s'en fut demander à la nature le secret de l'inéluctable vérité.

Songez qu'à l'époque que j'évoque on en était encore à la « Théorie du paysage ou Considérations générales sur les beautés

de la nature que l'art peut imiter et sur les moyens qu'il doit employer pour réussir dans cette imitation », par J.-B. Deperthes, avec épigraphe de Delille : « Observez, constatez, imitez la nature. »

La théorie de la nature prévalait sur son examen ; on apprenait à la connaître dans des livres alors qu'il eût été si simple de la bien regarder et de se laisser aller au charme qu'elle dégage, aux impressions qu'elle procure, aux beautés multiples qu'elle recèle. Dépouillés des fleurs de la rhétorique, un bouquet d'arbres, une prairie avec des bestiaux qui paissent, une rivière avec des saules, un moulin que fait tourner un torrent écumeux, un ciel bouleversé, un soleil se couchant dans une gloire ne paraissaient pas assez nobles. Le public et les maîtres de l'Institut en étaient encore au Poussin, à ses pompes et à ses œuvres. La terre telle que le créateur nous l'a donnée manquait de distinction. Un peu plus on aurait couvert les nudités dont Valenciennes se détournait en rougissant.

C'est dans ce courant d'idées que M. Français a grandi ; et c'est pour s'y soustraire qu'il s'est jeté résolument dans les sentiers défendus, et qu'y ayant trouvé des émotions il y est retourné ; qu'enfin il ne les a plus jamais abandonnés. Cependant quelque chose lui est resté des initiations premières, quelque chose de bon et de profitable : la science de la composition, et surtout la précision du dessin. Ce n'est pas tout à fait la qualité dominante des paysagistes actuels, aptes à rendre vite une impression ressentie, à enlever largement le motif qui les a attirés, mais sans cet acquis que donnent les fortes études et qui assure la durée à une œuvre.

La nature n'est pas à montrer seulement dans ses négligences et dans le laisser-aller de son déshabillé. Elle est souvent grande et imposante, et elle demande, dans ce dernier cas, pour être bien traduite, un effort de pensée autant qu'une manœuvre de main.

M. Français va me permettre de renforcer mon idée à l'aide des exemples qu'il a mis sous nos yeux avec la *Vue du château et de la ville de Clisson* (prise du jardin des demoiselles Paviot)

F. L. Français

VUE DU CHATEAU ET DE LA VILLE
DE CLISSON

Vue du Château de Usson

et la *Vue du château de Clisson* (prise du jardin de l'hôpital).

Le premier de ces sujets est composé, ou plutôt la nature l'a composé comme une véritable page historique. Il se développe largement, montrant ses maisons jetées au hasard, accrochées aux flancs de la montagne, et le château toujours debout malgré les ravages des siècles, avec ses terrasses et ses tours dominant la campagne. Des arbres centenaires éparpillent leurs branches puissantes sur le paysage, enveloppé d'une belle lumière qui rend les clairs plus gais et les ombres plus intenses. Une sérénité auguste s'étend sur ce morceau qui est sans contredit un morceau de maître.

La *Vue du château de Clisson* est une variation sur le thème précédent. Seulement, ici, le château a toute l'importance. Il se voit perché là-haut, sur ses assises de granit et semblant défier le ciel. Que de souvenirs il évoque, et que de combats, d'embuscades, de sièges, de tueries et d'incendies on ferait revivre si on voulait lire l'histoire écrite sur ses murailles et exhumer de la nuit du passé tous ceux qui l'habitèrent. C'est dans un océan de verdure que le peintre l'a vu, et il a dû être séduit par l'opposition offerte entre le dur manoir féodal et ces arbres si verts qui prodiguent la fraîcheur et l'ombre au village planté au pied de la forteresse, et si gai, si riant, avec ses maisonnettes où courent les vignes et où grimpent les roses, et ses volets verts et ses toits rouges qui sont comme des notes joyeuses dans ce paysage de belle allure, baigné de la fluidité de l'air et doré des rayons volatilisés d'un soleil se jouant derrière les branches.

Ce que je ne puis rendre avec la plume, c'est la belle ordonnance des deux aquarelles de M. Français, c'est l'envolée de la composition, c'est la solidité de l'exécution qui est à la fois volontaire et pleine de clarté, c'est le souffle de naturalisme qui passe sur les maisons, contourne les tours et le donjon, circule à travers les branches des arbres, suit la marche des nuages et se perd dans l'infini du ciel.

Si vous qui me lisez vous avez la constance de faire ce que je

fais, c'est-à-dire de vous asseoir devant les tableaux de M. Français, de vous isoler complètement de toute préoccupation, de forcer votre volonté à regarder avec votre âme, c'est-à-dire avec le regard intérieur, vous retrouverez dans cette expérience toutes les sensations et toutes les joies qu'une œuvre procure; et en même temps votre esprit ira vers la nature, cette grande éducatrice des simples, cette grande consolatrice des souffrants, cette grande et sublime collaboratrice des poètes; et vous aimerez les artistes qui après avoir arrêté vos pas vous disent quelque chose; ces artistes assez semblables aux panthéistes de l'antiquité puisqu'ils élèvent chaque jour, avec leur talent, des autels à la gloire de l'éternelle et divine Nature.

EUGÈNE LAMI

HAKESPEARE et Molière voilà les livres de chevet de M. Lami. Il les a lus, relus, commentés en des conversations qui étincellent de mille feux, fait revivre en des pages pailletées d'esprit ou traversées de scènes tragiques. Il estime que ces deux génies personnifient complètement le Génie humain. Aussi s'est-il épris d'eux avec d'autant plus de raison qu'il les a fouillés profondément, peignant après ses dieux tous les sentiments et toutes les passions ; disant la tendresse, la grâce, l'amour, la jalousie ; indiquant l'ambition, la haine, la vengeance ; passant des sujets les plus doux et les plus touchants aux péripéties les plus foudroyantes. Toute son œuvre repose sur les maîtres dont je viens d'évoquer les noms, ce qui n'a pas empêché M. Lami d'être à d'autres de moins grande envolée,

mais qui ont pourtant une belle place dans le paradis de l'art.

Alfred de Musset a été complètement traduit en une suite de compositions du plus vif intérêt et qui déjà sont une rareté bibliophilique. Enfin, ce qui n'est pas moins piquant dans la vie d'artiste de M. Lami, cette vie qu'il poursuit depuis soixante-dix ans, c'est la reproduction fidèle de la société française à laquelle il a été mêlé sous tous les régimes, et dont il laissera en des pages prestes, mouvementées, pleines d'accent et de couleur, des traces éloquentes qui aideront les historiens de l'avenir à la restitution du siècle durant lequel le peintre aura vécu.

Belle et noble vie consacrée toute à l'art et faite de dignité et de désintéressement. M. Lami est né en des temps bien différents du nôtre, en ce sens que toutes les préoccupations qui paralysent les plus vaillants n'existaient pas. Ou plutôt si elles existaient, les artistes aussi bien que les littérateurs n'y prenaient garde. Concevoir et exécuter une œuvre, tel était le but que poursuivaient les uns et les autres. L'œuvre serait-elle achetée? le livre serait-il édité? peu importait. On subissait véritablement l'influence dominatrice de l'imagination; on éprouvait le besoin de jeter un cri de vérité sur la toile ou sur le papier; on manifestait non sans danger ses respects ou ses dédains; on se donnait rendez-vous, au Louvre, au moment du Salon, devant les toiles qui attiraient l'attention; on s'y félicitait, on s'y invectivait; on élevait tel maître sur le pavois, on jetait tel autre aux gémonies. Personne n'était d'accord, mais tous s'entendaient dès qu'il s'agissait d'un tableau marqué de la griffe des forts.

Le *Radeau de la Méduse,* la *Locuste* de Sigalon, la *Naissance de Henri IV* de Devéria, la *Barque* de Delacroix, le *Saint Symphorien* d'Ingres... je ne cite que quelques noms, transformèrent le Salon carré du Louvre en un véritable champ clos. Un si bel enthousiasme enflammait la jeunesse d'alors, un si stoïque renoncement aux joies matérielles la guidait, que même ceux qui se trompaient méritaient l'estime, et qu'ils l'obtenaient.

EUGÈNE LAMI

HUSSARD

Hussard

Près d'un siècle s'est écoulé depuis cette période qui paraît à nos sens si lointaine, et dont un faible écho arrive jusqu'à nos oreilles et un pâle reflet jusqu'à nos yeux. Mais des survivants restent; et par la rectitude de leur existence d'artiste, par l'éclat dont leurs noms ont été salués, par l'espèce de respect sacré qui les environne, on mesure, de haut, la pureté de leurs origines et la place qu'ils ont tenue quand les germes qu'ils avaient reçus se sont développés, épanouis, et que les œuvres comme des fruits mûrs se sont détachées de leur main.

M. Robert-Fleury, M. Henriquel-Dupont, M. Lami ont été chez Gros et chez Girodet ou s'y sont rencontrés. Aussi quand on veut connaître toute l'histoire du siècle, c'est à eux qu'il faut aller. Des trois, M. Lami est le plus surprenant de lucidité, de mémoire, de jeunesse, oui, de jeunesse! Il écrit volontiers l'histoire à coups d'anecdotes, mais si pimpantes, si bien au millésime des dates qu'il rappelle, si bien au ton des personnages qu'il évoque, que c'est un charme que de l'ouïr. Sous sa parole pleine de juvéniles ardeurs le voile que les années tissent entre ce qui est aujourd'hui et ce qui fut hier se déchire, et la figure, l'œuvre, le poème, la partition, la plaidoierie au barreau, le discours à la tribune, tout cela prend corps, s'anime, s'émeut, chante, pleure — et le Titien de l'aquarelle a trente ans!

Il est certain que M. Lami ayant conservé toutes les convictions de ses débuts, toutes les véhémences de sa facture tranche absolument au milieu de ses camarades de la Société des Aquarellistes. Il y est aujourd'hui ce qu'Isabey y était hier, ce que Français y sera demain : une protestation vivante. Il met toute sa force dans l'émotion, et toute son émotion dans la couleur. Sous ce rapport, il est un des derniers romantiques. Il précise l'héroïne de l'abbé Prévost et il dramatise le cabanon d'hôpital où Manon Lescaut lutte contre la maladie; il fait entendre le chant de l'alouette aux amants de Vérone; il jette la mère d'Hamlet pantelante sur le degré de son prie-Dieu, ne trouvant

plus de prières à adresser au ciel et sentant à l'attitude de son fils qu'une épouvantable chose pèse sur elle, qu'elle l'enveloppe, qu'elle la serre, qu'elle l'étouffera; et au loin, visible à l'œil seul du justicier, le père d'Hamlet, cuirassé, casqué, menaçant, jette au fils éperdu le : « Souviens-toi. »

Richard III; Un Braconnier; Plusieurs Cavaliers; Carabiniers, garde impériale 1870; Église Saint-Rémy à Dieppe sont aussi des morceaux d'une vigueur et d'une précision remarquables. Quant à l'*Amende honorable* (éventail), c'est une merveille d'arrangement, un ragoût de couleurs savamment maniées, un ingénieux retour aux mœurs et aux costumes d'une cour d'amour, tenue en quelque château enchanté, sous le règne de sa Gracieuse Majesté Marie de Médicis.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, EDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

SALON

DES

AQUARELLISTES

FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER

La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

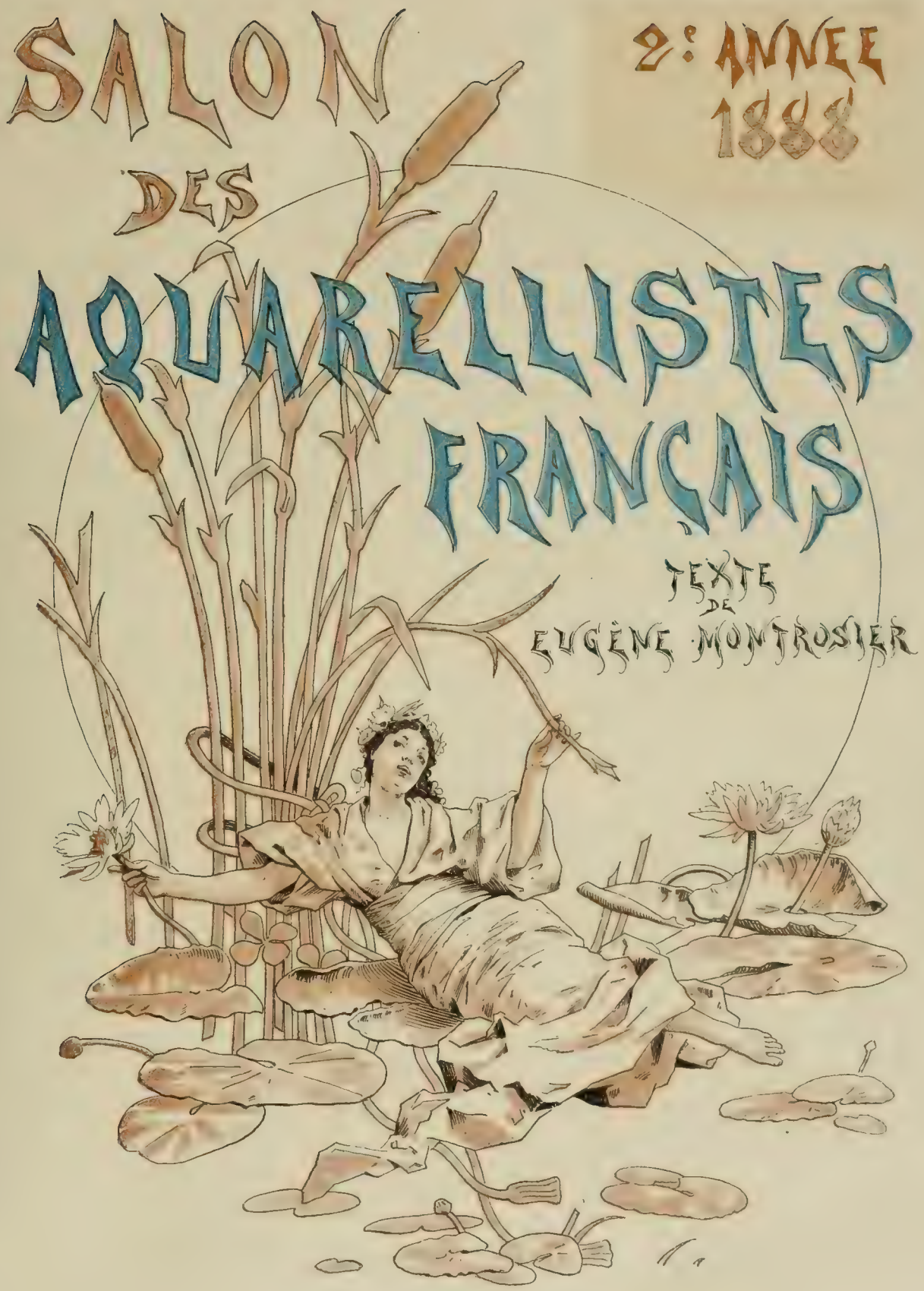
Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS — IMP. G. CHAMEROT. — 20829.



PARIS

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS

197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 197

11e Fascicule. Prix : 3 fr. 50

AIMÉ MOROT

L'*Hallali* qui figurait à l'Exposition des Aquarellistes, serait peu propre à donner une idée du talent de M. Aimé Morot. Non pas que cette aquarelle manque d'intérêt en tant qu'habileté de main et que délicatesse de facture; mais elle est trop spéciale et, pourquoi ne pas le dire? d'une poétique trop spécieuse. L'artiste a voulu rendre une scène qui a frappé ses yeux, fixer un épisode cynégétique dont il a été le témoin, et il nous montre un sanglier forcé par des chasseurs qu'on ne voit pas, et sortant, à la fois affolé et furieux, d'un buisson que la neige a blanchi, de même qu'elle recouvre et les sentiers et la forêt, dénonçant ainsi la piste du fauve à ceux qui le suivent.

Ce Morot-là est un fantaisiste, s'essayant à un genre non encore pratiqué par lui, et le faisant en homme familiarisé avec les labeurs de haut vol.

Je vais, pour ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement M. Aimé Morot, rappeler diverses phases de sa carrière, qui prouvent la diversité de son talent, et l'étendue de son imagination. Comme toutes les natures inquiètes, portées aux découvertes, préoccupées de faire entendre un verbe nouveau plein d'un éclat sonore, et réchauffé d'une belle éloquence, M. Aimé Morot demande à tous les genres le secret du Beau; et son idéal, il l'a trouvé sur des sommets bien différents.

Depuis 1880, il a parcouru le chemin de l'Art, et ses étapes ont été marquées par des jalons glorieux.

Successivement, sans hésitation ni faiblesse, nous l'avons vu embrasser ce cercle vertigineux qui commence à l'Histoire, passe par la Religion, touche à la Fable, s'arrête au Réalisme et se termine à l'Épique. Veut-on des dates et des titres? En voici : 1880, *Le bon Samaritain;* 1883, *Martyre de Jésus à Nazareth;* 1884, *Dryade;* 1885, *Toro colante;* 1886, *Rezonville, 16 août 1870.*

Toutes ces pages que j'aime à rappeler dénotent un caractère bien décidé, un tempérament volontaire, et en même temps laissent entrevoir chez le jeune artiste, une personnalité puissante qui tranche sur la banalité courante de la peinture contemporaine.

M. Morot est de ceux dont on se souvient, et dont les œuvres demeurent dans la pensée des observateurs qui les ont regardées. Je les vois toutes aussi distinctement que si elles avaient figuré au dernier Salon, et je vais, en les racontant, prouver que la mémoire est au moins une des qualités du critique.

Dans le *Bon Samaritain,* M. Morot nous montrait un voyageur blessé, dépouillé et assis sur l'âne du Samaritain; celui-ci, également nu, soutient le pauvre homme dont le corps chancelle sur son épaule; ils descendent lentement un sentier

Aimé Morot

HALLALI

Hallali

rocailleux dont les pentes forment le fond du tableau. Ces deux figures sont traitées avec une vigueur et une science remarquables.

Martyre de Jésus à Nazareth, est digne d'une époque d'enthousiasme et de foi. Mais, les peintres doués ne regardent pas le courant qui emporte leur époque, pour créer; l'émotion qui réside en eux, les invite à jeter leur pensée sur la toile, d'abord pour exprimer des idées qui les surexcitent et les enlèvent; la crainte du public, considération secondaire, ne vient qu'après. Que de Christs en croix n'a-t-on pas faits depuis ceux des Primitifs, de Rembrandt, de Rubens, jusqu'à l'admirable *Pieta* où Delacroix a placé, sur les genoux de la Vierge aux sept douleurs, le corps inanimé de son Fils qui vient d'être détaché du bois d'infamie. Cependant un artiste, un penseur, un poète, trouve toujours le moyen de donner une note nouvelle, avec un thème souvent traité. M. Morot l'a prouvé. La grande qualité qui se dégage de son tableau, c'est la science solidement établie, presque définitive, science d'un dessin à la fois impeccable et véhément, science d'anatomie superbe. Le Christ est attaché à la croix. Des liens resserrent son corps, meurtrissent ses bras et ses jambes; des clous ont déchiré ses mains et ses pieds; un coup de lance a percé son côté; et les épines de la couronne placée autour de son front semblent avoir mis une auréole d'étoiles sur la tête d'un juste. Cette dernière, d'une expression sublime, s'est pour ainsi dire affaissée sous le poids des souffrances que le Dieu a voulu ressentir en homme, pour que son sacrifice fût plus complet.

Dryade. — Figure accroupie au bord d'une source, et qui semble s'y mirer. Des fleurs couronnent la tête de cette véritable déité de la Fable, perdue dans quelque forêt sacrée, loin des faunes lascifs, et savourant, en pleine clarté et en pleine jeunesse, le charme mystérieux qui baigne toutes choses.

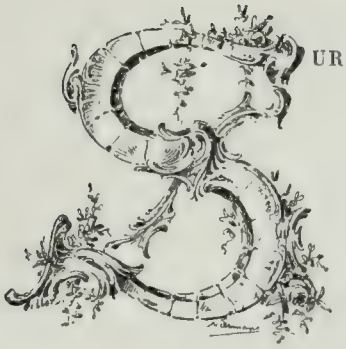
Dans la toile d'une furie bien espagnole intitulée : *Toro colante*, M. Morot a reproduit une boucherie indigne du pays

du Campeador, avec la sauvagerie grandiloque d'une scène de Goya.

Rezonville, 16 août 1870. — La charge fameuse des cuirassiers français se ruant contre la cavalerie allemande. Mêlée héroïque de soldats combattant tous pour la patrie, dans la folie suprême de la bataille, et lancés en avant vers la mort, sous l'éperon suggestif du devoir. Au milieu de cette composition pleine de fougue et d'émotion, l'idée palpite ; et, au-dessus d'elle, sereine et altière, paraît planer l'image meurtrie de la Mère commune.

Voilà une partie du bagage du peintre ; et les souvenirs des travaux accomplis et des triomphes rencontrés, se dégagent des créations sorties de la Légende et de l'Histoire, et des thèmes échappés d'un cerveau plein de mirages, de féeries, de rêves et de figures radieuses !

JEAN-PAUL LAURENS



UR *les ruines du passé,* tel est le titre donné à l'unique aquarelle exposée par M. Laurens. Sujet philosophique qui prêterait à de longs développements; sorte de thème symbolique que l'artiste a esquissé et peint largement, presque comme une fresque.

Usant de la latitude accordée à tout peintre qui cherche ses concepts dans le domaine de l'idéal, et qui remplace des faits par des émotions, il a fait sortir des limbes du moyen âge les vestiges d'un palais à l'architecture massive. La partie que nous en voyons est ouverte ; de larges baies terminées en haut par des arcades, lesquelles sont supportées par des colonnes trapues, laissent voir

une galerie, et dans cette galerie des mausolées frustes. Nul ne sait qui y repose, car aucune figure tombale n'y est couchée. Est-ce un chef de bandes qui y dort le sommeil éternel? Ou bien, celui dont les cendres sont murées dans le granit, a-t-il porté de son vivant le casque empanaché et les éperons d'or des seigneurs? Ou encore, est-ce une femme dont la beauté a ensanglanté toute une province, et dont les charmes vainqueurs sont tombés en poussière impalpable, et que le néant a repris tout entière puisque aucun nom ne peut nous guider? Tout dit que ce palais appartient à une époque barbare; et les chapiteaux bizarrement travaillés qui couronnent les colonnes, indiquent eux-mêmes la main des imagiers naïfs qui les fouillèrent. C'est bien le passé avec ses ombres, ses mystères, ses ruines. Mais, de même que la nature a raison de l'hiver, et que, chaque année, les lilas et les roses renaissent du sol que la neige a couvert, et que la gelée a fendu, l'humanité que rien n'arrête, et les sentiments de l'homme que rien ne paralyse, continuent à se manifester; et c'est pourquoi M. Laurens cherchant une antithèse qui répondit à son inspiration a placé, côte à côte avec le sépulcre, la jeunesse, la confiance et l'amour. Il a trouvé piquant de faire asseoir sur les dalles qui recouvrent des tombeaux, une jeune fille ayant debout, auprès d'elle, celui à qui elle a donné sa tendresse. C'est vraiment une idylle dans un cadre tragique, mêlant la fleur d'espérance que rien ne peut tuer, à la pensée des morts que rien ne peut faire revivre.

De l'aquarelle en elle-même je n'ai rien à dire, si ce n'est que le tempérament volontaire du peintre l'a incité à exprimer des pensées fortes et dramatiques. Mais ce qui me touche surtout, ce qui m'intéresse, ce qui fait que cette page malgré mes objections ne me laisse pas indifférent, et que j'y suis revenu, c'est sans conteste parce que j'y ai trouvé une idée; c'est parce que j'ai compris le peintre posant une sorte de point d'interrogation sur son papier pour savoir ce que le public comprendrait. Je ne me flatte pas d'avoir répondu pour la foule,

J. Paul Laurens

SUR LES RUINES DU PASSÉ

Sur les Ruines du passé

mais je me trouve satisfait d'une interprétation qui me semble admissible.

Il ne faut pas trouver trop vite la solution de certains problèmes sans quoi ces derniers manquent de portée. Et il est bon que, devant une œuvre peinte, celui qui regarde se demande : « qu'est-ce qu'a voulu faire tel peintre? » et qu'il réponde. C'est la preuve indéniable que l'artiste est plus qu'un praticien; qu'il se dégage poète, historien, humoriste; qu'il compose en rêveur, qu'il restitue en savant, qu'il explique en philosophe.

« Sur les ruines du passé » qui donc plus que M. Laurens pourrait s'y arrêter? Il a dû souvent, en pleine apogée de sa réputation, jeter un long regard en arrière, et mesurer l'énorme distance qui se déroule entre son point de départ et son point d'arrivée. Se rappelle-t-il Fourquevaux? « petit village verdoyant, ombreux, perdu au milieu des plaines ardentes du Lauraguais. »

Sa jeunesse fut rustique; ses premières impressions furent imprégnées de la forte saveur d'une nature sauvage, avec des horizons austères où se perdait sa pensée. Son premier livre fut un Livre d'heures; les rudiments de l'art lui furent donnés par des artistes ambulants, courant de village en village, et peignant pour des chapelles primitives, des *Descentes de croix* et des *Assomptions*. La peinture, tout comme le théâtre grec, a son chariot de Thespis! M. Laurens y monta sur ce chariot qui portait sa fortune future et, à travers des paysages ensoleillés, des déserts rocailleux, suivant le cours de ruisseaux coulant rapidement, il marcha de longs jours, de compagnie avec la nécessité, aux prises avec la faim, en butte aux désespoirs fréquents, souffrant déjà des désillutions que le grossier entourage qui l'exploitait faisait supporter à sa chimère. A Toulouse, il respira. Recueilli par un parent, il fut admis à l'École des Beaux-Arts de la ville, y fit de rapides progrès, et remporta le prix fondé par la municipalité, pour permettre au meilleur élève de l'Ecole d'aller passer trois ans à Paris. Ce furent pour M. Laurens des heures double-

ment heureuses, celles qu'il entendit sonner à Toulouse; elles lui ouvrirent les yeux de l'âme et ceux du cœur : du même coup, M. Villemsens qui fut son professeur, développa un tempérament d'artiste merveilleusement doué, et créa un homme.

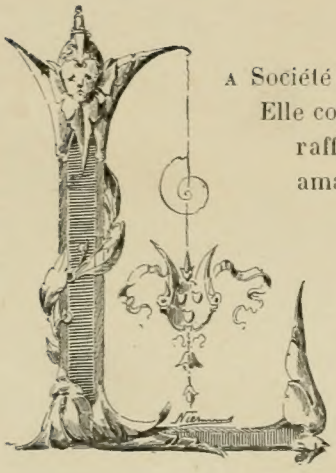
Voilà « les ruines du passé » d'un peintre; ruines désolées mais non lugubres, et au milieu desquelles il devait, lui aussi, goûter les joies d'une idylle qui dure toujours. Et puisqu'il a voulu montrer que rien ne meurt, et que sur les tombeaux la passion peut s'épanouir, qu'il me permette de lui répondre que des luttes, que des misères, que de la faim même, l'âme sort victorieuse, et que l'Art s'épure dans la douleur et se fortifie dans les larmes.

LIBRAIRIE ARTISTIQUE. — H. LAUNETTE ET Cie, ÉDITEURS
197, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

PREMIÈRE ANNÉE

SALON
DES
AQUARELLISTES
FRANÇAIS

TEXTE DE EUGÈNE MONTROSIER



La Société des Aquarellistes français est aujourd'hui une institution. Elle compte dans son sein les artistes les plus divers et les plus raffinés. Elle tient dans les préoccupations du public et des amateurs la place d'un Salon; Salon plus discret, plus concentré que celui des Champs-Élysées, mais non moins intéressant.

Or, nous voulons fonder une publication annuelle sous le titre : *Le Salon des Aquarellistes français.*

Cette publication contiendra une monographie humoristique et critique sur chaque peintre, par M. Eugène Montrosier, et la reproduction par la photogravure de plusieurs œuvres de chaque exposant.

La Société des Aquarellistes nous a accordé le privilège de cette publication, et tous nos efforts tendront à nous en rendre digne.

Le Salon des Aquarellistes français formera un charmant volume format in-8 colombier divisé en vingt fascicules contenant cinq ou six sujets en photogravure formant en-tête, planches hors texte, et culs-de-lampe. Nous apporterons la plus grande variété dans le choix et la distribution des sujets.

Avec le dernier fascicule, une très jolie couverture en fac-similé d'aquarelle sera offerte à tous les souscripteurs à l'ouvrage complet.

Prix de l'ouvrage complet. . . . . **70** fr. »
Divisé en 20 fascicules hebdomadaires à. . . . . **3** fr. **50**

Il sera tiré 25 exemplaires numérotés sur papier des manufactures du Japon, épreuves avant la lettre, au prix de **150** *francs l'ouvrage complet.*

PARIS. — TYP. G CHAMEROT. — 20829.

SOCIAE
LITTERIS
ARTES